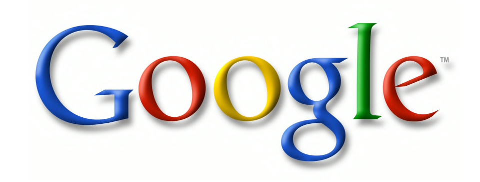


L'ÉCOLIER ILLUSTRÉ

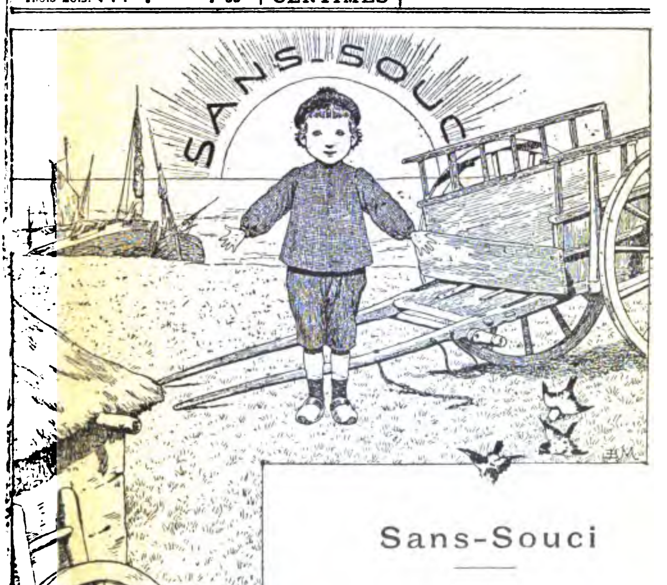
JOURNAL PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

ager : 10 c. le Numéro — Étranger : 10 c. le Numéro

ABONNEMENTS	France	Étranger
UN AN.	4 Fr.	5 25
SIX MOIS.	2 »	2 65
TROIS MOIS. . . .	1 »	1 35

Le Numéro 5 CENTIMES

ADMINISTRATION
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, PARIS



Sans-Souci

I

Je suis né un mardi gras, à Langrune-sur-Mer, comme midi sonnait à l'horloge de l'église ; vous savez bien, la gentille église qui est au bout du village, sur le chemin de la Délivrande ?... Il faisait un temps splendide, et quoiqu'on fût au commencement de mars, c'était le 5, je crois, le soleil resplendissait dans un ciel aussi bleu que ma blouse de toile. Les vieux arbres de la route, voire même ceux du cimetière, se

requinquaient sous de jeunes bourgeons, et les petits oiseaux chantaient une sarabande qui pouvait rivaliser avec la cloche de l'*Angelus*... C'était d'un bon augure, pas vrai? Justement ce jour-là mon père, qui était charron, reçut la commande d'une demi-douzaine de bonnes charrettes, destinées au marché de Caen, et ma mère eut la nouvelle qu'un procès, qui traînait, en longueur depuis des années, venait de se terminer à son avantage, et lui adjugeait une partie du terrain qui entourait notre maison. Tous ces heureux événements arrivés à ma naissance me firent accueillir avec joie, et on ajouta à mon nom de Nicole le surnom de *Sans-Souci*.

Sans-Souci! je l'étais bien, par exemple! Élevé par une excellente mère qui me gâtait avec sagesse; par un bon père, l'exemple des pères et des maris; entouré de petits frères et de petites sœurs, plus jeunes que moi et que j'aimais de tout mon cœur, il n'y avait pas sur la rive maritime du Calvados, de Courseulles où l'on mange de si bonnes huîtres, à Lyon-sur-Mer où l'on voit de si jolies barques de pêcheurs, non, il n'y avait pas d'enfant plus heureux que moi!... Il y en avait de plus riches, de plus beaux, de plus instruits; mais comme toutes ces qualités-là ne donnent pas le bonheur, moi, l'humble Nicole, fils du charron Flamba... et de Marie Binoux, la dentellière, je n'au... rais pas changé pour être à leur plac... D'abord l'envie est un vilain défaut, et S... Souci n'était pas envieux.

Mes premières années se passèrent, m... dans le sable où j'allais chercher des co... lages, moitié dans la mer où j'allais pe... des crabes et des crevettes, à marée b... Lorsque j'eus cinq ans, étant l'aîné de ... mille qui comptait déjà trois marmo... m'envoya à l'école. J'avoue que cela n... plaisait guère au commencement : rest... sage sur un banc toute une journée quan... on n'a connu en fait de bancs que des ban... d'huîtres où l'on courait pendant d... heures à la recherche de ces excellen... mollusques... puis apprendre des sign... bizarres qu'on appelle chiffres, d'autres e... core si nombreux et si variés qu'on nomm... des lettres, qui s'écrivent d'une façon et ... lisent d'une autre, qui ne sont pas pare... en imprimerie et en écriture : c'était bi... difficile à retenir et surtout à comprendre! Cependant j'avais de la bonne volonté ... mon ambition guignait de l'œil la be... croix de sagesse qu'on distribuait tous ... samedis...

(A suivre)

A. Gautherin, Paris

Bulletin d'Abonnement

Détacher cette feuille et l'envoyer sous enveloppe affranchie ... M. Ch. Delagrave, éditeur, 15, rue Soufflot, Paris.

Je soussigné,..

demeurant à ....

déclare souscrire à (1) { .... *Abonnements d'un an* / .... *Abonnements de six mois* / .... *Abonnements de trois mois* }

*à l'***Écolier illustré**, *à partir du*..

Ci joint la somme de .... *francs en mandat-poste.*

Le.. *189*

SIGNATURE LISIBLE

(1) Indiquer le nombre d'abonnements de chaque espèce.

BAJAZET

IMP. NOIZETTE ET Cie, 8, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE, PARIS

J. RACINE

BAJAZET

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

ÉDITION NOUVELLE

A L'USAGE DES CLASSES

PAR

N.-M. BERNARDIN
Ancien élève de l'École normale supérieure
Docteur ès lettres, Professeur de rhétorique au lycée Charlemagne
Lauréat de l'Académie française



PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

1898

AVERTISSEMENT

Nous avons presque toujours suivi pour cette édition le texte de l'excellente édition de M. P. Mesnard. Nous avons seulement, pour faciliter aux élèves l'intelligence de certains passages, conservé les indications de jeux de scènes introduites par les éditions de 1768, de 1808 et de M. Aimé Martin.

Pour la partie historique et critique, nous devons beaucoup aux remarquables Notices de l'édition de M. P. Mesnard, à la thèse érudite et élégante de M. Deltour sur *Les ennemis de Racine*, au *Port-Royal* de Sainte-Beuve, à l'édition de Racine de Saint-Marc Girardin, continuée par M. Moland, à la *Notice sur Racine* de l'édition de M. Geruzez, à quelques articles publiés jadis par M. Taine dans le *Journal des Débats*.

Nous avons essayé de donner dans nos notes presque tous les passages des auteurs anciens ou modernes que Racine a ou semble avoir imités. Enfin, nous n'avons pas craint de faire dans ces notes une place aux *Mémoires* des acteurs célèbres, et aux souvenirs qui nous ont été transmis sur leur jeu. C'est là, nous semble-t-il, le commentaire le plus vivant de l'œuvre de Racine ; un geste ou un cri de Talma ou de Rachel suffit pour préciser nettement une situation, ou pour donner à un vers tout son sens. Par malheur, les documents sont rares. Puissent ces souvenirs dramatiques contribuer à donner aux élèves un peu de goût pour l'art de la lecture, que le charmant volume de M. Legouvé parviendra, nous l'espérons, à mettre en honneur dans nos lycées ; mais il a encore beaucoup à faire.

NOTICE

BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR JEAN RACINE.

La vie de J. Racine est étroitement liée à l'histoire de Port-Royal, et nous trouvons le Jansénisme au berceau comme au lit de mort du poète. En 1638, quelques semaines après l'emprisonnement de Saint-Cyran à Vincennes, Lancelot, bientôt suivi de MM. Le Maître et de Séricourt, était venu se réfugier à La Ferté-Milon, chez le père d'un de ses élèves, le sieur Nicolas Vitart, dont la femme, Claude des Moulins, devait être la grand tante de Racine ; les solitaires restèrent un an dans la ville, et, quatre mois après leur départ, le 21 décembre 1639, le petit Jean Racine vint au monde dans cette maison tout acquise au Jansénisme. C'est sous la direction des solitaires qu'ont grandi et se sont formés le cœur et l'esprit de l'adolescent ; si le jeune homme s'est éloigné d'eux un moment, s'il a raillé ceux que dans le fond de son âme il ne cessait pas d'aimer, « semblable à ces enfants drus et forts d'un bon lait qu'ils ont sucé, qui battent leur nourrice », c'est à eux que, désenchanté et triste, l'homme est venu demander de guérir son cœur brisé et saignant ; et le mourant a voulu que son corps fût porté à Port-Royal des Champs, pour y reposer aux pieds de M. Hamon[1]. Ainsi Port-Royal enveloppe la vie tout entière de Racine ; et ce n'est pas seulement sur l'homme, mais aussi sur l'homme de lettres que s'est exercée son influence. C'est ce que vont montrer les faits dont nous allons commencer le récit, et ce que nous tâcherons d'établir en étudiant le talent de Racine.

Notre poète était de famille noble. Son bisaïeul, Jean Racine, receveur pour le Roi et la Reine du domaine et du duché de Valois, et des greniers à sel de La Ferté-Milon et de Crespy-en-Valois, avait été

1. Testament de Racine : « Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Je désire qu'après ma mort mon corps soit porté à Port-Royal des Champs, et qu'il y soit inhumé dans le cimetière aux pieds de la fosse de M. Hamon, etc. ».

anobli pour ses fonctions, et c'est pour lui que furent faites les armoiries célèbres représentant un rat montant sur un chevron, et un cygne, ou *cyne*, suivant la prononciation du temps. Ce *vilain rat* désespérait Racine, et, quand ses armoiries furent enregistrées en 1697, le rat avait disparu. Jean Racine, le père du poète, était, d'après le *Mémoire* que nous a laissé Louis Racine sur la vie de l'auteur d'*Andromaque* et de *Phèdre*, contrôleur du grenier à sel à la Ferté-Milon. Le 13 septembre 1638, il épousa Jeanne Sconin, fille de Pierre Sconin, président au grenier à sel de la même ville. Le lendemain de sa naissance, c'est-à-dire le 22 septembre 1639, le jeune Racine fut tenu sur les fonts par son aïeule paternelle, Marie des Moulins, femme de Jean Racine, et par son grand-père maternel, Pierre Sconin. Au mois de janvier 1641, Jeanne Sconin mourut en mettant au jour une fille. Deux ans plus tard, son mari mourait à son tour, à l'âge de vingt-huit ans, trois mois après avoir épousé en secondes noces Madeleine Vol, fille d'un notaire de la Ferté-Milon. Il ne laissait que des dettes. La jeune veuve semble être devenue une étrangère pour les enfants de son mari. L'orpheline fut recueillie par l'aïeul maternel, Pierre Sconin, et son frère par leur grand'mère, Marie des Moulins, sœur de mademoiselle Vitart [1].

Marie des Moulins, devenue veuve en 1649, alla rejoindre à Port-Royal sa fille Agnès, qui y était religieuse, et, voulant mettre son petit-fils au collège, elle l'envoya dans la ville de Beauvais, dont l'évêque, Choart de Buzanval, était un ami des solitaires. Le jeune Racine sortit un peu avant seize ans du collège de Beauvais, et, malgré son jeune âge, par une faveur toute particulière, il fut admis à l'École des Granges, qui était sous la direction de deux des Messieurs de Port-Royal, Lancelot et Nicole.

L'enfance de Racine avait été entretenue dans une dévotion ardente et attendrie : Marie des Moulins, sa grand'mère, avait retrouvé deux de ses sœurs parmi les religieuses de Port-Royal ; sa fille, tante du poète, est bien connue sous le nom de Mère Agnès de Sainte-Thècle ; trois des frères de Jeanne Sconin, la mère du poète, étaient religieux de Sainte-Geneviève : ainsi, de tous côtés, dans sa famille, le jeune Racine était appelé à Dieu. Messieurs de Port-Royal nourrirent soigneusement cette grande piété, qui s'établit si profondément dans le cœur du poète que de longues années d'une vie dissipée et mondaine ne purent l'y détruire.

Le jeune homme reçut à Port-Royal une instruction solide. Nicole,

1. Une femme de la bourgeoisie, même mariée, était appelée *Mademoiselle*.

à qui l'on doit une grande partie des *Méthodes* dites *de Port-Royal*, le dirigea dans ses humanités; Lancelot, qui composa, avec Lemaistre de Saci, le fameux *Jardin des racines grecques*, lui inspira un vif amour pour la langue d'Euripide. Son élève lisait couramment le grec; c'est vers cette époque qu'il traduisait Diogène Laërce, Philon et Eusèbe, et qu'il apprenait par cœur le roman d'Héliodore, les *Amours de Théagène et Chariclée*, pour n'en être plus séparé, si son professeur le lui brûlait encore une fois. Le Maître [1], qui l'aimait particulièrement, et se nommait familièrement son « papa », trouvait, comme l'Aper du *Dialogue des Orateurs*, qu'il n'y avait pas de gloire plus grande que celle de l'orateur, et destinait son élève au barreau; il avait lui-même obtenu d'assez grands succès dans cette carrière, où M. Hamon aurait vu aussi avec plaisir entrer le jeune Racine. En somme, ce que Racine apprit surtout à Port-Royal, c'est l'art de développer, et aussi l'art de bien parler. Nous retrouverons dans ses œuvres ces deux arts, et leur part est grande dans le talent du poète.

En mars 1656, les écoliers et leurs précepteurs furent dispersés, et Racine resta aux champs avec sa famille. C'est à cette date qu'il faut placer, selon toute vraisemblance, son élégie latine *Ad Christum* sur les persécutions d'Israël. Quant aux *Hymnes du Bréviaire romain*, elles ont été incontestablement retouchées plus tard par le poète. Le jeune homme ne cultivait pas seulement la Muse latine et l'hymne sacrée; l'amour de Port-Royal, et ce goût extrême pour « les jardins, les fleurs, les ombrages », que La Fontaine reconnaît à Acante (Racine) dans sa *Psyché*, lui inspirèrent sept *Odes sur le paysage ou promenade de Port-Royal des Champs*. Ce ne sont guère que des œuvres d'écolier, où se pressent tous les procédés de la rhétorique; la description y est souvent plus minutieuse que poétique, et l'on y rencontre trop de vers comme ceux-ci:

La nature est inimitable;
Et, quand elle est en liberté,
Elle brille d'une clarté
Aussi douce que véritable.

C'est tout au plus si deux ou trois strophes font pressentir un talent futur, et méritent d'être sauvées de l'oubli, comme le début de celle-ci :

Là, l'hirondelle voltigeante,
Rasant les flots clairs et polis,
Y vient, avec cent petits cris,
Baiser son image naissante.

1. Frère de Lemaistre de Saci. Le nom s'écrit avec les deux orthographes, indifféremment

Ces amusements d'écolier ne semblent pas avoir effrayé les solitaires, qui ne disent encore rien. Racine sortit de Port-Royal en octobre 1658, à dix-neuf ans, pour faire son cours de logique au collège d'Harcourt, qui entretenait de bons rapports avec les Jansénistes (c'était là que, en 1656, avaient été secrètement imprimées plusieurs des *Provinciales*, par les soins du principal, Thomas Fortin). Prit-il beaucoup de goût à la logique ? Nous ne le saurions dire. Ce que nous savons, c'est que, pour la naissance du fils de Mademoiselle Vitart, sa tante, il écrivit, dans le goût prétentieux de l'époque, un sonnet dont une pointe et la chute le ravissaient :

> Et toi, fille du jour, qui nais devant ton père,
> Belle Aurore, rougis.....

et s'adressant à l'enfant :

> Sois digne de Daphnis, et digne d'Amaranthe,
> Pour être sans égal, il les faut égaler.

Peu de temps après, il faisait pour le cardinal de Mazarin un sonnet sur la paix des Pyrénées. Cette fois, Port-Royal s'inquiéta pour tout de bon : l'oiseau voulait sortir de son nid.

Mais le jeune homme, qui venait de quitter le collège et était entré chez son oncle Vitart[1], intendant des ducs de Chevreuse et de Luynes, se préoccupa fort peu de ces remontrances, et composa pour le mariage du Roi son ode intitulée *la Nymphe de la Seine*. Il a raconté à son ami l'abbé Le Vasseur, dans une lettre du 13 septembre 1660, comment son oncle Vitart soumit cette pièce à Chapelain et à Perrault : « M. Chapelain a donc revu l'ode avec la plus grande bonté du monde, tout malade qu'il était. Il l'a retenue trois jours durant, et en a fait des remarques par écrit, que j'ai fort bien suivies.... Au sortir de chez M. Chapelain, il alla voir M. Perrault, contre notre dessein, comme vous savez. Il ne s'en put empêcher, et je n'en suis pas marri à présent. M. Perrault lui dit aussi de fort bonnes choses, que M. Vitart mit par écrit, et que j'ai encore toutes suivies, à une ou deux près....... Je ne vous dirai rien de leur approbation, sinon que M. Perrault a dit que l'ode valait dix fois la comédie[2]. Et voilà ces paroles de M. Chapelain, que je vous rapporterai comme le texte de l'Évangile, sans rien y changer. Mais aussi *c'est M. Chapelain*, comme disait à chaque mot M. Vitart. « L'ode est fort belle, fort poé-« tique, et il y a beaucoup de stances qui ne se peuvent mieux. Si

1. Nicolas Vitart, fils de Claude des Moulins, était cousin germain du père de Racine, et oncle à la mode de Bretagne du poète.
2. Il s'agit sans doute de la tragédie d'*Amasie*.

« l'on repasse ce peu d'endroits marqués, on en fera une fort belle « pièce..... Ce qu'il y a de plus considérable à changer, ç'a été une « stance entière, qui est celle des Tritons. Il s'est trouvé que les Tri- « tons n'avaient jamais logé dans les fleuves, mais seulement dans la « mer. » Cette ode est la première œuvre de Racine qui fut livrée au public, et elle commença sa réputation ; il est piquant qu'elle ait été patronnée par Chapelain et par Perrault.

En même temps (1660), le jeune poète composait pour les comédiens du Marais une tragédie d'*Amasie*, dont le sujet ne nous est pas connu, et qui ne fut pas représentée. En juin 1661, il écrit à l'abbé Le Vasseur qu'il est en train de faire, sur les conseils d'une comédienne, une pièce des *Amours d'Ovide :* « J'ai fait, refait et mis enfin dans sa dernière perfection tout mon dessein. J'y ai fait entrer tout ce que m'avait marqué Mademoiselle de Beauchâteau, que j'appelle la seconde Julie d'Ovide. » Cette pièce ne fut sans doute pas terminée.

C'est à cette époque que Racine se lia étroitement avec La Fontaine, et qu'on le rencontre souvent au cabaret en sa compagnie, et dans celle d'un ancien capitaine de dragons, Poignant, avec lequel La Fontaine devait avoir dans la suite un duel bien bizarre. Port-Royal gémit, et la mère Agnès lance à son neveu « excommunications sur excommunications ». Ces larmes étaient sincères et brûlantes ; comment n'émurent-elles pas le cœur, si facilement attendri, de Racine? C'est que toute la vie du poète ne fut qu'une longue lutte entre l'ironie mordante de son esprit et la pieuse douceur de son cœur ; pendant toute sa vie son cœur, qui était bon, gémit des audaces de son esprit, qui n'avait pas d'indulgence ; un bon mot est souvent une mauvaise action ; il y a malheureusement trop de bons mots dans la vie honnête de Racine. Ces deux faces de son caractère se montrent bien dans ses traits, dans ce nez effilé et moqueur, et dans ces beaux yeux prompts à se mouiller de larmes. L'abeille fait un miel d'une douceur exquise ; mais elle a un dard, qui pique ; il y avait dans le doux et tendre poète un satirique plus impitoyable que Boileau. Dans les circonstances qui nous occupent, la voix du cœur ne put parvenir à se faire entendre à Racine, et aux cris de douleur de Port-Royal il répondit par des railleries, qui allèrent impitoyablement frapper jusqu'à sa pauvre grand'tante.

Ce fut alors que son oncle Sconin, vicaire général à Uzès, voyant que le jeune Racine faisait des dettes, et ne faisait pas son salut, l'appela auprès de lui pour l'initier à la théologie, et tâcher de lui procurer un bénéfice. Après une obscure complication d'intrigues ecclésiastiques, Racine revint à Paris, en 1662, sans tonsure et sans bénéfice, du moins pour le moment. Car le privilège d'*Andromaque*

nous apprend qu'il était en 1667 prieur de l'Épinay; ce serait même à la perte de ce prieuré, et au procès qui la précéda, que nous devrions les *Plaideurs*.

D'Uzès, comme de Paris, Racine écrivait à l'abbé Le Vasseur, à La Fontaine, à Vitart, des lettres pleines d'esprit et de verve, dont quelques-unes sont semées de vers ; c'est tantôt la traduction d'une petite pièce de l'anthologie latine [1], tantôt une description du mois de janvier dans le Languedoc [2] :

> Et nous avons des nuits plus belles que vos jours

tantôt des excuses à sa tante Vitart, avec cette pointe:

> Si les Grâces jamais se mettaient en colère,
> Le pourraient-elles faire
> De meilleure grâce que vous [3] ?

tantôt tout un poème badin sur les *Muses* [4]. C'est à Uzès qu'il compose son poème des *Bains de Vénus*, aujourd'hui perdu, qu'il entreprend de tirer une tragédie de son cher roman d'Héliodore, et qu'il commence sa *Thébaïde*. On voit que ses inclinations poétiques n'étaient pas contrariées par son oncle Sconin comme par Port-Royal, et que saint Thomas n'occupait pas tout le temps du jeune poète. La campagne prenait chaque jour plus d'attrait pour lui: il la *voyait*. Le 13 juin 1662, il écrivait à son oncle Vitart une charmante lettre, à laquelle nous empruntons le passage suivant: « La moisson est déjà fort avancée, et elle se fait fort plaisamment ici au prix de la coutume de France ; car on lie les gerbes à mesure qu'on les coupe; on ne laisse point sécher le blé sur la terre, car il n'est déjà que trop sec, et dès le même jour on le porte à l'aire, où on le bat aussitôt. Ainsi le blé est aussitôt coupé, lié et battu. Vous verriez un tas de moissonneurs rôtis du soleil, qui travaillent comme des démons, et quand ils sont hors d'haleine, ils se jettent à terre au soleil même, dorment un *miserere* et se relèvent aussitôt. Pour moi, je ne vois cela que de nos fenêtres, car je ne pourrais pas être un moment dehors sans mourir; l'air est à peu près aussi chaud qu'un four allumé, et cette chaleur continue autant la nuit que le jour ; enfin, il faudrait se résoudre à fondre comme du beurre, n'était un petit vent frais, qui a la charité de souffler de temps en temps ; et pour m'achever, je suis tout le jour étourdi d'une infinité de cigales qui ne font que chanter de tous côtés, mais d'un chant le plus perçant

1. Lettre à l'abbé Le Vasseur, du 2 juin 1661.
2. Lettre à M. Vitart, du 17 janvier 1662.
3. Lettre à mademoiselle Vitart, du 31 janvier 1662.
4. Lettre à La Fontaine, du 4 juillet 1662.

et le plus importun du monde. Si j'avais autant d'autorité sur elles qu'en avait le bon saint François, je ne leur dirais pas, comme il afaits : « Chantez, ma sœur la cigale » ; mais je les prierais bien fort de s'en aller faire un tour jusqu'à Paris ou à La Ferté, si vous y êtes encore, pour vous faire part d'une si belle harmonie. »

De retour à Paris, en 1663, Racine écrivit une *Ode sur la convalescence du Roi*, qui lui valut l'année suivante une gratification de six cents livres ; et il célébra la munificence de Louis XIV dans une seconde ode intitulée la *Renommée aux Muses*. En novembre, il écrit à l'abbé Le Vasseur : « La *Renommée* a été assez heureuse. M. le comte de Saint-Aignan l'a trouvée fort belle. Il a demandé mes autres ouvrages, et m'a demandé moi-même. » En même temps, le poète s'occupait toujours de sa *Thébaïde*, qu'il devait dédier à ce même comte de Saint-Aignan. Il écrit, dans la lettre que nous venons de citer : « Pour ce qui regarde les *Frères*, ils ne sont pas si avancés qu'à l'ordinaire. Le quatrième était fait dès samedi ; mais malheureusement je ne goûtais point, ni les autres non plus, toutes les épées tirées : ainsi il a fallu les faire rengainer, et pour cela ôter plus de deux cents vers, ce qui est malaisé. » Quelques jours après, il envoie sous le sceau du secret à l'abbé une stance d'Antigone ; en décembre, il lui dit : « Je n'ai fait que retoucher continuellement au cinquième acte, et il n'est tout achevé que d'hier. » Il accepte et sollicite les conseils. C'est à cette époque que commence sa liaison avec Boileau : elle naquit des conseils que donna à Racine le poète qui a dit :

Aimez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous loue.

Le 20 juin 1664, la tragédie intitulée *la Thébaïde ou les Frères ennemis* parut sur le théâtre que dirigeait Molière. Le rôle de Jocaste était tenu par la Béjart, la soubrette de la troupe. Une anecdote peu vraisemblable veut que Molière ait donné à Racine le plan de sa tragédie ; nous avons vu au contraire que le poète l'avait commencée à Uzès. Racine s'était inspiré des *Phéniciennes* d'Euripide, mais aussi de la *Thébaïde* de Sénèque, et de l'*Antigone* de Rotrou ; on dit même qu'aux premières représentations les acteurs avaient conservé un récit de la pièce de Rotrou. La *Thébaïde* est une tragédie médiocre ; les caractères sont faiblement tracés, et l'amour fait piteuse figure dans ce terrible drame ; mais le poète, dit Louis Racine, « a si bien peint la haine dans cette pièce qu'elle dut annoncer un grand peintre des passions ». Le plus grand mérite de l'œuvre, c'est déjà cette élégance noble et brillante du langage, sous laquelle se voile ce que la vigueur pourrait avoir de brutal. Le 21 décembre

1864, pour fêter l'anniversaire de la naissance de Racine, le Théâtre-Français a donné les deux derniers actes de la *Thébaïde*, et le public les a fort bien accueillis.

Tandis que l'on jouait la *Thébaïde*, une intimité charmante se formait entre Racine, La Fontaine, Boileau et Molière. Le début de la *Psyché* de La Fontaine nous peint cette liaison entre *Ariste* (Boileau), *Gélaste* (Molière), *Acante* (Racine), et *Polyphile* (La Fontaine). « Quatre amis dont la connaissance avait commencé par le Parnasse, lièrent une espèce de société que j'appellerais académie, si leur nombre eût été plus grand, et qu'ils eussent autant regardé les Muses que le plaisir. La première chose qu'ils firent, ce fut de bannir d'entre eux les conversations réglées et tout ce qui sent sa conférence académique. Quand ils se trouvaient ensemble, et qu'ils avaient bien parlé de leurs divertissements, si le hasard les faisait tomber sur quelque point de science ou de belles-lettres, ils profitaient de l'occasion : c'était toutefois sans s'arrêter trop longtemps à une même matière, voltigeant de propos en autre, comme des abeilles qui rencontreraient en leur chemin diverses sortes de fleurs. L'envie, la malignité ni la cabale n'avaient de voix parmi eux. Ils adoraient les ouvrages des anciens, ne refusaient point à ceux des modernes les louanges qui leur sont dues, parlaient des leurs avec modestie, et se donnaient des avis sincères lorsque quelqu'un d'entre eux tombait dans la maladie du siècle et faisait un livre, ce qui arrivait rarement. » Les quatre amis se réunissaient plusieurs fois dans la semaine chez Despréaux, rue du Colombier, ou dans des cabarets, comme le *Mouton blanc*, la *Pomme de pin*, la *Croix de Lorraine*. C'est dans des séances de ce genre que fut trouvé le plan des *Plaideurs ;* c'est d'un de ces cabarets que sortirent les parodies de *Chapelain décoiffé* et de la *Métamorphose de la perruque de Chapelain en comète* [1]. Racine, bien que Chapelain eût protégé ses débuts, eut assez peu d'empire sur lui-même pour commettre quelques bons mots dans cette plaisanterie rimée.

Malheureusement cette intimité délicieuse entre les quatre poètes ne devait pas durer longtemps, et Racine et Molière allaient se brouiller à propos de la tragédie d'*Alexandre*. Le 4 décembre 1665, la troupe de Molière donnait l'œuvre nouvelle, et, le 18 décembre,

1. Nous ne savons si ces parodies furent représentées. On lit dans le *Mémoire* de Fléchier *sur les Grands jours tenus à Clermont*, (Ed. Gonod, p. 140 et 144-145) : Les comédiens « entreprirent de jouer une méchante parodie que quelques envieux ont composée, et dont ils ont fait une satire contre M. Chapelain. » M. de Caumartin en référa à l'Assemblée, qui « fit défense aux comédiens de jouer à l'avenir cette tragédie. » S'agit-il du *Chapelain décoiffé*, écrit quelques mois avant les Grands Jours de Clermont ?

Racine, qui sans doute avait été mécontent de l'interprétation, faisait jouer également sa pièce par la troupe rivale de l'Hôtel de Bourgogne. La sensibilité si facilement irritable de Racine venait de le séparer d'un ami comme Molière. Il rendit bientôt la rupture plus éclatante en enlevant au théâtre de Molière, pour la faire entrer à l'Hôtel de Bourgogne, sa plus séduisante actrice, mademoiselle Duparc. *L'Alexandre*, dans lequel Racine semblait abandonner le genre sévère de la tragédie grecque pour la tragédie langoureuse et romanesque, fut très goûté à une époque où le langage de la galanterie était à la mode ; il dut son succès à ses défauts autant qu'à ses qualités, et Saint-Évremond écrivit : « Depuis que j'ai lu le *Grand Alexandre*, la vieillesse de Corneille me donne bien moins d'alarmes. » Il est vrai que cet éloge était suivi de critiques aussi dures que nombreuses.

Le grand Corneille, rendant à Racine le conseil qu'il avait reçu de Hardy, engagea le jeune poète à ne pas perdre son beau talent à faire du théâtre. Ce jour-là, Corneille jugea mal. *L'Alexandre*, outre de grandes qualités de style, renferme de grandes beautés de détail ; le rôle de Porus est d'un bout à l'autre noble et fier, le héros tout entier est dans sa réponse à Alexandre, au cinquième acte ; le vainqueur demande :

Comment prétendez-vous que je vous traite ? — En Roi

répond le vaincu. « Le grand défaut qui y règne (dans la tragédie), a dit Louis Racine, est un amour qui en paraît faire tout le nœud, tandis qu'un des plus glorieux exploits d'Alexandre n'en paraît que l'épisode. » La vérité, c'est que le héros de la pièce est Porus, qu'elle devait s'intituler *Porus*, et que Racine n'en a changé le titre que pour la dédier au Roi. *L'Alexandre* est très supérieur à la *Thébaïde*.

Cependant la Mère Agnès, voyant avec douleur que décidément son neveu fréquentait « des gens dont le nom est abominable à toutes les personnes qui ont tant soit peu de piété, et avec raison, puisqu'on leur interdit l'entrée de l'église et la communion des fidèles, même à la mort, à moins qu'ils ne se reconnaissent », signifiait à Racine qu'elle ne le reverrait plus, *s'il ne se reconnaissait*. C'est alors que se place dans la vie de Racine un épisode que l'on voudrait pouvoir en effacer. Desmarets de Saint-Sorlin, qui avait été un des *cinq auteurs* du cardinal de Richelieu, et avait fait applaudir au théâtre une comédie intitulée *les Visionnaires*, venait de devenir à peu près fou, et, s'imaginant que Dieu lui-même lui avait dicté son poème de *Clovis*, il voulut s'ériger en prophète, et attaqua le Jansénisme dans

son extravagant *Avis du Saint-Esprit au Roi*. Nicole lui répondit par une série de lettres finement nommées *les Visionnaires*. Dans l'une d'elles se trouvaient ces mots : « Un faiseur de romans et un poète de théâtre est un empoisonneur public, non des corps, mais des âmes des fidèles, qui se doit regarder comme coupable d'une infinité d'homicides spirituels. » Racine prit cette phrase pour lui, et, avec une incroyable verve de raillerie, avec une sûreté impitoyable de malignité, il écrivit contre ses anciens maîtres, dont son esprit moqueur avait saisi tous les petits défauts, une *Lettre*, à la façon de celles que Pascal avait dirigées contre les Jésuites. Jamais l'ironie n'a été maniée d'une façon plus fine et plus cruelle. La *Lettre*, dit une note de Jean-Baptiste Racine, fut publiée d'abord sans nom d'auteur; mais l'abbé Testu se l'étant appropriée, Racine se nomma hautement. Ce fut un jour de deuil pour Port-Royal. Les solitaires ne répondirent point eux-mêmes. Ils laissèrent ce soin à Barbier d'Aucour et à Du Bois, qui s'en acquittèrent assez mal; Nicole cependant ne put s'empêcher, dans un *Avertissement* qui précédait ces réponses, de parler de Racine, et de dire que « tout était faux dans sa *Lettre* et contre le bon sens, depuis le commencement jusqu'à la fin ». Racine riposta aussitôt par une seconde *Lettre*, qu'il allait éditer, quand, dit Jean-Baptiste Racine, il fut arrêté par Boileau, qui « l'écouta de grand sang-froid, loua extrêmement le tour et l'esprit de l'ouvrage, et finit en lui disant : « Cela est fort joliment écrit, « mais vous ne songez pas que vous écrivez contre les plus honnêtes « gens du monde. » Racine ému ne publia pas sa *Lettre*, qui fut retrouvée plus tard, avec la piquante préface qui la précède, dans les papiers du docteur Ellies du Pin, cousin du poète. Il paraît même que Racine détruisit tous les exemplaires qu'il put retrouver de sa première *Lettre*, et son fils dit que, longtemps après, il répondit en pleine Académie, aux reproches de l'abbé Tallemant : « Oui, Monsieur, vous avez raison ; c'est l'endroit le plus honteux de ma vie, et je donnerais tout mon sang pour l'effacer. » Ces deux *Lettres* sont dignes, par leur forme vive, piquante et délicate, d'être placées à côté des immortelles *Lettres* de Pascal; mais n'oublions pas que Pascal attaquait un corps tout-puissant, et Racine ses maîtres persécutés.

Cette polémique n'avait point cependant absorbé Racine ; la preuve s'en trouve dans l'éclatant succès que remporta *Andromaque* en 1667. C'était l'avènement de la tragédie fondée sur l'amour, et elle fit à sa naissance à peu près autant de bruit que le *Cid*. Le théâtre de Molière en joua une critique, qui établit la vogue de l'œuvre nouvelle. Dans la maison où se passe l'action, « cuisinier, cocher, palefrenier, laquais, et jusqu'à la porteuse d'eau, il n'y a personne qui n'en veuille

discourir. Je pense même que le chat et le chien s'en mêleront, si cela ne finit bientôt[1] ». Dans une autre scène, on dit à la vicomtesse : « Hé! Madame, vous avez une femme de chambre qui s'amuse, il y a une heure, à faire l'Hermione contre votre cocher, dont elle est coiffée. » A quoi la vicomtesse répond : « Tout parle d'*Andromaque*[2]. »

A partir de ce moment, l'histoire du poète est intimement liée à selle de ses œuvres, et, comme entre *Alexandre* et *Phèdre* il existe une lacune considérable dans sa correspondance, ce que nous avons à dire de sa vie trouvera place dans les *Notices* qui précéderont chacune des pièces qui composent cette série de chefs-d'œuvre : Les *Plaideurs* (1668), *Britannicus* (1669), *Bérénice* (1670), *Bajazet* (1672), *Mithridate* (1673), *Iphigénie* (1674), *Phèdre* (1677).

Pendant le succès de *Mithridate*, Racine fut appelé à l'Académie française, où il remplaça La Motte Le Vayer. Sa réception eut lieu le 12 juillet 1673, le même jour que celles de l'abbé Gallois et de Fléchier, dont la harangue fut beaucoup plus goûtée que celle de Racine. Notre poète se rattrapa dans le discours qu'il composa en 1678 pour la réception de l'abbé Colbert, et dans l'admirable éloge du grand Corneille, qu'il prononça le 2 janvier 1685, jour où l'Académie reçut dans son sein Thomas Corneille et le sieur Bergeret, « secrétaire ordinaire de la chambre et du cabinet du Roi, premier commis du sieur Colbert de Croissy, ministre et secrétaire d'État ». Racine n'a pas conservé son propre discours de réception.

Le chagrin que causa au poète la scandaleuse cabale formée par l'hôtel de Bouillon contre sa *Phèdre* au profit de celle de Pradon, et, selon toute vraisemblance, les tendres avis de Mère Agnès portèrent Racine à renoncer au théâtre et à renouer avec Port-Royal. *Phèdre*, qui avait reçu les approbations du P. Bouhours, semblait merveilleusement propre à préparer cette réconciliation ; jamais inspiration ne fut plus chrétienne, plus janséniste, que celle de cette tragédie : *Phèdre* est une femme vertueuse, à qui la grâce a manqué. Arnaud approuva la pièce ; Boileau lui amena Racine, qui tomba à ses pieds ; Arnaud se jeta lui-même à genoux, et, dans cette position, ils s'embrassèrent. Cette scène qui, dans *Tartuffe*, soulève les rires de la salle, émeut ici profondément : c'est la réconciliation de Racine avec Port-Royal et avec Dieu. Dès lors, il ne s'inquiète plus de sa tragédie d'*Iphigénie en Tauride*, dont le plan du premier acte nous est parvenu ; il laisse inachevée une *Alceste*, qu'il brûlera même peu de temps avant sa mort ; il ne songe plus qu'à se faire chartreux, et à

1. Subligny, *Folle Querelle*, I.
2. Id., *ibid.*, I, 7.

sortir du monde, comme tant de membres de sa famille. Port-Royal récolte plus qu'il ne croyait avoir semé, et le confesseur du poète ne le décide qu'à grand'peine à un mariage, même à un mariage « bourgeois et chrétien ».

Racine épousa, le 1er juin 1677, Catherine de Romanet, âgée de vingt-cinq ans, fille de Jean-André de Romanet, qui avait été, en 1654 et en 1655, maire de Montdidier, où sa famille était établie. La fortune de sa femme était modeste, et son esprit peu cultivé. Son fils même, Louis Racine, qui la vénérait, nous en rend témoignage. Elle « porta l'indifférence pour la poésie jusqu'à ignorer toute sa vie ce que c'était qu'un vers. Elle ne connut, ni par les représentations, ni par la lecture, les tragédies auxquelles elle devait s'intéresser; elle en apprit seulement les titres par la conversation. » Sept enfants naquirent de cette union : Jean-Baptiste Racine, qui renonça à la protection de M. de Torcy et à sa charge de gentilhomme ordinaire, pour s'enfermer dans son cabinet avec ses livres : il n'écrivit rien, et mourut à soixante-neuf ans ; Marie-Catherine, qui, après plusieurs essais de vie monastique, se maria, du vivant de son père, à M. de Morambert, et mourut le 6 décembre 1751 ; Anne Racine, qui mourut assez jeune, dans son couvent de Melun; Élisabeth Racine, qui prit le voile en 1700 au couvent des dames de Viriville, et mourut vers 1746 ; Jeanne Racine, qui, après la mort de sa mère (15 novembre 1732), entra à l'abbaye de Malnoue, et y mourut le 22 septembre 1739 ; Madeleine Racine, qui ne se maria point, s'occupa toute sa vie d'œuvres de piété, et mourut à cinquante-trois ans, le 7 janvier 1741; enfin Louis Racine, poète aimable et délicat, sur lequel se répandit un rayon de la gloire paternelle ; sa vie fut pure et chrétienne, imprégnée de Jansénisme. Ce dernier eut un fils, qui donnait les plus hautes espérances, et qui périt à vingt et un ans dans le tremblement de terre de Lisbonne. Louis Racine mourut le 20 juin 1763.

Ce ne fut pas seulement la cabale dirigée contre *Phèdre*, la dévotion du poète et son mariage qui le détournèrent du théâtre : à ces causes il faut en joindre une autre. Racine vieilli aimait Dieu « comme il avait aimé ses maîtresses », et il aimait le Roi comme il aimait Dieu. Très apprécié du prince, qui lui avait donné un bel appartement au château et ses entrées, et qui se faisait faire par lui la lecture, le poète courtisan avait voué la plus vive et la plus respectueuse affection au monarque, pour les victoires duquel il composait des inscriptions. Quand il fut nommé, avec Despréaux, historiographe du Roi, il accepta avec dévotion ses nouvelles fonctions ; il voulut écrire une histoire complète du règne de Louis XIV, et il

en avait rédigé d'assez longs morceaux. Tout périt dans l'incendie de la maison de M. de Valincour, à Saint-Cloud. Une certaine quantité de notes sans grande valeur qu'il avait prises sur l'histoire ont été publiées sous le nom de *Fragments historiques*. Racine fut dérangé dans ses nouveaux travaux par Mesdames de Montespan et de Thianges, pour lesquelles il commença un opéra de *Phaéton*, que les réclamations de Quinault lui permirent de ne pas achever; puis par leur sœur, l'abbesse de Fontevrault, qui eut l'idée, assez étrange, de lui demander une traduction du *Banquet* de Platon; nous ne parlerons pas du jeune duc du Maine, pour lequel il dut mettre une petite pièce de vers en tête des *Œuvres diverses d'un auteur de sept ans*. C'est le moment des grands triomphes de Racine à Versailles, où tout le monde est charmé de son heureuse et noble physionomie que le Roi avait vantée comme étant une des plus belles de sa cour, de son esprit délicat [1] et de sa parole élégante. Il faisait moins bonne contenance en campagne, quand leur charge d'historiographes obligeait ces *Messieurs du Sublime* d'accompagner le Roi *au voyage* de Gand ; on les raillait tous deux, mais ils savaient gagner l'estime de Vauban et de Luxembourg [2].

Ces occupations ne détournaient pas Racine des soins de sa famille. Il est dans sa maison le plus simple, le plus affectueux et le plus pieux des pères; c'est sous ce jour que nous le montre sa correspondance. Il entre dans les détails les plus intimes, s'occupe avec sollicitude de choisir les nourrices de ses enfants, secourt ses parents pauvres, et la bonne femme qui l'a nourri [3], surveille les ajustements de ses fils, les invite à l'économie [4], et élève sans cesse vers Dieu la pensée des siens. Il écrit à son fils Jean-Baptiste, le 5 octobre 1692 : « Je les exhorte (vos sœurs) à bien servir Dieu, et vous surtout, afin que, pendant cette année de rhétorique que vous commencez, il vous soutienne et vous fasse la grâce de vous avancer de plus en plus dans sa connaissance et dans son amour. Croyez-moi, c'est là ce qu'il y a de plus solide au monde : tout le reste est bien frivole. » Il a un violent chagrin de voir son fils prendre goût au théâtre ; il s'en ouvre à Boileau [5], gourmande le

1. « Dans la conversation, dit Louis Racine, il n'était jamais distrait, jamais poète ni auteur ; il songeait moins à faire paraître son esprit que l'esprit des personnes qu'il entretenait..... Il vécut dans la société des femmes avec une politesse toujours respectueuse. »

2. Lettre d'Antoine Arnaud à J. Racine, du 2 juin 1692 : « On cherchait des recommandations pour lui (un échevin de Liège) auprès de M. le maréchal de Luxembourg. Mais j'ai assuré qu'il n'y en avait point de meilleure que la vôtre. »

3. Lettre à mademoiselle Rivière du 10 janvier 1697.

4. Lettres à J.-B. Racine du 26 janvier et du 14 avril 1698.

5. Lettre du 28 septembre 1694.

jeune homme [1], et lui écrit enfin, le 9 juin 1695 : « Je vous sais un très bon gré des égards que vous avez pour moi au sujet des opéras et des comédies ; mais vous voulez bien que je vous dise que ma joie serait complète, si le bon Dieu entrait un peu dans vos considérations. Je sais bien que vous ne seriez pas déshonoré devant les hommes en y allant : mais ne comptez-vous pour rien de vous déshonorer devant Dieu ? » La mort de la Champmeslé ne lui donne pas plus d'émotion que s'il ne l'avait jamais connue [2]. Le cœur du poète a décidément pris le dessus sur son esprit ; il ne regarde plus qu'avec tristesse son ancienne gloire ; il pense déjà ce qu'il écrira dans son testament, au sujet des *scandales* de sa vie passée.

Ce n'était pas cependant sans de sourdes luttes que Racine avait rompu avec son passé, et l'auteur des *Petites Lettres* reparaît en 1694 et 1695 dans de cruelles épigrammes dirigées contre le *Germanicus* de Pradon, contre le *Sésostris* de Longepierre, contre la *Judith* de Boyer [3]. Nous ne pouvons pas les regretter, car elles étaient méritées, et jamais on n'en a fait de plus fines, ni de plus piquantes.

Pendant ces années, Racine visitait souvent les Messieurs de Port-Royal, particulièrement Arnaud et Nicole, et ne cacha jamais ces relations ; c'est dans leur amitié qu'il puisait l'austérité de ses sentiments ; les solitaires avaient reconquis toute leur influence sur leur élève, et usèrent plusieurs fois de son crédit pour le faire intervenir en faveur de Port-Royal auprès des archevêques de Paris. Racine composa même pendant ses dernières années un *Abrégé de l'histoire de Port-Royal.*

Madame de Maintenon ne le tira pas de ces soins pieux, en le priant de donner quelque chose au théâtre de Saint-Cyr. Racine, qui s'était remis à la poésie en 1685, pour louer le Roi dans une *Idylle à la paix*, qui fut chantée dans les fêtes données à Sceaux par le marquis de Seignelay, épancha toute la piété mystique de son cœur dans *Esther*, un chef-d'œuvre, et dans *Athalie*, la tragédie la plus admirable qui ait jamais été au théâtre. On connaît l'éclatant triomphe d'*Esther*

1. Lettre du 30 octobre 1694.
2. Lettre à J.-B. Racine du 24 juillet 1698.
3. En même temps qu'il lance ces épigrammes, Racine défend à son fils Jean-Baptiste d'en écrire : « Quant à votre épigramme, je voudrais que vous ne l'eussiez point faite. Outre qu'elle est assez médiocre, je ne saurais trop vous recommander de ne point vous laisser aller à la tentation de faire des vers français, qui ne serviraient qu'à vous dissiper l'esprit. Surtout il n'en faut faire contre personne. » (Lettre du 3 juin 1693.) Crébillon n'encourageait pas non plus son fils à la poésie : « Crébillon le fils, à l'âge de treize ans, fit une satire contre Lamothe et ses adhérents ; il la montra à son père, qui lui dit qu'elle était très-bonne ; mais comme il vit que ce jeune homme tirait vanité d'un pareil jugement, il ajouta : « Jugez, mon fils, combien ce genre est aisé et méprisable, puisqu'on y réussit à votre âge. » (Favart, *Mémoires*, III, 265.)

et le malheur qui poursuivit *Athalie*. (Voir les *Notices* que nous avons consacrées à ces tragédies.) Bien qu'elle eût été encore plus déchirée que *Phèdre*, *Athalie* ne fut pas cependant la dernière œuvre du poète.

Dans des lettres du 28 septembre et du 3 octobre 1694, Racine parle à Boileau de *Cantiques spirituels* qu'il vient de composer. Ces *Cantiques* au nombre de quatre, qui faisaient pleurer madame de Maintenon, quand mademoiselle d'Aumale les chantait, ont mérité d'être appelés par Geoffroy le *chant du cygne*. C'est la strophe lyrique dans toute son harmonie et dans tout son éclat; et si nous voulons recueillir toute l'âme du poète, c'est dans ces *Cantiques* qu'il la faut chercher, dans celui *Sur le bonheur des justes et sur le malheur des réprouvés*, que Racine avait l'intention de ne faire suivre d'aucun autre, dans cette strophe, qui est au nombre des plus belles de notre langue :

Ainsi d'une voix plaintive
Exprimera ses remords
La pénitence tardive
Des inconsolables morts.
Ce qui faisait leurs délices,
Seigneur, fera leurs supplices;
Et par une égale loi
Tes saints trouveront des charmes
Dans le souvenir des larmes
Qu'ils versent ici pour toi.

L'époque approche où un coup cruel va être porté au cœur sensible du poète; nous voulons parler de cette fameuse disgrâce, dont la légende veut qu'il soit mort. Nous avons vu que le Roi avait beaucoup de bontés pour Racine; Madame de Maintenon l'honorait d'une affection toute particulière. Le 4 août 1687, il écrivait à Boileau : « J'eus l'honneur de voir Madame de Maintenon, avec qui je fus une bonne partie d'une après-dînée, et elle me témoigna même que ce temps-là ne lui avait point duré. Elle est toujours la même que vous l'avez vue, pleine d'esprit, de raison, de piété, et de beaucoup de bonté pour nous. » Et voilà qu'en 1698 Racine écrit à Madame de Maintenon une longue lettre, qui établit qu'il est en défaveur! Quels sont les motifs de cette disgrâce? Les commentateurs ont beaucoup écrit sur cette question, discutant d'après les renseignements que nous a transmis le *Mémoire* de Louis Racine. Racine, d'après sa lettre, attribuait lui-même son infortune à un mémoire au sujet de la taxe, et à ses relations avec les Jansénistes; Louis Racine parle d'un mémoire sur les souffrances du peuple. La question semble avoir été victorieusement résolue par M. Casimir Gaillardin, dont M. Deltour a adopté les conclusions dans la troisième édition de sa remarquable thèse sur *les Ennemis de Racine*;

voici comment, dans cet ouvrage d'une érudition aussi élégante que sûre, M. Deltour résume la démonstration de M. Gaillardin. Le savant historien « prouve péremptoirement que Racine n'a pas rédigé de mémoire sur les souffrances du peuple, et qu'il n'est pas vrai que le Roi, mécontent de voir un poète s'ériger en homme d'État, l'ait pour toujours écarté de sa présence. Ce prétendu mémoire était une réclamation personnelle. Après la paix de Ryswick, Racine, à titre de trésorier de France à Moulins, fut compris dans une mesure qui demandait à tous les officiers de finance un sacrifice taxé à 10.000 livres selon les uns, à 4.000 selon les autres. Racine, « dont cette taxe » dérangeait les petites affaires », comme il l'écrivit à Madame de Maintenon, rédigea un mémoire qu'il confia au maréchal de Noailles, et que celui-ci fit remettre au Roi par l'archevêque de Paris, son frère. Comme la réponse tardait, il pria la comtesse de Grammont d'obtenir de Madame de Maintenon son intervention auprès du Roi. Cette insistance indisposa celui-ci, et il exprima sans doute son mécontentement par quelques paroles vives, bien différentes de celles que Louis Racine, trompé par un récit mensonger, rapporte dans ses *Mémoires.* » On aimerait à voir Racine disgracié pour avoir plaidé la cause du peuple ou de Port-Royal; la vérité historique a beaucoup moins de grandeur que la légende. Du moins nous apprend-elle que Racine n'est pas mort de la froideur du Roi; car cette disgrâce, dont on avait exagéré la cause et la longueur, ne dura que fort peu de temps; ce fut peut-être même la sensibilité de Racine qui vit une défaveur dans ce qui n'était qu'un mouvement de mauvaise humeur. Car, jusqu'à la fin de sa vie, le poète a été de tous les Fontainebleau et de tous les Marly [1], et quelques jours après sa mort, le 9 mai 1699, Boileau écrivait à Brossette : « Sa Majesté m'a parlé de M. Racine d'une manière à donner envie aux courtisans de mourir, s'ils croyaient qu'Elle parlât d'eux de la sorte après leur mort. »

En septembre 1698, Racine ressentit les premiers symptômes d'une maladie hépatique, qui l'emporta, après de cruelles souffrances, le 21 avril 1699, entre trois et quatre heures du matin, dans sa maison de la rue des Marais. Il avait alors cinquante-neuf ans. Il vit venir la mort avec beaucoup de fermeté, et, dit Louis Racine, lorsque Boileau « lui fit son dernier adieu, il se leva sur son lit, autant que pouvait lui permettre le peu de forces qu'il avait, et lui dit en l'embrassant: « Je regarde comme un bonheur pour moi de mourir avant vous. » Il avait demandé à être inhumé à Port-Royal, malgré les *scandales de sa vie passée;* l'archevêque de Paris donna sans difficulté l'auto-

1. Il ne va pas à Compiègne, attendu qu'il n'y aurait guère « le temps de faire sa cour, parce que le Roi serait toujours à cheval, et que lui n'y serait jamais.»

risation, et deux épitaphes latines furent gravées sur sa tombe, l'une de M. Tronchai, l'autre de M. Dodart, qui l'avait traduite du français de Boileau. Mais quand la persécution détruisit Port-Royal, elle n'épargna pas même les tombeaux, et, le 2 décembre 1711, les restes du grand poète durent être transportés dans les caveaux de Saint-Étienne du Mont, en même temps que ceux de MM. de Saci et Antoine Le Maître. La pierre tombale, retrouvée en 1808, fut placée solennellement dans la chapelle de la Vierge, le 21 avril 1818, en présence d'une députation de l'Académie française, dernier honneur accordé aux cendres du grand homme, à qui l'impiété de la persécution religieuse n'a point permis de reposer en paix dans la tombe qu'il s'était choisie.

Corneille se débattit toute sa vie contre les règles étroites que le dix-septième siècle, au nom d'Aristote, avait imposées à la tragédie. Racine ne s'en plaignit jamais; il se trouvait à son aise dans les trois unités; leur cadre lui semblait commode, et il sut en tirer de nouvelles beautés[1]. Il posséda admirablement l'art de développer, que lui avait enseigné Port-Royal; il excella dans la composition de ses œuvres, et, à l'inverse de Shakespeare, qui jetait les scènes un peu à l'aventure, Racine attachait une telle importance au plan que, ce plan terminé, il disait : « Ma tragédie est faite; il ne me reste plus que les vers à écrire. »

De même qu'il pliait les événements à sa guise, pour les faire entrer dans le cadre qu'il leur imposait, le poète devait aussi choisir et grouper les caractères de façon qu'ils ne dérangeassent pas l'économie harmonieuse de son plan. Voilà pourquoi un seul personnage sera presque toujours le foyer du drame; les autres acteurs seront plus ou moins en lumière, selon qu'ils seront plus ou moins rapprochés de ce foyer central. Cet effacement des personnages secondaires de la tragédie est raisonné et voulu, et nous ne sommes pas de l'avis d'un de nos anciens maîtres de conférences, M. Paul Albert, qui, dans son étude originale et piquante sur Racine, a vu là l'influence de Louis XIV et une question d'étiquette. Chacun des principaux personnages de Racine, chacun de ses protagonistes, représente une passion ou une vertu, et les autres personnages ne servent qu'à montrer sous toutes ses faces et dans toutes ses conséquences cette passion ou cette vertu. C'est le triomphe de l'art de la composition. Cet art se retrouve d'ailleurs, poussé jusqu'à l'extrême, dans la marche des scènes et du dialogue. Au dix-septième siècle, l'éloquence a envahi le théâtre; dans ce siècle amoureux de

1. Voir pour toute cette dernière partie les quatre articles publiés en 1858 par M. Taine dans le *Journal des Débats*.

l'art de bien dire, Racine a composé ses drames exclusivement de discours, et dans ces discours tout est parfait, raisonnement et preuves, exordes et péroraisons, transitions et réticences. Dans la composition de l'ensemble comme dans celle des parties, on trouve tout le talent d'un avocat, et l'on se souvient que Messieurs de Port-Royal avaient voulu faire un avocat du jeune Racine. C'est par fidélité à leurs conseils qu'il ne laisse rien au hasard de l'improvisation, à l'inspiration du moment. Point de ces défauts de composition, de ces *bosses*, que nous a montrés l'art romantique; Racine en aurait ri, ou peut-être pleuré. Chez lui tout est harmonieux, comme le style; l'art y est d'autant plus accompli qu'il se cache; il passe par-dessus le vulgaire, et fait les délices des lettrés.

Il est à remarquer que, dans la tragédie de Racine, c'est presque toujours une femme qui tient le premier rôle, et l'explication en est facile à donner. Le dix-septième siècle était encore tout imprégné de l'*Astrée*, qui avait élevé l'amour à la hauteur d'une religion; tout aimait au dix-septième siècle; comme le printemps est la saison des fleurs, le dix-septième siècle fut le siècle des madrigaux. Racine, qui était né courtisan et voulait flatter les goûts de la cour et du public, devait faire de l'amour le ressort de ses drames [1]. Or, la femme n'est-elle pas, plus encore que l'homme, la proie de la passion? l'amour remplit sa vie sans occupations; elle en souffre, elle en vit et elle en meurt. La femme sera donc le principal personnage du drame, et ce sera elle qui aimera: à Versailles, toutes les dames aiment le Roi, qui, avec un orientalisme superbe, daigne choisir.

Les héros de Racine, bien qu'ils soient de tous les temps par la vérité avec laquelle sont analysées leurs passions, portent peut-être encore plus que ceux de Corneille et de Molière l'empreinte du dix-septième siècle. Achille et Iphigénie rappellent autant le prince de Condé et mademoiselle du Vigean que l'Achille d'Homère et l'Iphigénie d'Euripide; Hippolyte fait songer au comte de Guiche ou au marquis de Lauzun plutôt qu'au héros vierge consacré à Diane. Il s'est opéré dans les mœurs des personnages tragiques le même changement que dans leurs costumes. Il était impossible à notre Phèdre, dans sa robe bouffante, de se rouler sur son lit comme la Phèdre d'Euripide; Achille avec son chapeau à plumes ne pouvait pas rester un soldat grossier. Il fallait qu'ils prissent l'élégance de tenue et de langage, sans laquelle ils n'auraient su plaire à une cour où l'on soumettait tout à l'étiquette, jusqu'aux arbres. Les courtisans assistaient aux scènes les plus intimes de la vie de Louis XIV, dont

1. Voir Paul Albert, *La littérature française au dix-septième siècle*.

la journée était une perpétuelle parade ; il devait à ces regards toujours attachés sur lui une dignité extraordinaire, dont il ne se départit jamais. Cette dignité, tous les héros de Racine la conservent, même dans les circonstances les plus tragiques ; et, à la représentation, la mélopée monotone des acteurs du dix-septième siècle devait augmenter encore cette majesté un peu guindée, à laquelle les confidents eux-mêmes n'échappent pas, malgré le tutoiement protecteur dont les princes les avilissent. Le temps est déjà loin où, en composant son *Polyeucte,* Corneille essayait de personnifier dans la confidente Stratonice la violence souvent injuste et stupide de la populace. Tous les confidents de Racine [1] n'ont ni caractère, ni sexe, ni âge : ils n'ont que des costumes. Le prince a des confidents pour parler, comme des fauteuils pour s'asseoir, et tout l'ameublement est d'un seul modèle. Les confidents ne sont là que pour éviter un trop grand nombre de monologues ; ils sont de l'avis du monarque, ou s'ils le combattent un moment, avec tout le respect possible, c'est pour le distraire en lui laissant le plaisir de croire qu'il sait persuader. C'est le type des chambellans vêtus de velours ou de soie qui apportent respectueusement les dépêches à Louis XIV, des duchesses aux robes brochées d'or qui présentent respectueusement la chemise à Marie-Thérèse, obséquieux et dignes, méritant le mot cruel de Napoléon : « Il n'y a que ces gens-là qui sachent servir. » Tout le monde connaît les bienséances et les mœurs oratoires dans le théâtre de Racine, même ceux qui ne connaissent pas d'autres mœurs, comme Agrippine, Néron, Roxane, Pharnace. A un certain point de vue, M. Taine a donc raison de dire qu'il faudrait, pour qu'on pût bien comprendre le théâtre de Racine, représenter ses tragédies avec les costumes du dix-septième siècle. Sous des noms grecs, ses personnages vivent et parlent en contemporains de Louis XIV. Mais, répétons-le, les passions qui les agitent, et qui sont peintes avec une si merveilleuse fidélité, sont communes à tous les hommes, et voilà pourquoi, malgré les conventions nombreuses qu'il offre, malgré les décors et les costumes du dix-septième siècle, ce théâtre est vrai, et n'a pas de date.

Il nous reste à parler du style de Racine. Voltaire trouvait ce style « beau ! sublime ! harmonieux ! » Dans son *Port-Royal,* Sainte-Beuve dit, d'une façon un peu recherchée : « Racine représente la perfection du style poétique, même pour ceux qui n'aiment pas essentiellement la poésie [2]. » Il explique mieux autre part sa pen-

1. On peut excepter Hydaspe dans *Esther*, et surtout Nabal dans *Athalie*
2. *Port-Royal*, VI, 127.

sée, en disant que le style de Racine « rase volontiers la prose[1] ». Nous avouons ne pas nous expliquer cette opinion; peut-être l'auteur de *Port-Royal* reproche-t-il à Racine de ne pas avoir ce luxe d'images éblouissantes qui a donné tant de prestige à la poésie romantique. Cette richesse, Racine l'avait, mais il ne jugeait pas à propos de l'étaler dans la poésie dramatique, où l'acteur doit parler, non le poète, et il la réservait pour les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*, et pour les *Cantiques spirituels*. Élevé par Port-Royal, auquel les Jésuites reprochaient sa « politesse de langage... comme une affectation contraire à l'austérité des vérités chrétiennes »[2], Racine avait appris de ses maîtres l'art du développement et l'élégance de la parole. Il choisit entre les idées qui se présentent à son esprit, et forme un plan de ses discours, comme il composait le plan de ses tragédies. Lorsque la chaîne logique des idées est forgée, alors il cherche des images, et en trouve, plus qu'on ne voudrait parfois[3], dans son imagination brillante et dans son exquise sensibilité; mais il en habille ses pensées sous la direction d'un goût parfait, et d'un esprit malicieux, qui a promptement vu le côté ridicule des choses; il veut qu'aucun vers ne prétende briller aux dépens de ceux qui l'entourent, et que tout se fonde dans un ensemble harmonieusement discret. Rien n'est donc abandonné à ces hasards, parfois heureux, de l'improvisation. Racine mit deux ans à rimer *Phèdre*, et une lettre, qu'il écrit le 3 octobre 1694, à propos du deuxième de ses *Cantiques spirituels*, nous montre avec quel soin scrupuleux il composait ses vers. De là vient la perfection absolue de sa poésie, perfection qui naît de l'entière conformité de l'expression avec la pensée, et de la recherche constante de l'harmonie, sous toutes ses faces. Jamais, dans l'enchaînement des idées, des périodes ou des propositions, rien qui choque ou qui arrête. Non que le poète ait « cette justesse grammaticale qui va jusqu'à l'affectation[4] » qu'il reproche aux écrivains de la Compagnie de Jésus; il n'est ni puriste, ni pédant; il en prend fort à son aise avec la grammaire; mais, s'il s'en écarte, c'est pour demander à sa profonde connaissance du cœur humain des tours si naturels qu'ils semblent dictés par la passion elle-même, et que les Vadius seuls élèvent la voix pour la syntaxe; à la grammaire de Vaugelas il substitue la grammaire de la passion. Nourri de l'antiquité grecque et latine, vivant dans le commerce d'une cour élégante et raffinée, versé dans les lettres sacrées, Racine a su prendre une

1. *Ibid.*, 126.
2. Racine, *Abrégé de l'histoire de Port-Royal.*
3. Nous faisons allusion à la scène III de l'acte I de *Phèdre.*
4. Racine, *Abrégé de l'histoire de Port-Royal.*

étonnante variété de tons. Qu'il nous initie, dans *Britannicus*, aux secrets de la Rome impériale; qu'il nous ouvre, dans *Bajazet*, les détours du sérail ; qu'il nous reporte aux temps mythologiques dans *Phèdre;* qu'il nous mette, dans *Athalie*, en face du sanctuaire, il sait, par le choix de ses images, merveilleusement approprier son discours aux mœurs qu'il veut peindre, et mettre sa langue en harmonie avec ses personnages. Nul n'a connu comme Racine tous les secrets de l'alexandrin, et les *Plaideurs* en sont une preuve surprenante; dans ses tragédies elles-mêmes le grand vers a perdu sa monotonie, tellement le poète a l'art de le couper et de le briser de la façon la plus naturelle et la plus conforme au sentiment qu'il exprime. Il y a des enjambements dans la poésie de Racine, et les classiques ne s'en aperçoivent pas, ou du moins peuvent laisser croire qu'ils ne s'en aperçoivent pas. Ce qui est plus étonnant encore, ce sont les alliances hardies, les mots presque brutaux, que le poète ose et sait introduire, sans choquer, dans ses vers ; nul n'a su comme lui encadrer ses images ou ses termes de telle sorte que ceux qui pourraient sembler téméraires se dissimulent enveloppés dans la trame élégante du discours et dans l'harmonie soutenue de la période. L'art est si merveilleux qu'on ne le voit pas. Cette poésie est une peinture et une musique, et l'on a pu comparer Racine à Raphaël et à Mozart. Mais cette perfection absolue échappe aux étrangers, qui ne connaissent pas toutes les délicatesses de notre langue; en France même, où le sens littéraire est en train de se corrompre, il est à craindre que nous ne jugions bientôt Racine en étrangers.

Evreux, juillet 1880.

NOTICE SUR BAJAZET

Dans notre *Notice sur Andromaque* nous avons montré comment Racine avait tiré du *Pertharite* de Corneille l'intrigue de sa tragédie ; il est possible qu'il ait dû quelques scènes de son *Bajazet* à l'*Othon* du même Corneille. Nous avons eu déjà l'occasion de parler dans notre *Notice sur Britannicus* de cette tragédie curieuse, mais froide, et nous n'en voulons pas entreprendre ici l'analyse longue et pénible : « Je puis dire, écrit Corneille, qu'on n'a point encore vu de pièce où il se propose tant de mariages pour n'en conclure aucun. » Il y a énormément d'esprit dans *Othon*, et c'est cet abus de l'esprit qui a perdu la vieillesse de Corneille ; il voulait faire toujours du nouveau, et, tout entier à cette curiosité, dans ses derniers ouvrages, il n'a plus laissé parler son cœur comme dans ses premières tragédies, il n'a pas su échauffer ces œuvres intéressantes. Quoi qu'il en soit, l'intrigue de *Bajazet* est en germe dans *Othon :* Plautine va épouser Othon, lorsqu'on s'aperçoit que Camille, nièce de Galba et héritière de l'empire, rougit au nom d'Othon. Plautine se sacrifie, et veut donner l'empire à son amant. Mais à peine Othon a-t-il prononcé quelques paroles polies, dans lesquelles la crédule Camille voit un aveu d'amour, que voilà Plautine jalouse, comme le sera Atalide ; ce qui ne l'empêchera pas plus tard de vouloir encore une fois, oubliant sa jalousie, se sacrifier pour son amant. On le voit, Othon, Plautine et Camille sont vis-à-vis les uns des autres dans la même situation que Bajazet, Atalide et Roxane. Mais les personnages de Corneille raisonnent ; ceux de Racine souffrent ; d'une part, du bel esprit, de l'autre, des cris de passion ; la situation est la même, et les deux pièces ne se ressemblent pas, heureusement pour *Bajazet* [1].

On a généralement coutume de considérer comme une grande hardiesse de Racine le fait d'avoir mis sur la scène française un sujet turc. Cependant le poète pouvait s'appuyer sur de nombreux précédents, et, depuis Gabriel Bounyn, qui avait donné en 1561 une tragédie intitulée *la Soltane*, il s'était formé une sorte de cycle ottoman, comme les Grecs avaient eu le cycle d'Œdipe et le cycle des Atrides. Les intrigues qui tant de fois avaient fait couler le sang impérial dans le palais des ancêtres de Murad [2], avaient fourni à nos

1. Si, considéré au point de vue de l'intérêt dramatique, l'*Othon* de Corneille est une triste tragédie, il n'en reste pas moins vrai que c'est une curieuse et piquante comédie politique.
2. On trouvera des renseignements sur toute cette partie de l'histoire des Ottomans dans les *Préfaces* de Racine et dans les notes dont nous les avons accompagnées.

poètes un grand nombre de tragédies, et l'on avait pu, après *la Soltane,* voir à Paris, en 1630, *le Grand et dernier Solyman* de Mairet; en 1637, le *Soliman* de Dalibray, imité, comme celui de Mairet, d'une pièce italienne de Bonarelli della Rovere; la *Roxelane* de Desmares, en 1643; enfin, en 1647, l'*Osman* de Tristan l'Hermite, qui mettait en scène un drame datant de vingt-cinq ans à peine [1].

C'était beaucoup de tragédies turques : il est vrai qu'elles n'avaient guère de turc que le nom. Prenons pour exemple *la Soltane,* de Bounyn. Quel en est le sujet? Rose, un nom fort peu turc, est la femme de Solyman, et elle a une jalousie de belle-mère pour Moustapha, un fils de son mari. Elle expose en alexandrins ses inquiétudes maternelles à Sirène, sa dame d'honneur, qui essaie de les apaiser en vers décasyllabiques. Rustan, gendre de Rose, s'unit à elle pour perdre Moustapha; on suppose un billet, par lequel Moustapha déclare qu'il veut épouser Izabel, la fille unique du roi de Perse, ennemi mortel de Solyman. Le Soltan rappelle son fils de l'armée. Moustapha, malgré ses pressentiments, malgré un rêve dans lequel il a vu pêle-mêle Morphée, Thalie, Phœbé, Mahomet et Pluton, malgré les conseils du Sophe, qui le dissuade d'obéir au Sultan, se hâte de se rendre auprès de son père, et voici le dénouement :

LE SOLTAN.

Sus, sus, Muets, courez, volez, aigrissez vos courages,
Aiguisez vos glaives seigneus, vos furiantes rages,
Or sus occiez, meurdrissez ce traître déloial,
Hautain qui m'a voulu ravir mon sceptre emperial [2].

MOUSTAPHA.

Las, Soltan, sans offence
Me veus-tu faire outrance ?

LE SOLTAN.

Or sus doncques, Muets, Muets, or doncques sus.

MOUSTAPHA.

O meurdre.

LE SOLTAN.

Sans tarder que l'on lui coure sus.
Or il est mort ? Oui, or il a receu la quête
Et le gain du pourchas de sa belle conquète ;
Or il est mort le traître, or je me vois vangé
Du traitre déloial qui m'avait outragé,
Du traitre qui voulait me meurdrire et occire,
Hautain pour s'emparer de mon superbe empire.
Sus, sus, Pages, soudain, sus, enlevez ce cors
Qu'on le jette dehors.

A part les muets, qui étranglent Moustapha, il n'y a rien de turc dans la pièce de Bounyn; car les thrénodies que viennent réciter les Génies de Moustapha ne nous paraissent avoir rien de commun avec la religion de Mahomet.

Le *Soliman* de Dalibray présente encore moins de couleur locale. Le sujet est le même que celui de *la Soltane;* mais au dé-

1. On peut citer aussi *le Grand Tamerlan et Bajazet,* de Magnon (1647), qui traitait un sujet appartenant à une époque plus reculée.

2. On a pu remarquer que ce quatrain était composé de vers de quatorze syllabes; le premier hémistiche en compte huit.

nouement Rose, qui est devenue la Reine, reconnaît dans Moustapha son propre fils; elle le justifie, et obtient de Soliman qu'il lui laisse épouser Persine, la fille du roi de Perse, une guerrière qui, dans un combat, s'est éprise de Moustapha, et depuis, pour pénétrer jusqu'à lui, s'est déguisée en soldat. C'est tout simplement un roman espagnol que Dalibray a habillé d'une robe turque. Lorsque Mairet avait traité en 1630 le même sujet, il ne lui avait pas donné une couleur plus orientale ; ne faisait-il pas comme Bounyn, suivre Solyman d'un page? et le sérail n'existe que de nom dans cette tragédie, dont le cinquième acte cependant est original : Solyman, qui a feint de fiancer Moustapha et Despine, sa maîtresse, leur envoie comme présent de noces une hache et un bandeau ; tandis qu'ils s'étonnent et s'inquiètent, les janissaires arrivent, s'emparent des deux amants, et le Sultan, de sa fenêtre, prononce leur arrêt. La fenêtre se referme. Elle se rouvre aux plaintes de Moustapha, et l'Empereur laisse tomber ces mots :

.... Si j'entends de vous ni murmure, ni plainte,
Si le moindre des miens en reçoit une atteinte,
Le corps de votre amante exposé tout au jour
Servira de spectacle aux pages de ma cour.

La fenêtre se referme encore, et bientôt entre un page avec un billet adressé par l'Empereur au chef des janissaires :

Osman, dépêchez-vous.

Il est impossible de nier l'originalité familière et sauvage de cette scène ; mais elle n'est pas plus turque que saxonne ou hongroise.

Au contraire, on sent à chaque vers dans l'*Osman* de Tristan l'Hermite [1] un effort constant pour peindre les usages [2] et les mœurs du pays dans lequel il a placé l'action de son drame ; drame étrange, comme toutes les œuvres signées du même poète, où le mauvais goût s'étale sans honte, mais où il est racheté par des beautés de premier ordre. L'harmonie de l'édifice, Tristan s'en soucie peu, mais il sait dessiner fièrement certaines parties, et son imagination trouve des traits heureux. Quand la toile se lève, la Sultane, sœur d'Osman est endormie et rêve : un songe affreux la tourmente. Tandis que, réveillée par ses femmes, elle leur expose ses noirs pressentiments, son frère survient, et s'entretient en sa présence de l'amour qu'il ressent pour la Fille du Mouphti, dont il a vu le portrait, et qu'il a donné ordre de lui amener ; la Sultane s'irrite :

Il fait dresser son lit, lorsqu'on creuse sa tombe [3],

1. L'*Osman* de Tristan de l'Hermite fut publié en 1656, après la mort de l'auteur, par Quinault, qui le fit précéder d'une *Dédicace* à Monseigneur le comte de Bussy, lieutenant-général des armées du Roi. C'était une dette de reconnaissance que Quinault payait à Tristan ; le vieux poète avait pris en affection le jeune Quinault ; il lui avait fait donner la même éducation qu'à son fils, et, en 1653, avait lu, comme de lui, et fait recevoir à l'Hôtel de Bourgogne la première comédie du jeune homme, *les Rivales*.

2. Pour récompenser un de ses serviteurs, Osman commande

Qu'on lui donne une veste et qui soit de drap d'or.

3. II, 1.

s'écrie-t-elle, et elle lui donne avis de se défier des janissaires, sourdement irrités de voir leur prince déguiser une retraite sous l'apparence d'un pèlerinage « à la Sainte-Médine ». Elle lui raconte un rêve qu'elle a fait, dans lequel le vieux et saint Moustapha, l'oncle du Sultan, a vu la prédiction d'une chute prochaine pour Osman, et elle lui rappelle que, comme tous les fous, Moustapha lit dans l'avenir :

Lorsque de tous péchés une âme s'est purgée,
De dons surnaturels elle est avantagée,
Et, s'élevant au Ciel, elle manque aux accords
Dont elle doit régler les mouvements du corps :
De là viennent, Seigneur, ces gestes qui font rire,
Que l'ignorant méprise, et que le sage admire,
Et nous devons toujours révérer les propos
De ceux de qui l'esprit n'est jamais en repos.
En leurs dérèglements la grâce est manifeste,
Puisqu'ils sont agités d'une cause céleste.

Mais ces paroles ont pour unique résultat d'irriter Osman contre Moustapha :

Si j'entrais en colère, il me prendrait envie
De voir s'il a prévu le terme de sa vie,
Si de quelque fer chaud il peut être aveuglé,
Si d'une corde d'arc il doit être étranglé,
S'il ne craint point la flamme, ou n'a point peur encore
De trouver en buvant trop d'eau dans le Bosphore [1].

Sur ces entrefaites, on amène la Fille du Mouphti ; mais Osman la trouve moins belle que son portrait, et, brutalement, la renvoie. La jeune fille déplore sa honte, et, oubliant l'amour secret qu'elle éprouve pour celui qui la méprise, quand le Bassa Sélim vient lui annoncer la révolte prochaine des janissaires et lui offrir de la venger si elle veut répondre à son amour, elle lui dit :

Je connaîtrai ton cœur, quand je verrai sa tête [2].

L'acte suivant est rempli tout entier par le récit de la révolte, qu'apaise le seul aspect du Sultan ; mais la sédition éclate à nouveau, et au quatrième acte la Sultane, qui accourt éperdue, dit à son frère :

Seigneur, tout est perdu ; vingt mille hommes en armes
Menacent le Serrail et viennent fondre ici !
Tu les verras bientôt. — Ils me verront aussi [3],

répond Osman ; et bientôt en effet les janissaires demandent très haut à parler au maître, sachant bien à quoi leur témérité les expose : car, dit Sélim,

Nous connaissons fort bien cette fausse fenêtre,
D'où souvent en secret il nous voit sans paraître [4].

1. II, II.
2. II, v.
3. IV, II.
4. IV, III.

Osman se montre au balcon :

> Qui vous fait assembler pour me donner conseil ?
> L'ombre est-elle en état d'éclairer le soleil ?

Mais, loin de céder à ces altières paroles, ils demandent les têtes de trois des amis de l'Empereur, qui entre en fureur :

> Leur audace à tel point ose se dérégler !
> Où sont des Capigis qu'on les aille étrangler [1] ?

et l'acte se termine sur les menaces mutuelles du Sultan et de ses légions.

A l'acte V, Osman paraît, triste; Moustapha, le fou, vient d'être proclamé. Tandis que le Sultan détrôné exale sa douleur en stances, il voit approcher la Fille du Mouphti.

> Cieux ! Qu'est-ce que je vois ? Cette fille importune
> Accroît par son objet ma mauvaise fortune ;
> Ne prenons pas la route où ses pas sont tournés,
> Ou passons promptement un mouchoir sur le nez [2].

La pauvre jeune fille l'arrête ; elle a choisi le moment où il est abandonné de tous, pour lui déclarer qu'elle lui pardonne et qu'elle l'aime. Mais rien ne peut vaincre l'aversion d'Osman ; il s'éloigne, et bientôt la Fille du Mouphti apprend qu'il a succombé après une héroïque résistance. Elle s'écrie qu'il n'est pas mort, puisqu'il vit encore dans son cœur, et elle perce ce cœur, afin d'achever le héros. Tel est le dénouement ridicule de cette œuvre pittoresque, qui renferme des parties remarquables, et qui offre à notre admiration deux rôles superbes, ceux d'Osman et de la Fille du Mouphti. Cet amour dédaigné est marqué de traits assez touchants et assez énergiques pour mériter d'être signalé, même à côté des fureurs de Roxane.

Si le XVI[e] siècle et le XVII[e] ont produit un nombre relativement encore assez restreint de tragédies turques, les nouvelles turques foisonnent au contraire à cette époque ; la Turquie était le pays à la mode, et peu d'auteurs résistaient à la tentation d'y placer un récit quelconque. Parmi ces Nouvelles, il en est une qui mérite tout particulièrement notre intérêt.

Vers la fin de 1656, Segrais avait publié sous ce titre : *Divertissement de la Princesse Aurélie*, deux volumes de Nouvelles, écrites avec cette délicatesse et cette élégance qui caractérisent ses œuvres. La dernière de ces Nouvelles, *Floridon ou l'Amour imprudent*, que Silerite (la marquise de Mauny) raconte « d'après un homme de qualité qui a été longtemps ambassadeur à Constantinople [3] », repose

1. IV, IV.
2. V, I.
3. Il est impossible de ne pas reconnaître dans ce personnage M. de Cézy, don Racine parle dans ses deux *Préfaces*.

évidemment sur les mêmes données que *Bajazet*. Voici l'analyse de cette Nouvelle :

« Contre la cruelle coutume des Ottomans, qui ne parviennent jamais à l'Empire qu'ils ne fassent mourir tous leurs frères, l'Empereur Amurath ne fit point mourir deux frères qu'il avait. Il se contenta d'emprisonner fort étroitement Ibrahim, qui était fils d'une même mère que lui, s'assurant sur la stupidité qui paraissait en ce Prince, car on ne peut pas en imaginer une plus grande. Mais non seulement il laissa vivre le Prince Bajazet, quoiqu'ils fussent nés de différentes Sultanes ; il l'aima encore d'une amitié si extraordinaire qu'il ne pouvait être un moment sans lui. Il est vrai que si la beauté, la vertu et la bonne grâce ont quelque droit sur l'âme d'un barbare, toutes ces qualités, qui étaient en ce jeune Prince au suprême degré, méritaient un traitement particulier. On ne peut se figurer un homme de meilleure mine, et l'étude où il s'était adonné, contre la coutume des princes de sa nation, avait ajouté à tant de belles qualités qu'il avait reçues de la nature un esprit si agréable, si prudent et si accort, qu'il ne faut pas s'étonner si son frère, qui d'ailleurs n'était pas incapable d'estimer la vertu, en avait fait presque son favori [1]. » Bajazet, d'ailleurs, qui est habile, flatte son frère en lui cédant l'avantage à tous les exercices d'adresse.

Il a en outre une puissante protectrice, qui n'est autre que la Sultane Roxane, mère d'Amurath : « Cette Princesse avait eu Amurath dès l'âge de treize ou quatorze ans, et ainsi, quoique l'Empereur en eût vingt-trois ou vingt-quatre, par le soin qu'elle avait eu de conserver sa beauté, elle ne laissait pas d'être une des plus belles femmes de tout l'Empire [2]. » Les mérites de Bajazet touchèrent le cœur de la Sultane, et bientôt « cette femme qui toute sa vie n'avait rien aimé que le gouvernement [3] », et qui « était extrêmement violente en tous ses désirs [4] », s'éprend d'une vive passion pour le jeune prince. Après quelques scrupules, elle se décide à lui faire des ouvertures dans une longue et sombre galerie, et, le lendemain, lui fait remettre le billet suivant : « Le Prince Bajazet est le plus aimable de tous les hommes : c'est le secret que j'avais à lui dire ; et c'est à lui à en connaître l'importance, puisque la Sultane est obligée de le lui révéler. » Au reçu de ce billet, Bajazet, dont le cœur n'a pas encore connu l'amour, consulte Achomat, un vieil eunuque, qui a servi sous la Sultane, sa mère ; Achomat le décide à répondre aux avances de la Sultane Roxane, qui, « arrivant la mort d'Amurath, le pourrait mettre en possession de l'Empire, et Amurath était tous les jours dans les périls de la guerre [5]. »

L'intérêt pousse donc Bajazet à cette liaison, qui n'est connue que

1. P. 1-3.
2. P. 6,
3. *Ibid.*
4. P. 8.
5. P. 31.

d'Achomat et de Floridon, une petite esclave de dix-sept ans, dont l'affection de la Sultane a fait une puissance au sérail. « Pour Amurath, ils se contentèrent de lui cacher leur passion, de peur de s'attirer sa colère, et d'être obligés de le déposséder du trône, ce qu ne se pouvait sans le faire mourir; et la tendresse que la Sultane avait pour ce fils, et la véritable amitié que Bajazet avait pour son frère, les empêchèrent toujours d'en concevoir la moindre pensée[1]. »

Cependant Floridon partageait la chambre de Roxane; Bajazet la voyait sans cesse; elle ne voyait pas d'autre homme que Bajazet; le péril même qui devait résulter de leur liaison fut cause qu'ils formèrent cette liaison. La Sultane s'aperçut bientôt des froideurs de Bajazet; elle comprit qu'elle avait une rivale; mais elle ne pouvait soupçonner sa favorite. Une nuit, elle se lève, et trouve dans les vêtements de Bajazet deux lettres de Floridon. Elle fait appeler la jeune fille, qui s'évanouit; Roxane, dans le transport de sa fureur, pense à la défigurer, puis à la tuer. Enfin, elle se calme, et songe froidement à sa vengeance. Elle avait l'autorité souveraine : « Amurath était alors en Perse, et il avait laissé cette Princesse à Constantinople avec une autorité absolue[2]. » Elle fait comparaître Bajazet devant elle, lui montre les lettres de Floridon, et l'accable de reproches[3]. Le Prince « voulait se charger de tout le crime et excuser Floridon; mais pensant à la grande passion que l'Impératrice avait pour lui, il prévoyait que ce ne serait qu'augmenter sa furieuse jalousie, et, bien loin de sauver son amante par ce moyen, il craignait de la perdre, si déjà elle n'était perdue. Ainsi il demeurait aussi interdit qu'on le puisse être. Et cependant la Sultane, qui voyait sa confusion, le pressait étrangement : « Tu te tais maintenant, ajoutait-elle, et ta bouche si savante en faussetés pour séduire mon cœur qui t'adorait, n'a rien à me répondre à présent que tu connais qu'il ne peut plus te croire. » Et elle continue longuement sur ce ton. « Jusque-là Bajazet ne lui avait rien répondu; mais voyant enfin que ses regards s'adoucissaient, et que cette grande colère se dissipait par les pleurs qui lui tombaient des yeux[4] », il la supplie de ne punir que lui, et d'épargner Floridon; il proteste de sa tendresse pour la Sultane : « Ah! ingrat, s'écria-t-elle, c'est là où je t'attendais : ne crois pas m'en faire accroire avec tes fausses protestations : la crainte que je ne perde ma rivale te met en la bouche tous ces discours; et tu ne songes pas tant à me fléchir que tu songes à la sauver[5]. »

Toutefois, craignant que, si elle perd Floridon, le regret n'abrège les jours de Bajazet, Roxane, qui est une femme expérimentée, qui

1. P. 32.
2. P. 56.
3. Voir les notes du vers 1480.
4. P. 75.
5. P. 78.

sent qu'elle vieillit, car « son miroir ne lui en peut plus cacher mille témoignages[1] », se résout à partager un cœur, qu'un acte de cruauté de sa part lui enlèverait peut-être à tout jamais ; elle laissera vivre Floridon : « Je la vais faire passer à Péra ; là, elle sera logée dans un Serrail, où je ne veux pas que rien lui manque, et où elle n'aura rien qui lui puisse faire remarquer la décadence de sa fortune, que d'être privée de l'honneur de me voir. Choisis tel jour de la semaine que tu voudras pour le passer avec elle, il te le sera permis ; mais si hors ce jour-là je découvre que tu la voies un seul moment, ni le souvenir de l'amitié que j'ai eue pour elle, ni la passion que j'ai pour toi, ne me pourront empêcher de vous faire mourir tous deux dans les plus cruels supplices qu'on puisse imaginer, quand le déplaisir de t'avoir donné la mort me devrait coûter la vie un moment après[2]. » Tout s'accomplit comme l'entend la Sultane. Elle a si bien pardonné à l'ingrat, qu'Amurath, à la suite d'une sédition de ses troupes qui veulent élever Bajazet au trône, ayant envoyé l'ordre d'étrangler son frère, Roxane fait mettre à mort le courrier. Mais elle apprend bientôt qu'elle est encore trompée, et que Bajazet se rend plus souvent à Péra qu'il ne lui est permis. Elle feint d'être malade, se déguise, le suit, et n'a bientôt plus de doutes ; elle se résout donc à la perte du perfide : « Mais quand il lui fallait songer à la manière de l'exécuter, quand elle se représentait qu'elle ne le verrait plus, et quand elle songeait combien elle l'avait aimé, ce n'était pas un léger combat dans son esprit. Ses menaces méprisées et son amour outragé tant de fois lui inspirèrent les plus cruelles résolutions dont une femme irritée puisse être capable ; mais les charmes de Bajazet et l'amour invincible qu'elle avait pour lui le défendaient extrêmement. »

Enfin le Sultan envoie un nouveau courrier ; Roxane ne fait plus de résistance aux ordres de son fils, et Bajazet est étranglé le soir même : « Floridon évita d'abord la colère de la Sultane ; mais peu à peu elle fit sa paix au point que la Sultane la souffrit dans Constantinople. Elle accoucha d'un fils qu'elle eut de Bajazet ; la Sultane aima même cet enfant, et c'est ce jeune Prince qui, ayant été envoyé par sa mère à la Mecque, avec une autre Sultane de ses amies qui y allait par dévotion, fut pris, il y a cinq ou six ans, par les Chevaliers de Malte, avec tous les riches présents qu'elle y envoyait[3]. »

Il semble que la Nouvelle de Segrais n'ait pas été très répandue, et, dans tous les cas, qu'elle n'ait pas été connue de Racine ; sans quoi le poète n'aurait fait que jouer sur les mots et équivoquer, en écrivant que le sujet de sa tragédie ne se trouvait encore dans aucune histoire imprimée. Il est évident que Segrais et Racine ont développé le même fait, et les rapports entre les deux œuvres sont fort nom-

1. P. 99.
2. P. 84-85.
3. P. 117-118.

breux, comme l'a pu montrer cette analyse, bien que l'action présente quelques différences. Ainsi Roxane n'est plus dans Racine la mère, mais la favorite d'Amurath, ce qui relève un peu Bajazet à nos yeux; Floridon n'est plus une esclave, mais une princesse, et, à part le nom du personnage, le rôle d'Acomat appartient tout entier à Racine. La vengeance de la Sultane est, dans Segrais, bien peu turque et bien peu vraisemblable; et il est étrange que Corneille ait justement choisi l'auteur de *Floridon* pour lui faire remarquer tout bas que Racine avait habillé ses Turcs à la française[1].

Tous les ennemis de Racine s'empressèrent de se ranger à l'avis de Corneille, et ce fut désormais la critique à la mode. On n'y avait pas songé tout d'abord (on ne s'avise pas de tout), puisque, le 13 janvier, Madame de Sévigné écrivait à sa fille : « Racine a fait une comédie qui s'appelle *Bajazet*, et qui enlève la paille; vraiment elle ne va pas en *empirando* comme les autres. M. de Tallard dit qu'elle est autant au-dessus de celles de Corneille que celles de Corneille sont au-dessus de celles de Boyer; voilà ce qui s'appelle bien louer; il ne faut point tenir les vérités cachées. Nous en jugerons par nos yeux et nos oreilles :

Du bruit de *Bajazet* mon âme importunée

fait que je veux aller à la comédie. »

Ainsi tout d'abord un concert d'éloges s'est élevé, qui a étouffé les critiques, s'il s'en est produit. Madame de Sévigné va à l'Hôtel de Bourgogne, et, le 15 janvier, elle rend compte à Madame de Grignan de ses impressions : « La comédie de Racine m'a paru belle; nous y avons été......... J'y trouve quelque embarras sur la fin; il y a bien de la passion, et de la passion moins folle que celle de *Bérénice*. Je trouve cependant, à mon petit sens, qu'elle ne surpasse pas *Andromaque*. » Le mot de Corneille ne s'était pas encore répandu. Lorsque paraît la pièce imprimée, il a déjà fait fortune; on le répète, on le commente; de Visé écrit dans le *Mercure :* « Le sujet de cette tra-

1. On a dit aussi que l'idée de *Bajazet*, ou tout au moins de l'intrigue de la pièce, avait été inspirée à Racine par des événements contemporains, et l'on a rappelé la reine Christine de Suède faisant assassiner en 1656 l'infidèle Monaldeschi, on a parlé du prince de Condé et de Mademoiselle du Vigean : « Le duc d'Enghien, dit Madame de Motteville (*Mémoires*, I, p, 205), avait une si forte passion pour Mademoiselle du Vigean, que j'ai ouï dire à Madame du Vigean, sa mère, qu'il lui avait souvent dit vouloir rompre son mariage, comme ayant épousé la duchesse d'Enghien, sa femme, par force, afin d'épouser sa fille, et qu'il avait même travaillé à ce dessein. J'ai ouï dire à Madame de Montausier, qui a su toutes ces intrigues, que ce prince avait fait semblant d'aimer Mademoiselle de Bouteville, par l'ordre exprès de Mademoiselle du Vigean, afin de cacher en public l'amitié qu'il avait pour elle; mais que la beauté de Mademoiselle de Bouteville ayant donné de la frayeur à Mademoiselle du Vigean, elle lui avait défendu peu après de la voir, et de lui parler, et qu'il lui avait obéi si ponctuellement que, tout à coup, il rompit tout commerce avec elle, et que, pour montrer qu'il n'avait nul attachement à sa personne, il l'avait fait épouser à d'Andelot. » On peut citer aussi Louis XIV et Mademoiselle de La Vallière. Cette intrigue est à la mode dans le théâtre du XVII[e] siècle; Pradon l'introduit très maladroitement dans *Phèdre et Hippolyte*.

gédie est turc, à ce que rapporte l'auteur dans sa *Préface* », et, le 16 mars, Madame de Sévigné répondait à Madame de Grignan, qui avait sans doute parlé de *Bajazet* avec sévérité : « Vous en avez jugé très-juste et très-bien. Je voudrais vous envoyer la Champmeslé pour vous réchauffer la pièce. Le personnage de Bajazet est glacé ; les mœurs des Turcs y sont mal observées ; ils ne font point tant de façons pour se marier. Le dénouement n'est point bien préparé ; on n'entre point dans les raisons de cette grande tuerie. Il y a pourtant des choses agréables, et rien de parfaitement beau, rien qui enlève, point de ces tirades de Corneille qui font frissonner.... Il y a des endroits froids et faibles, et jamais Racine n'ira plus loin qu'*Alexandre* et qu'*Andromaque*. *Bajazet* est au-dessous, au sentiment de bien des gens, et au mien, si j'ose me citer : Racine fait des comédies pour la Champmeslé : ce n'est pas pour les siècles à venir. » Mettre *Bajazet* au-dessous d'*Andromaque*, ce n'était pas ravaler beaucoup la tragédie nouvelle ; mais la proclamer inférieure à l'*Alexandre*, c'était trop en vérité ; c'était dire qu'on n'admirait dans Racine que ce qu'il avait imité de Corneille ; le parti pris se laissait voir, et enlevait toute autorité au jugement de Madame de Sévigné.

Racine a réfuté dans sa *Seconde Préface* les objections élevées contre sa tragédie. Il l'a fait brièvement et avec calme, mais d'une façon décisive, et ce que nous pouvons avoir à dire ne sera guère que le développement du paragraphe qu'il a supprimé à sa *Seconde Préface* après 1687, alors qu'il semblait inutile, les critiques étant tombées, d'en conserver la réfutation. Mais ces critiques ont reparu au XVIIIe siècle et à l'époque romantique ; elles ont été répétées très haut ; voilà pourquoi nous croyons devoir revenir sur un débat qui n'est pas encore fermé, et donner ici une opinion dégagée de toute prévention.

Quatre fois Racine a mis sur le théâtre une femme en proie aux fureurs de la jalousie ; quatre fois il a peint la même passion, et (c'est là où se révèle la main d'un maître) chaque fois il a su marquer par des traits si différents l'âge et le caractère de ses héroïnes, qu'il est impossible de les confondre l'une avec l'autre : Hermione, Roxane, Eriphile et Phèdre sont des femmes jalouses, et ne sont pas la femme jalouse ; et les circonstances particulières dans lesquelles se développe la passion de chacune d'elles donne à cette passion un caractère particulier.

Hermione a pour elle la sainteté d'un amour légitime, l'horreur des serments violés, et l'excuse d'une jeunesse brillante et adulée ; malgré ses emportements et son orgueil, nous sommes avec elle, lorsqu'elle accable de ses reproches Pyrrhus qui l'a trahie ; nous savons qu'aucun calcul n'entre dans son crime, et que son cœur saignera lui-même du coup qu'il aura ordonné dans un moment de surprise ; enfin elle se tuera sur le corps de Pyrrhus, pour suivre dans la mort celui qui, infidèle à ses serments, n'a pas voulu d'elle pour compagne de sa vie. Tous les personnages d'*Andromaque*

méritent note sympathie, et c'est de là que vient l'intérêt toujours nouveau de ce chef-d'œuvre.

Phèdre est la victime douloureuse et chaste de la déesse lascive adorée dans Paphos ; elle déteste le crime qu'elle commet, et une force invincible la pousse à le commettre. En vain elle a voulu mourir, plutôt que d'avouer sa passion ; les Dieux et le poète ont enchaîné un concours de circonstances qui l'ont amenée malgré elle à dévoiler sa tendresse incestueuse. Elle aime de toute l'énergie d'une femme parvenue à la maturité de sa beauté et de son âge ; elle aime de toute la haine d'une divinité implacable, qui a juré de se venger sur la race de Minos ; elle aime enfin de toute l'horreur de ses remords. Et lorsque la jalousie viendra torturer d'un dernier supplice cette femme née vertueuse, la résistance héroïque de sa droiture première, sa confession éclatante et sa mort volontaire arracheront nos pleurs et forceront notre estime.

Tout autre est Eriphile ; jeune comme Hermione, elle n'a pas comme elle l'excuse d'un amour approuvé par les Dieux ; sa passion pour Achille est née d'un regard ; elle est formée d'admiration pour la beauté autant que pour la jeune gloire du héros. A cet amour se joignent une jalousie basse et une haine livide. Sans aucun droit sur le prince auquel elle ose aspirer, sans qu'elle ait pu même penser à lui avouer son amour, elle poursuit de la rancune implacable d'une bâtarde irritée contre la société celle qui, née sur les marches d'un trône, est destinée à devenir l'épouse d'Achille. Hermione, condamnant celui qu'elle adore, se punit elle-même ; Eriphile, dénonçant lâchement sa bienfaitrice, a le fol espoir qu'un jour elle recevra le prix de sa trahison. Hermione est une victime de l'amour, sur le corps de laquelle on peut sans rougir verser des larmes ; Eriphile est une vipère, dont on doit écraser la tête d'un coup de talon.

Ces trois femmes ne se ressemblent pas entre elles, et toutes trois ressemblent à Roxane ; la Sultane a tous les transports qui les condamnent, sans la passion légitime, les remords et la jeunesse qui les excusent ; figure colossale et d'autant plus terrible qu'elle cache la perversité maladive de l'âme sous l'éclat d'une beauté parfaite. Corneille, qui écrivait alors *Pulchérie*, n'avait pas saisi ce qui fait l'originalité profonde du rôle de Roxane ; il n'avait pas vu ou pas voulu voir que cette figure était à sa place dans le sérail, et n'était à sa place que là.

Au XVIIIe siècle, le rôle de Roxane a été de la part d'une habile et consciencieuse artiste, Mademoiselle Clairon, l'objet d'une étude particulière, et elle nous a laissé dans ses *Mémoires*[1] des réflexions sur ce personnage qui seront ici tout à fait à leur place : « Roxane est une de ces beautés malheureuses, condamnées par la misère et l'avilissement de leurs entours à désirer l'esclavage, à le voir

1. P. 318-319.

l'unique route de tous les biens. — Ces esclaves, destinées aux plaisirs d'un maître que leur cœur ne choisit pas, et que souvent il rejette ; ignorant ou surmontant les combats que doivent rendre la pudeur et la décence avant de se livrer; observées, contenues dans le sérail par des êtres hideux, cruels, mutilés ; toujours tremblantes sous l'autorité la plus arbitraire; humiliées de rester trop longtemps dans la foule des esclaves, ou craignant le dégoût qui peut les y faire retomber, peuvent-elles se trouver susceptibles d'un sentiment doux, libre, exclusif? Peuvent-elles avoir l'idée d'un véritable amour? Je ne le crois pas. — La vanité de l'emporter sur leurs rivales, l'ambition de parvenir au rang suprême, la nécessité d'intriguer pour s'y maintenir, celle d'amasser des trésors pour s'assurer des appuis, les besoins de leurs sens, doivent être les seuls sentiments, les seules passions, dont elles peuvent avoir l'idée, et se promettre la jouissance. La femme condamnée à vivre sous un despotisme éternel doit contracter forcément l'habitude de la crainte, de la dissimulation, et même du mensonge; et tout ce qui flétrit l'âme conduit plus facilement à la férocité qu'à la tendresse. Le caractère de Roxane est au moins présenté sur ce modèle : elle est continuellement ingrate, altière, cruelle, ambitieuse. »

Ces réflexions d'une tragédienne qui cherchait les applaudissements, non dans les excentricités ou dans la réclame, mais dans l'étude patiente et réfléchie des chefs-d'œuvre qu'elle interprétait, sont sages et justes. Il semble bien qu'Amurat n'ait jamais été pour Roxane qu'un maître. L'esclave a subi les caprices et la passion du Grand Seigneur, et son ambition seule a été satisfaite des tendresses qu'il lui a témoignées. Sa première jeunesse est passée ; elle approche de trente ans ; elle a d'autant plus soif des ivresses de l'amour, que l'amour est inconnu au sérail; elle n'a vu d'autre homme qu'Amurat. Il suffit donc qu'Acomat lui vante les charmes de Bajazet pour qu'elle se flatte enfin de réaliser le rêve secret de sa pensée. Mais, née esclave, elle a toutes les ambitions de la parvenue; Sultane, elle a toutes les cruautés du despote oriental. Les rôles sont renversés ; comme le Grand Seigneur fait coudre dans un sac et jeter dans le détroit l'esclave qui s'est rendue coupable d'infidélité, Roxane entend faire l'amour le poignard à la main. Elle ne cherche dans le bonheur d'aimer qu'une jouissance sensuelle, comme elle le voit faire aux Sultans. Un tel amour ne trouble pas sa raison au point de l'égarer. Elle veut contenter à la fois la fièvre de son ambition et celle de ses sens; elle ordonne qu'on l'aime, bien plus, qu'on l'épouse; Bajazet refuse, et, comme la vie d'un être humain, même d'un prince, comptait pour peu de chose au sérail, Roxane, qui se fie encore au pouvoir de sa beauté sur les yeux d'Amurat, tue celui qui ose lui résister; elle le tue froidement, et, tandis que Pyrrhus sait en mourant qu'il est victime de l'amour furieux d'Hermione, Bajazet doit prévoir la cruauté calme et ironique avec laquelle Roxane, après sa mort, va

tourmenter l'infortunée Atalide. Il faudrait cependant se garder d'aller trop loin dans le sens que nous venons d'indiquer; n'oublions pas que la pudeur des sentiments et la pudeur de l'expression ne s'éloignent jamais du théâtre de Racine. Il y a deux sortes de vérités : celle de la nature, et celle de la poésie. Le poète eût rougi de l'interprétation que quelques critiques, Jules Janin en tête, ont donnée à tel vers de *Bajazet*, et il eût remercié Alfred de Musset de rappeler dans son article sur la *Reprise de Bajazet* les artistes et les critiques à la vérité poétique de l'œuvre : « Veux-je dire que Roxane soit une vestale? Non, Dieu merci, c'est une tête de fer, passionnée, fougueuse; c'est une Sultane, une esclave, une amante, tout ce qu'on voudra; mais elle a passé par le noble cerveau de Racine; et croyez qu'un poète qui mettait deux ans et demi à traduire la *Phèdre* d'Euripide, presque vers par vers (comme Schiller, à son tour, a traduit la traduction française)[1], croyez, dis-je, que ce poète avait dans l'âme un certain instinct de la beauté et de l'idéal, qui ne s'accommode pas d'héroïnes tigresses. Celui qui passe une heure à polir un vers n'y fait pas entrer une idée honteuse; si sa pensée est cruelle, il sait l'adoucir; ardente, la purifier; amoureuse, l'ennoblir; jalouse, la sonder sans trouble; sublime et chaste, l'exprimer simplement; s'il a à peindre une Roxane, il la peindra, n'en doutez pas, et sans qu'un trait manque au tableau; mais chaque trait sera tel que nulle autre main que la sienne ne l'aura pu dessiner; et de cette main le cœur en répond. Avant tout, la poésie est là qui veille, cette rose *empoisonnée* dont parle Shakspeare, et dont le parfum ne s'échappe qu'avec crainte, modestie et honnêteté. Voilà pourquoi une enfant de seize ans, quand elle s'appelle Rachel, peut jouer Roxane. »

Mais en dépit des atténuations que Musset recommande d'apporter à l'interprétation de ce personnage, nous nous croyons en droit d'affirmer que Roxane est bien turque. Et voilà déjà un personnage pour lequel tombe à faux la critique à la mode au XVIIe siècle. Il semble bien que cette critique ait épargné le rôle d'Acomat, et que le personnage du grand visir ait toujours été jugé comme il l'a été par Voltaire[2] : « Je ne vois rien dans l'antiquité ni chez les modernes qui soit dans ce caractère, et la beauté de la diction le relève encore : pas un seul vers ou dur ou faible; pas un mot qui ne soit le mot propre; jamais de sublime hors-d'œuvre, qui cesse alors d'être sublime; jamais de dissertation étrangère au sujet; toutes les convenances parfaitement observées; enfin ce rôle me paraît d'autant plus admirable qu'il se trouve dans la seule tragédie où l'on pouvait l'introduire, et qu'il aurait été déplacé partout ailleurs. »

Il nous reste à parler des deux rôles de Bajazet et d'Atalide, et ceux-là, il faut en convenir, prêtent le flanc à la critique, et sont la

1. Ce rapprochement n'est pas exact : Schiller a *traduit* la *Phèdre* de Racine; Racine a *imité* l'*Hippolyte* d'Euripide.
2. Éd. Beuchot, IV, 410.

partie faible de la pièce, quoiqu'ils aient été défendus, le premier surtout, avec beaucoup d'habileté par Geoffroy : « Bajazet ne trompe point la Sultane, son air et ses discours annoncent assez qu'il ne l'aime point ; s'il ne détrompe pas formellement une amante insensée, qui chérit son erreur, c'est moins pour conserver sa vie que pour sauver les jours d'Atalide ; mais, lorsqu'on exige qu'il se lie par une promesse, il fait alors à l'honneur, à la bonne foi, le sacrifice de la vie, de l'amour et du trône. Rien ne ressemble moins à la galanterie, rien n'est si grand qu'un tel procédé ; et dire qu'il est *faux*, c'est condamner tous les traits d'héroïsme qu'on admire au théâtre. L'âme généreuse de Bajazet peut sans doute se reprocher sa complaisance pour Atalide ; mais, s'il était tout à fait innocent, on serait plus indigné que touché de sa mort. Telle est la doctrine d'Aristote, si bien expliquée par Corneille, et que la critique ne doit pas ignorer. Bajazet et Atalide expient d'une manière terrible un artifice que la nécessité de leur situation semblait devoir excuser. Voilà la tragédie[1]. » Tout ce que dit ici le critique est fort adroit, et paraît tout à fait logique. Mais il n'en est pas moins vrai que ce personnage, presque toujours dans une situation fausse, où il s'est placé par sa faute, est en contradiction avec lui-même, et fait assez piteuse figure. Il a commencé à tromper Roxane, et ce n'est pas nous qui le lui reprocherons. Dans une cour où le premier acte du Sultan parvenu au trône est toujours d'étrangler ses frères, on pardonne facilement à l'un de ces princes, condamné d'avance à la mort, d'abuser une esclave pour sauver ses jours ; c'est là le combat pour la vie. On ne s'étonne que d'une chose, c'est que Bajazet ait des scrupules, et ce sont ces scrupules qui ne nous paraissent point turcs. Ajoutons même qu'ils sont bien tardifs, et qu'on les comprend moins dans Bajazet au moment de tromper Roxane, que dans Cinna sur le point de tuer Auguste. Un prince turc peut seul se trouver dans la situation de Bajazet, et en cela la couleur locale est fidèlement observée ; mais un prince turc n'y apporterait pas les mêmes délicatesses que Bajazet, et il résulte de ce contraste, de cette incertitude, une gêne et une froideur qui déconcertent le spectateur. La vue d'un personnage qui, comme on l'a dit, « est toujours sous le glaive, et n'a rien de libre que sa conscience », est pénible, et nous met, comme lui, mal à l'aise. On n'aime pas au théâtre les vertus purement passives, surtout chez un homme.

Pour ce qui est du rôle d'Atalide, Geoffroy le défend avec énergie : « Les caprices, les contradictions, les bizarreries d'Atalide sont dans le cœur des amoureuses de tous les pays ; elles conviennent aux princesses de l'Orient comme aux héroïnes du Nord ; Atalide n'est point une esclave : elle est de la famille des Ottomans ; il n'y a rien dans ses sentiments qui ne soit très-conforme à sa naissance et aux mœurs de sa nation. Atalide n'est point *habillée à la*

[1] *Cours de litt. dram.*, II, 60.

française, c'est bien une amante turque, pour qui la mort même de son amant n'est pas le dernier des maux ; qui flotte entre le désir de sauver la vie de Bajazet et la crainte de perdre son cœur, et dont la jalousie importune entraîne le jeune prince vers sa ruine. » Geoffroy pourrait continuer longtemps sur ce ton qu'il ne parviendrait pas à nous convaincre. Démontrer qu'Atalide est turque, parce que les princesses turques peuvent avoir les mêmes sentiments que les princesses d'autres pays, nous paraît une mauvaise plaisanterie ; à ce compte, s'il plaît au critique, Andromaque sera turque, Esther sera turque, Monime sera turque. A côté de la figure originale et puissante de Roxane, les traits timides et touchants d'Atalide nous choquent, comme une fausse note dans une phrase musicale. Mais, dit-on, Racine a voulu faire un contraste. Que nous importe, si ce contraste est invraisemblable ? Mais Racine attachait beaucoup d'importance à ce rôle délicat, et il l'a confié à la Champmeslé. Que nous importe encore une fois, si cette sœur cadette de Bérénice, née dans un milieu élégant et raffiné, digne d'être présentée à l'incomparable Arthénice, nous paraît, avec les subtilités jalouses de sa passion, absolument hors de son cadre à Byzance ? Le contraste même ne la rend que plus choquante. Et, au milieu des événements terribles qui se pressent dans le sérail, les petites dissertations d'Atalide, ses dévouements, ses retours offensifs de jalousie, ses maladresses nous la rendent par instants tellement insupportable qu'elle a de la peine, au dernier acte, à regagner notre sympathie. C'est un personnage tout à fait déplacé dans le sérail, et même dans l'intrigue, au point qu'il semble par instants, notamment au dernier acte, que Racine en a été embarrassé.

En dépit de ces défauts, et des critiques violentes qu'ils ont soulevées, l'intérêt incontestable que présente l'action de *Bajazet* assura à cette tragédie un succès éclatant et durable, qui, chose bizare, alla en augmentant à partir de la mort de Louis XV. Jusqu'à 1774, en effet, *Bajazet*, plus souvent joué que *Bérénice*, l'est moins que les autres chefs-d'œuvre de Racine ; à partir de la Révolution jusqu'au premier Empire, le nombre des représentations de *Bajazet* dépasse celui des représentations de *Mithridate*, si bien que, de 1680 à 1870, *Bajazet* est donné à la ville trois cent quatre-vingt-trois fois. Le succès en était encore plus grand à la cour ; *Bajazet* est celle des tragédies de Racine qui y est le plus souvent jouée de 1680 à 1700. Le 28 novembre 1698, ce fut *Bajazet* que l'on choisit, le jour où l'on voulut mener pour la première fois la duchesse de Bourgogne à une « comédie sérieuse », comme dit Dangeau. Sous Louis XV, *Britannicus* seul est représenté à la cour plus souvent que *Bajazet;* en résumé, de 1680 à la fin du premier Empire, la cour entend *Phèdre* soixante-cinq fois, *Britannicus* soixante, et *Bajazet* cinquante-neuf; *Andromaque* n'a que cinquante et une représentations. Bajazet tenait donc un rang fort honorable dans l'estime de la cour, et il est regrettable que la Comédie Française n'ait plus

cette tragédie dans son répertoire courant. On sait qu'elle reparut rue Richelieu avec Mademoiselle Rachel. Ce fut le premier échec de la grande tragédienne; mais, dès la seconde représentation, cette chute s'était changée en triomphe. *Bajazet* disparut avec Mademoiselle Rachel.

De toutes les œuvres de Racine, *Bajazet* est une de celles qui ont été le plus respectées par les imitateurs, et le sujet n'en a guère été repris. En 1687, le sieur Girault de Sainville publiait et dédiait à Madame la Dauphine une Nouvelle égyptienne, intitulée *Philadelphe* [1], qu'il disait, dans un avis *Au lecteur*, avoir traduite d'un manuscrit italien [2]. Nous avons espéré d'abord que nous allions mettre la main sur le récit même dont s'était inspiré Racine; mais l'illusion n'a pas été longue. *Philadelphe* n'est que la paraphrase en prose de *Bajazet;* on retrouve même quelques vers du poète, et la plupart de ses rimes noyés dans la construction régulière de la prose. A peine si une phrase a été ajoutée ici et là pour annoncer l'entrée ou la sortie des personnages. Quelques suppressions seulement ont été faites dans le rôle d'Acomat (Morat) qui ne songe plus à épouser Atalide (Bérénice), et la nouvelle ne commence qu'avec la scène III de la tragédie. Nous ne concevons pas trop le succès que Girault de Sainville pouvait espérer de sa petite supercherie littéraire. Tout le monde en 1687 connaissait assez *Bajazet* pour n'en être pas dupe une seconde. Pourquoi donc avoir mis en prose médiocre ces admirables vers? C'est là un problème dont la solution nous échappe.

On se demande avec non moins d'étonnement comment un homme qui avait autant d'esprit que Voltaire, a pu, en imitant *Bajazet*, écrire une pauvreté comme sa *Zulime*. Il avoue lui-même à Mademoiselle Clairon, en lui dédiant sa tragédie, que c'est une pièce assez faible : « Je la fis autrefois pour essayer de fléchir un père rigoureux qui ne voulait pardonner ni à son gendre, ni à sa fille, quoiqu'ils fussent très-estimables, et qu'il n'eût à leur reprocher que d'avoir fait sans son consentement un mariage que lui-même aurait dû leur proposer. » Nous ne savons si Voltaire a dit la vérité,

1. A La Haye, chez Adrian Moetjens, marchand libraire près la Cour, à la Librairie Française.

2. Nous croyons intéressant, pour faire connaître Girault de Sainville, de donner ici la fin de cet avis *Au lecteur;* on verra que la modestie n'est pas une des moindres vertus de l'auteur : « Pendant mon voyage d'Italie, un Noble Vénitien m'ayant communiqué un Manuscrit assez curieux, j'ai bien voulu me divertir dans cette Traduction pour en faire part au Public. On trouvera partout de grands sentiments, sans tomber dans le Phebus de la vieille Cour. Si le tour nouveau que j'y donne trouve le secret de plaire, je veux bien t'avertir, cher Lecteur (quand tu devrais m'accuser d'un peu de présomption), que je travaille à ces sortes de sujets avec la même facilité que je compose un Madrigal ou un Sonnet, et qu'ainsi je pourrai tous les mois préparer des divertissements nouveaux, qui auront peut-être ainsi l'agrément des deux Sexes, en attendant incessamment mes Lettres et mes Poésies nouvelles, que le Public a demandées à mon Libraire pendant mon absence, sans oublier les nouvelles Éditions de l'*Éducation du Prince Hypolite.* » Si Girault de Sainville n'était jamais plus original, il pouvait facilement être fécond.

mais nous regrettons pour lui qu'il ait écrit cette œuvre insipide et incolore. Il semble croire que *Zulime* doit à ce qu'elle n'a pas d'Acomat de rester bien au-dessous de *Bajazet;* la vérité est qu'il n'y a dans *Zulime* ni caractères, ni passions, ni style, et que la situation est ridicule, comme on en va pouvoir juger. Zulime, fille du shérif de Trémizène, en Afrique, une princesse noire, ou tout au moins fortement cuivrée, s'est éprise de Ramire, un vaillant captif espagnol ; elle a abandonné son père, Bénassar, et s'apprête à partir pour l'Espagne avec Ramire et Atide, une captive espagnole, secrètement mariée à Ramire. Cependant Ramire hésite à devoir son salut à une trahison, à emmener Zulime en Espagne, pour l'abandonner ensuite ; il déclare à la princesse que sa religion lui défend de l'épouser ; Zulime n'hésite pas à se convertir, et reçoit, sans être ébranlée dans sa résolution, la malédiction paternelle. Tout à coup, voilà qu'elle se demande au troisième acte si Ramire l'aime assez pour la récompenser de tout ce qu'elle a fait pour lui ; elle conçoit sans motif des soupçons, et somme Ramire de l'épouser sur-le-champ ; elle ne comprend que trop ses détours, et le menace de sa vengeance, lui et Atide, qui a pris sa défense. En vain la douce Atide supplie Ramire de sauver ses jours en l'abandonnant ; il s'y refuse avec indignation. A peine Atide est-elle sortie que Bénassar vient offrir à Ramire ses trésors, s'il consent à lui laisser sa fille. Ramire les refuse ; il jure de ne pas emmener Zulime, et même promet Atide comme otage au shérif. Justement cette dernière survient assez mal à propos, et annonce qu'elle a fait embarquer Zulime ; Bénassar entre en fureur, et les deux partis en viennent aux mains. Zulime, au quatrième acte, apprend d'abord qu'Atide a sauvé Ramire, puis que Ramire est prisonnier. Elle ne peut haïr le perfide, et, comme on lui apprend, en présence d'Atide enchaînée, que Ramire est condamné à mort, elle jure de le sauver. Elle soulève en effet les soldats, et délivre son amant. Bénassar, indigné, veut la frapper de sa main ; elle tombe à ses pieds, et consent à mourir, pourvu que Ramire ait la vie sauve. Ramire paraît, et tout à coup Bénassar, touché tardivement de l'amour de sa fille, lui donne la main de Zulime. C'est au tour d'Atide à se désespérer ; elle veut se tuer pour rendre à Ramire sa liberté ; mais Zulime lui arrache le poignard des mains :

> C'est à moi de mourir, puisque c'est toi qu'on aime ;

seul beau vers de cette tragédie, qui est à *Bajazet* à peu près ce qu'une chromo-lithographie est à un tableau de Raphaël : Ramire exagère les défauts de Bajazet, Atide a les imperfections d'Atalide sans en avoir la grâce, et, quant à Zulime, qui ne voit que ce dénouement, malgré le beau vers que nous venons de citer, la laisse bien loin de Roxane ? Nous ne parlerons pas du bon Bénassar ; Zulime a beau

> Porter les derniers coups au sein qui la fit naître [1],

1. C'est à la fin de l'exposition que se trouve ce vers étrange.

le bon Bénassar a beau se lamenter, il ne parvient qu'à nous faire rire ou bâiller.

Après *Zulime*, il faut arriver jusqu'à nos jours pour trouver une autre pièce inspirée par *Bajazet*. Un jour, M. Alexandre Dumas fils se mit à relire le théâtre de Racine, et, frappé de l'intrigue de *Bajazet*, il résolut de transporter ce drame exotique et déjà ancien dans le monde parisien et moderne [1] : il écrivit *la Princesse Georges*. « Loin de vouloir piller Racine, je voulais au contraire, si quelqu'un s'avisait par hasard de l'analogie, montrer, comme je l'ai dit, la différence des sentiments entre une maîtresse et une épouse, entre une musulmane et une chrétienne, entre la passion et l'amour [2]. » Voici le drame qu'a conçu M. Dumas.

La princesse Séverine de Birac, la princesse Georges, comme on l'appelle familièrement, aime passionnément l'époux qui lui a été donné, et voilà qu'elle apprend qu'il la trompe avec une de ses amies intimes, la comtesse Sylvanie de Terremonde. Rosalie, sa femme de chambre, les a suivis jusqu'à Rouen; il n'y a plus de doutes. Séverine a des pensées de suicide; elle s'explique avec le prince, et, comme elle ne demande qu'à être convaincue, tant est grand son amour [3], elle accepte le récit qu'il lui fait : il s'agissait de rompre une liaison antérieure au mariage, et d'échanger d'anciennes lettres. Quelques minutes de réflexion suffisent à la princesse, restée seule, pour se convaincre que cette justification n'est pas sérieuse, et elle se promet de surveiller le prince.

Justement, le soir, dans un bal qu'elle donne, le valet de chambre du prince lui apporte un billet qu'il a trouvé dans la pelisse de Sylvanie : le prince va partir avec sa maîtresse, et même, se faisant une idée exagérée de la communauté de biens entre époux, il emporte avec lui la moitié de la fortune de sa femme, deux millions. Séverine, folle de douleur et de rage, chasse de chez elle la créature qui l'a si odieusement trompée ; elle appelle vainement sa mère à son secours; elle demande au vieux notaire de sa famille ce que peut pour elle la Loi : « Rien », répond-il. Et justement le comte de Terremonde, une sorte de sanglier farouche et jaloux à la rage, entre, étonné de ne plus voir sa femme dans le bal, et la cherchant : « Je l'ai chassée! » lui dit la princesse; le comte chancelle sous l'outrage, et, quand la princesse lui crie que Sylvanie a un amant, la fureur qui allume ses yeux, la colère qui gronde dans ces mots : « Son nom ! » sont telles que Séverine, comprenant que nommer le

1. Les souvenirs de Racine sont fréquents dans cette œuvre; dans sa *Préface*, M. Dumas évoque les noms d'Hermione et d'Andromaque, de Roxane et d'Atalide, de Phèdre et d'Aricie. Au second acte, Valentine appellera la comtesse de Terremonde « la fille de Minos et de Pasiphaé ».

2. *Œuvres*, 5e série, p. 78. A l'acte I (scène II), Madame de Périgny dira à sa fille : « Laissons là les Roxane et les Hermione. »

3. Voir la note du vers 538.

prince de Birac serait signer son arrêt de mort, sort en jetant derrière elle ce simple mot : « Cherchez[1]. »

A l'acte suivant, elle est avertie que le comte de Terremonde a feint un voyage, mais que, armé de pistolets, il se tient dans le jardin, prêt à faire feu sur quiconque entrera chez sa femme. La princesse Georges laissera-t-elle son mari aller au rendez-vous? « Eh bien, ma conscience, vous voilà juge comme vous vouliez l'être, comme vous avez le droit de l'être. Je n'ai qu'un mot à dire pour que cet homme meure. Il dépendra de lui que je le dise. Pourquoi est-ce que je tremble? Est-ce que ce que j'ai fait est mal? N'ai-je pas le droit de disposer de la vie de cette femme et de cet homme? Non. Ceux-là même qui ont donné la vie n'ont pas le droit de donner la mort. Je suis peut-être une criminelle. D'ailleurs, qui suis-je pour être si sévère? Qu'est-ce que je connais de la vie? Quelles luttes ai-je soutenues? Quel bien ai-je fait? Car c'est la mort, comprends-tu, malheureuse, c'est la mort que tu veux donner ; car, si tu laisses ton époux franchir le seuil de cette porte, il est mort[2]. » Voici le prince en présence de sa femme ; loin de se repentir, il l'accuse de calomnier sa maîtresse; il défend Sylvanie auprès de Séverine, qui s'écrie[3] : « Voilà donc ce qu'une pareille femme peut faire d'un gentilhomme! Le voilà qui rugit et qui écume, comme une bête sauvage, et qui maudit et qui insulte l'amour le plus pur, le plus dévoué qui fut jamais! Ah! je crois que la mesure est comble! Le mari de cette femme est parti ce soir. Elle est libre! elle est seule, vous n'avez pas de temps à perdre; allez la retrouver, vous êtes mort pour moi... Allez. — LE PRINCE. — J'y vais. » — « Mais, dit M. Dumas dans sa *Préface*, si M. de Birac était sorti sur le : *Allez*, de Séverine, pendant la scène V du dernier acte, j'aurais refait un dénouement de Racine, celui de Roxane jalouse, qui, ayant, comme mon héroïne, préparé la mort de Bajazet s'il franchit le seuil de son appartement, le congédie avec ce seul mot : *Sortez*, qui est son arrêt, sans qu'il s'en doute[4]. » Aussi, par un mouvement de passion subit, Séverine bondit vers la porte, et y arrive avant le prince : « Eh bien, non, tu n'iras pas. — LE PRINCE, *voulant passer*. — Eh, Madame! — SÉVERINE. — Tu n'iras pas. N'obéis pas à ta passion qui t'aveugle en ce moment, attends un peu; ne sors pas d'ici. Je t'en conjure!... Je ne suis qu'une femme décidément. Non, je t'aime toujours, je le sens[5]. » Mais le prince repousse brutalement Séverine. Au moment où il va passer le seuil fatal, un coup de feu retentit. Le comte s'est trompé de victime, mais il n'a pas tué cependant un innocent; les yeux du prince s'ouvrent, et il tombe aux pieds de sa femme, qui lui pardonne.

1. Séverine a ici autant de présence d'esprit que Phèdre : elle se réserve du temps.
2. III, IV.
3. III, V,
4. *Œuvres*, 5e série, p. 77.
5. III, V.

Il était curieux de rapprocher ces deux œuvres si différentes de forme et de ton, parce que l'une est le point de départ de l'autre, et la comparaison est instructive. Malgré son style châtié et moderne, malgré l'esprit que l'auteur a semé à pleines mains dans les trois actes de ce beau drame, on sent percer la convention à certaines scènes ; un œil attentif croit distinguer déjà certaines rides qui s'accentueront sans doute de jour en jour, tandis que la tragédie, après plus de deux siècles, reste toujours jeune et vibrante de passion.

Et cependant, avec le dénouement et les caractères de Bajazet et d'Atalide, ce que l'on a critiqué dans la tragédie de Racine, c'est le style. Le *Bolæana* prétend que Boileau en jugeait la versification négligée ; Voltaire, l'auteur de *Zulime*, y trouvait quelque prosaïsme, et Laharpe et l'abbé d'Olivet ont essayé d'y relever des incorrections. Par malheur, ces incorrections sont presque toujours des tournures elliptiques et vives, familières au langage de la passion, et pour lesquelles le cœur donne raison à Racine contre la grammaire. Le jugement attribué à Boileau est facile d'ailleurs à expliquer : dans *Britannicus*, l'action semble parfois oubliée par le poète, qui s'attarde un court instant à peindre l'époque où il a placé son drame, et qui veut racheter par l'éclat du langage la froideur de quelques scènes; dans *Bajazet*, tout est sacrifié à l'action, et la passion ne laisse pas de place à la rhétorique. Autant était *sentencieux* le style de *Britannicus*, autant l'est peu celui de *Bajazet*. Enfin ce coloris énergique emprunté à Tacite, qui donnait tant de relief à *Britannicus*, nous ne le retrouvons plus dans *Bajazet*. Le poète ne connaissait pas les mœurs de l'Orient, comme il était nourri de l'antiquité latine, et, malgré des efforts signalés soigneusement par Laharpe et par Louis Racine [1], on ne trouve pas dans *Bajazet* cette couleur qui relève si merveilleusement *Britannicus*, *Phèdre*

1. M. Deltour, dans ses *Ennemis de Racine*, a rappelé aussi tous les détails pittoresques que Racine a pris le soin de placer dans *Bajazet* : « Dès la première scène, nous sommes instruits de cette politique cruelle des Sultans, qui punit les frères du souverain

De l'honneur dangereux d'être sortis d'un sang
Qui les a de trop près approchés de son rang.

Ne connaissons-nous pas aussitôt la loi du sérail qui affranchit les Sultans des lois de l'hymen, et cette autre, oubliée par Amurat en faveur de Roxane, qui ne donne à la favorite le titre de *Sultane* qu'après la naissance d'un fils ? Le souvenir du grand Soliman et de l'artificieuse Roxelane n'est-il pas à propos rappelé dans une scène importante du deuxième acte (act. II, sc. I) ? Racine a-t-il oublié la position et les dangers des grands visirs, dont il a présenté dans Acomat l'image si énergique et si frappante ? A-t-il oublié ce conseil des *Ulémas*, (act. I, sc. II), interprètes sacrés de la loi, qu'Acomat a soin de gagner à sa cause, et l'étendard redouté du prophète (act. III, sc. II), qu'on déploie seulement aux jours des grands périls, et la porte sacrée

D'où les nouveaux Sultans font leur première entrée

(act. II, sc. III), et ces muets (act. IV, sc. V), exécuteurs des vengeances du maître, et le fatal lacet (act. IV, sc. V), que Roxane fait préparer pour Bajazet ? »

et *Athalie*. La faute en est au sujet, non à la négligence du poète.

Les théâtres étrangers s'emparèrent assez tard de *Bajazet*[1]. La Hollande seule fit exception, qui, au XVIIe siècle, est à l'affut des productions de notre scène. En 1684, elle avait déjà deux traductions de *Bajazet;* elle en aura une autre au XVIIIe siècle, comme l'Allemagne; dans notre siècle, l'Allemagne a publié deux traductions de *Bajazet*, et il en a paru une à Saint-Pétersbourg; il existe également deux traductions espagnoles, dont une où la pièce est réduite à trois actes; ces deux traductions doivent dater de la fin du siècle dernier.

Paris, novembre 1881.

1. Riccoboni devait en être charmé, car il se montre très sévère pour la tragédie de Racine : « Malgré tout l'art d'un si grand maitre, cette pièce me paraît toujours non seulement hors d'état d'être représentée telle qu'elle est sur le théâtre de la Réforme, mais, de plus, je ne crois pas possible de la corriger, quand même je connaîtrais quelqu'un d'assez hardi pour réformer M. Racine. On trouve à chaque instant dans *Bajazet* les expressions les plus vives et les plus touchantes ; elles font pour ainsi dire l'âme de la pièce, qui par conséquent ne peut jamais faire dans l'âme des spectateurs d'autres impressions que celles de la mollesse et de la corruption ; je ne la crois donc point susceptible de correction, ni digne en aucune manière du théâtre de la Réforme. » (*De la Réformation du Théâtre*, p. 260-262.)

BAJAZET

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES[1].

(1672[2]).

1. Voir le titre de *Mithridate*.
2. On ne sait pas la date exacte de la première représentation de *Bajazet*. Le *Mercure* disait, le 9 janvier 1672 : « On représenta ces jours passés, sur le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, une tragédie intitulée *Bajazet*, et qui passe pour un ouvrage admirable. » Les frères Parfaict reportent cet événement au 4 ou au 5 janvier. Comme le théâtre était fermé le lundi, il est vraisemblable que *Bajazet* fut donné pour la première fois le mardi 5 janvier 1672.

PREMIÈRE PRÉFACE[1]

Quoique le sujet de cette tragédie ne soit encore dans aucune histoire imprimée[2], il est pourtant très-véritable. C'est

1. Cette *Préface* est celle qui précéda la pièce en 1672.
2. Le mot *imprimée* a ici une grande importance : car Racine nous avertit dans sa *Seconde Préface* que M. de Cézy avait rédigé une relation de ces événements. Le poète ne parle ici, bien entendu, que des détails et des circonstances, car le fait même, la mort de Bajazet, se trouvait consigné déjà dans plusieurs histoires imprimées. En 1650, Mézerai, dans son *Histoire des Turcs* (t. II, p. 165), avait écrit : « Diverses maladies avaient ôté à Amurath tous ses enfants, et sa cruauté lui avait fait massacrer ses deux frères Orcan et Bajazet, n'ayant pardonné qu'à Ibrahim, parce qu'il lui paraissait imbécile d'esprit. » En 1665, le chevalier de Jant racontait les mêmes faits dans son *Histoire du prince Osman*, et du Verdier écrivait aussi dans son *Abrégé de l'Histoire des Turcs* (III, 518-519) : « Amurat avait deux frères, nommés Bajazet et Orcan, princes assez bien faits pour lui donner de l'ombrage. Il envoya des ordres exprès au Caïmakan de les faire mourir. Bajazet fut étranglé sans aucune difficulté; Orcan défendit sa vie jusqu'à tuer trois hommes avant de se laisser prendre. » De Visé n'était donc pas fondé à écrire comme il l'a fait, dans le *Mercure galant*, le 9 janvier 1672 : « Voici, en deux mots, ce que j'ai appris de cette histoire dans les historiens du pays, par où vous jugerez du génie admirable du poète qui, sans en prendre presque rien, a su faire une tragédie achevée. Amurat avait trois frères quand il partit pour le siège de Babylone. Il en fit étrangler deux, dont aucun ne s'appelait Bajazet, et l'on sauva le troisième de sa fureur, parce qu'il n'avait point d'enfants pour succéder à l'Empereur. Ce Grand Seigneur mena dans son voyage sa Sultane favorite. Le grand vizir, qui se nommait Mehemet-Pacha, y était aussi, comme nous voyons dans une relation faite par un Turc du Serrail, et traduite en français par M. du Loir, qui était alors à Constantinople, et ce fut ce grand vizir qui commença l'attaque de cette fameuse ville vers le levant... A son retour, il entra triomphant dans Constantinople, comme avait fait peu de jours auparavant le Grand Seigneur, son maître. Cependant l'auteur de *Bajazet* le fait demeurer ingénieusement dans Constantinople sous le nom d'Acomat, pour favoriser les desseins de Roxane, qui se trouve dans le Serrail de Bysance, quoiqu'elle fût dans le camp de Sa Hautesse; et tout cela pour élever à l'Empire Bajazet, dont le nom est très bien inventé... » — Ajoutons encore que la mort de Bajazet, avec presque tous les détails dont l'accompagne Racine, était déjà racontée dans la *Floridon* de Segrais. — Voir la note 4 de la *Seconde Préface*.

une aventure arrivée dans le Serrail[1], il n'y a pas plus de trente ans[2]. Monsieur le comte de Césy était alors ambassadeur à Constantinople[3]. Il fut instruit de toutes les particularités de la mort de Bajazet; et il y a quantité de personnes à la cour qui se souviennent de les lui avoir entendu conter, lorsqu'il fut de retour en France. Monsieur le chevalier de Nantouillet est du nombre de ces personnes[4]. Et c'est à lui que je suis redevable de cette histoire, et même du dessein[5] que j'ai pris d'en faire une tragédie. J'ai été obligé pour cela de changer quelques circonstances[6]. Mais, comme ce changement n'est pas fort considérable, je ne pense pas aussi[7] qu'il soit nécessaire de le marquer au lecteur. La principale chose à quoi[8] je me suis attaché, ç'a été de ne rien changer ni aux mœurs ni aux coutumes de la nation[9]. Et j'ai pris soin de ne rien avancer qui ne fût conforme à l'histoire des Turcs et

1. Le mot *Serrail*, au XVIIe siècle, s'écrit toujours avec deux *r*, comme s'il venait de *serrer*, *enfermer*; il vient du mot persan *serāï*, palais. On a tort de confondre le *sérail* (palais de l'Empereur), avec le *harem* (mot arabe, signifiant *chose défendue*) ou gynécée.

2. Il y a un peu plus de trente ans, puisque le siège de Bagdad date de 1638, et que Racine a rattaché son action à ce siège.

3. Philippe de Harlay, comte de Césy (Racine écrira *Cézy* dans sa *Seconde Préface*), avait été envoyé comme ambassadeur à Constantinople en 1618. Remplacé quelque temps dans ses fonctions par M. de Marcheville, nommé ambassadeur en 1631, il n'était revenu en France qu'en 1641. Il existe à la bibliothèque de l'Arsenal (*Traités et ambassades de Turquie*, V, 146-147) deux lettres manuscrites de M. de Cézy, datées de Constantinople, février et mars 1632, et la harangue qu'il prononça à l'avènement de l'un des Sultans (*Ibid.*, 22-23).

4. François du Prat, chevalier de Nantouillet, fut substitué aux nom et armes de Barbançon. Madame de Sévigné, dans une lettre du 3 juillet 1672, nous apprend qu'il assistait au passage du Rhin, où il faillit être noyé. Il fut nommé plus tard capitaine de cavalerie au régiment de la Reine, et, en 1685, fut appelé à la charge de premier maître d'hôtel de Monsieur. Saint-Simon (*Mémoires*, I, 257) vante « le sel de ses chansons, et le naturel de son esprit. » Nantouillet était grand ami de Racine, et, lors de l'affaire de *Phèdre*, passa pour être un des auteurs du sonnet dirigé contre le duc de Nevers. Il est fort probable que le chevalier, bel-esprit et beau conteur, arrangeait un peu, en la racontant, l'histoire de Bajazet et de Roxane; et, quand même M. de Cézy, bel-esprit lui-même, et qui se vantait d'être allé chercher des aventures jusque dans le sérail, n'aurait pas déjà embelli l'histoire qu'il racontait, pouvait-elle se transmettre depuis trente ans de bouche en bouche sans que personne y eût ajouté des ornements ? Racine déclare avoir changé quelques circonstances; il a pu le faire assurément sans porter une grave atteinte à la vérité historique.

5. De la résolution.

6. Si la *Floridon* de Segrais est la reproduction exacte du récit de M. Cézy, cette Nouvelle permet de voir quelles sont les circonstances que Racine a modifiées.

7. Par conséquent.

8. On dirait aujourd'hui : *à laquelle*.

9. Corneille, cependant, trouvait que Racine n'y avait pas réussi. On verra à la fin de la *Seconde Préface* comment Racine répondait à ses objections. Il est certain que dans *Bajazet* le poète a été constamment préoccupé de la couleur locale, et l'on ne peut guère lui faire un crime d'avoir moins bien connu les mœurs du palais de Mourad que celles du palais de Néron.

à la nouvelle Relation de l'empire ottoman, que l'on a traduite de l'anglais [1]. Surtout je dois beaucoup aux avis de monsieur de la Haye [2], qui a eu la bonté de m'éclaircir [3] sur toutes les difficultés que je lui ai proposées.

1. Voici le titre exact de cet ouvrage : *Histoire de l'état présent de l'Empire ottoman, contenant les maximes politiques des Turcs, traduite de l'anglais de M. Ricaut*, par M. Briot, Paris, chez Mabre-Cramoisy, 1670, 1 vol. in-4°.
2. Jean de la Haye, seigneur de Venteley, avait été ambassadeur de France à Constantinople pendant le règne d'Ibrahim ; il était revenu en 1671.
3. Voir *Phèdre*, note du vers 1459.

SECONDE PRÉFACE[1]

Sultan[2] Amurat, ou Sultan Morat[3], empereur des Turcs, celui qui prit Babylone[4], en 1638, a eu quatre frères[5]. Le premier, c'est à savoir Osman, fut Empereur avant lui, et régna environ trois ans, au bout desquels les janissaires lui ôtèrent l'Empire et la vie[6]. Le second se nommait Orcan. Amurat, dès les premiers jours de son règne, le fit étrangler[7]. Le troisième était Bajazet, prince de grande espérance[8]; et c'est lui qui est le héros de ma tragédie. Amurat, ou par po-

1. Cette *Seconde Préface* a été écrite pour l'édition de 1676.
2. « Du bas latin *Sultanus*, que les glossateurs latins disent un mot chaldéen ; d'après Du Cange, ce mot se trouve sur des médailles de Chosroès, roi de Perse. Le mot est aussi arabe et signifie : dominateur, souverain, de *solit*, dominer. » (LITTRÉ.)
3. Ou plutôt Murad ; de nos jours on a écrit Mourad. Murad IV, dix-septième Sultan de la race des Ottomans, était né en 1609 ; il monta sur le trône en 1623, et mourut des suites de ses débauches en 1639. Son père, Achmet I, quinzième sultan, était mort en 1617, après quatorze années de règne.
4. Plusieurs historiens, contemporains de Racine, donnent, comme lui, le nom de Babylone à Bagdad, ou Bagadet, capitale de l'Irak ; cette ville, située sur la rive orientale du Tigre, était, depuis 1623, détachée de l'empire ottoman. Murad vint mettre le siège devant ses murs le 15 novembre 1638, et y fit son entrée quarante jours après.
5. M. de Hammer, dans son *Histoire de l'Empire ottoman* (trad. Dochez, II, 359), donne six frères à Murad : « Des sept fils que laissa Ahmed, trois, Osman II, Murad IV et Ibrahim Ier montèrent sur le trône ; les quatre autres, Mohammed, Suleiman, Husein, Bajesid (Bajazet), furent sacrifiés par leurs frères. » On a pu remarquer que M. de Hammer ne nomme pas Orcan. Plus loin (*ibid.*, p. 479) il parlera du meurtre d'un septième frère de Murad, nommé Kasim.
6. C'est ce prince, porté au trône en 1618, et étranglé par les janissaires en 1622, que Tristan a pris pour héros de sa dernière tragédie (Voir notre *Notice sur Bajazet*, page 3). Mustapha le fou, frère d'Achmet, après la mort de son neveu, régna pendant quelques mois.
7. Voir la note 2 de la *Première Préface*.
8. Du Verdier (voir le passage cité dans la note 2 de la *Première Préface*) ne donne pas une haute idée de la valeur de Bajazet. Au contraire M. de Hammer (*Hist. de l'Empire ottoman*, trad. Dochez, II, 470) dit à propos du meurtre de Bajesid et de Suleiman, son frère : « Le funeste sort de deux adolescents pleins d'espérance arracha des larmes même à leurs bourreaux, le bosdantschibaschi et le caimakan. »

litique, ou par amitié, l'avait épargné jusqu'au siège de Babylone. Après la prise de cette ville, le Sultan victorieux envoya un ordre à Constantinople pour le faire mourir [1]. Ce qui fut conduit [2] et exécuté à peu près de la manière que je le représente. Amurat avait encore un frère, qui fut depuis le Sultan Ibrahim [3], et que ce même Amurat négligea comme un prince stupide, qui ne lui donnait point d'ombrage [4]. Le Sultan Mahomet, qui règne aujourd'hui, est fils de cet Ibrahim, et par conséquent neveu de Bajazet [5].

Les particularités de la mort de Bajazet ne sont encore dans aucune histoire imprimée [6]. M. le comte de Cézy était ambassadeur à Constantinople lorsque cette aventure tragique arriva dans le Serrail [7]. Il fut instruit des amours de Bajazet, et des jalousies de la Sultane [8]. Il vit même plusieurs fois Ba-

1. D'après M. de Hammer (*Hist. de l'Empire ottoman,* trad. Dochez, II, 469), ce fut après la prise d'Erivan, en 1635, que Mourad fit périr Bajazet et Suleiman, et une lettre manuscrite de M. de Monthoulieu, député de Marseille, résidant à Constantinople, écrite de cette ville le 5 septembre 1635, et conservée à la bibliothèque de l'Arsenal (*Traités et ambassades de Turquie,* V, 142), raconte en effet qu'après la perte d'Erivan le sultan fit étrangler « les deux plus aînés de ses frères : l'un était âgé de vingt-six ans, et l'autre de vingt-trois ans. Il faut, s'il vous plait, remarquer qu'ici ce genre de mort est pour les Princes et grands Bassats; comme au contraire trancher la tête est le supplice de ceux qui sont de la lie du peuple. Le Caimacan et Bostangibaschi vont soudain au serrail, exécutant leur commission aux personnes de ces deux Princes, et le lendemain ils les font porter en pompe et magnificence, et les ensevelissent au tombeau de leur père en vue de tout le peuple, auquel la joie de la fête publique fit supporter plus patiemment la douleur de cette inespérée perte, qui lui était d'autant plus sensible que c'étaient deux très beaux princes et de bonne mine, et révérés de tous universellement. » M. de Monthoulieu ajoute que le Caimakan était beau-frère de l'un des jeunes princes, et qu'il restait au Grand Seigneur deux frères fort jeunes. Cette lettre, il est vrai, ne donne pas le nom des victimes. M. de Hammer (*Hist. de l'Empire ottoman,* trad. Dochez, II, 479) dit enfin que Mourad, le 17 février 1638, avant de marcher contre Bagdad, « fit périr un de ses frères, Sultan Kasim, qui, par ses heureuses dispositions, semblait lui préparer dans l'avenir un rival redoutable. » Racine s'est-il perdu au milieu de tous ces fratricides ? Il est plus vraisemblable qu'il a voulu, pour donner plus d'éclat à son action, la rattacher au siège de Bagdad. Il a donc identifié Bajezid et Kasim. Pour rester fidèle à l'histoire, il a rappelé que Mourad voulait faire périr son frère dès les premiers temps du siège, et il n'a retardé la mort de Bajazet que pour donner à Mourad le prestige de la victoire. Voilà ce qui est probable; mais l'on peut répéter avec Louis Racine, sans chercher chicane au poète : « Dans *Bajazet,* tout est vraisemblable, quoique peut-être il n'y ait rien de vrai. »

2. Ce dessein fut conduit avec plus de mystère.
(*Britannicus,* V, v.)

3. Ibrahim régna jusqu'en 1648.

4. Voir *Athalie,* note du vers 975.

5. Mahomet IV, qui succéda à son père Ibrahim, occupa trente-neuf ans le trône des Sultans, et fut déposé le 8 novembre 1687.

6. Voir la note 2 de la *Première Préface.*

7. Voir les notes 1 et 3 de la page 24.

8. Voir, dans notre *Notice,* le rôle que Segrais a, dans sa *Nouvelle,* prêté à la Sultane.

jazet, à qui on permettait de se promener quelquefois à la pointe du Serrail, sur le canal de la mer Noire. M. le comte de Cézy disait que c'était un prince de bonne mine. Il a écrit depuis les circonstances de sa mort [1]. Et il y a encore plusieurs personnes de qualité [2] qui se souviennent de lui en avoir entendu faire le récit lorsqu'il fut de retour en France.

Quelques lecteurs pourront s'étonner qu'on ait osé mettre sur la scène une histoire si récente [3]. Mais je n'ai rien vu dans les règles du poème dramatique qui dût me détourner de mon entreprise. A la vérité, je ne conseillerais pas à un auteur de prendre pour sujet d'une tragédie une action aussi moderne que celle-ci, si elle s'était passée dans le pays où il veut faire représenter sa tragédie, ni de mettre des héros sur le théâtre, qui auraient été connus de la plupart des spectateurs [4]. Les personnages tragiques doivent être regardés d'un autre œil que nous ne regardons d'ordinaire les personnages que nous avons vus de si près [5]. On peut dire que le respect que l'on a pour les héros augmente à mesure qu'ils s'éloignent de nous : *major e longinquo reverentia* [6]. L'éloignement des pays répare [7] en quelque sorte la trop grande proximité des temps. Car le peuple ne met guère de différence entre ce qui est, si j'ose ainsi parler, à mille ans de lui, et ce qui en

1. Racine a-t-il eu vraiment connaissance de ce manuscrit, ou est-ce là une petite supercherie littéraire imaginée pour imposer silence aux détracteurs? C'est ce qu'il est difficile de savoir.

2. Les éditions de 1676 et de 1687 portaient ici : « et entre autres M. le chevalier de Nantouillet » ; Racine supprima ce membre de phrase dans l'édition de 1697, le chevalier de Nantouillet étant mort en juin 1695.

3. Tristan avait eu la même audace en écrivant son *Osman*.

4. Les idées qu'exprime ici le poète sont très justes et très sages. Dans notre siècle, plus d'un écrivain dramatique s'en est écarté, sans avoir eu précisément beaucoup à s'en féliciter. Des tentatives semblables avaient eu lieu d'ailleurs au commencement du XVIIe siècle, et même dès le XVIe siècle. En 1589, un an après le meurtre du duc de Guise, Pierre Mathieu avait donné sa *Guisiade;* deux ans après l'assassinat d'Henri III, Claude Billard faisait paraître sa *Mort d'Henri III;* peu de temps après la mort de Coligny, on jouait un *Coligny* de Chanteloup, et, en 1605, l'*Ecossaise* ou *Marie Stuart* d'Antoine de Montchrestien faisait couler des pleurs.

5. VAR. — « Les personnes que nous avons vu (*sic*). » (1676 et 1687.)

6. (Tacite, *Annales*, I, XLVII.) « Ce passage ne prouverait-il pas que pour rendre les héros plus dignes de notre admiration, il faut les faire paraître, non tels qu'ils sont, mais tels qu'ils doivent être ; car pourquoi le respect pour les héros s'augmente-t-il à mesure qu'ils s'éloignent de nous? C'est qu'un homme, quelque grand qu'il soit, a toujours des faiblesses, et que la connaissance que nous en avons ne peut manquer d'affaiblir l'idée d'estime ou d'admiration qu'on veut nous inspirer pour lui. Si, malgré la distance des temps et des lieux, le poète nous représente son héros tel qu'il était, avec toutes ses faiblesses, il le remet, pour ainsi dire, parmi nous, et nous inspire d'autant moins de respect pour lui qu'il le rend plus semblable à nous. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.)

7. Rachète, compense.

est à mille lieues. C'est ce qui fait, par exemple, que les personnages turcs, quelque modernes qu'ils soient, ont de la dignité sur notre théâtre. On les regarde de bonne heure comme anciens. Ce sont des mœurs et des coutumes toutes différentes. Nous avons si peu de commerce [1] avec les princes et les autres personnes qui vivent dans le Serrail, que nous les considérons, pour ainsi dire, comme des gens qui vivent dans un autre siècle que le nôtre.

C'était à peu près de cette manière que les Persans [2] étaient anciennement considérés des Athéniens. Aussi le poëte Eschyle ne fit point de difficulté d'introduire dans une tragédie [3] la mère de Xerxès [4], qui était peut-être encore vivante, et de faire représenter sur le théâtre d'Athènes la désolation de la cour de Perse après la déroute de ce prince. Cependant ce même Eschyle s'était trouvé en personne à la bataille de Salamine, où Xerxès avait été vaincu [5]. Et il s'était trouvé encore à la défaite des lieutenants de Darius, père de Xerxès, dans la plaine de Marathon. Car Eschyle était homme de guerre, et il était frère de ce fameux Cynégire dont il est tant parlé dans l'antiquité, et qui mourut si glorieusement en attaquant un des vaisseaux du roi de Perse [6].

Je me suis attaché à bien exprimer dans ma tragédie ce que nous savons des mœurs et des maximes des Turcs [7]. Quelques gens ont dit que mes héroïnes étaient trop savantes en amour et trop délicates pour des femmes nées parmi

1. *Avoir commerce* avec une personne, c'est avoir avec elle des rapports fréquents de société : « Vous serez content, écrivait Madame de Sévigné, du commerce que vous avez avec ma fille. »
2. On disait autrefois : *les Perses ;* on dit aujourd'hui : *les Persans.*
3. *Les Perses.*
4. Atossa.
5. La comparaison que fait ici Racine entre *Bajazet* et *les Perses* est plus ingénieuse que juste. Les spectateurs qui assistaient à la représentation de *Bajazet* y apportaient un esprit dégagé de toute préoccupation d'intérêt personnel. Peu leur importait que l'action se passât en Turquie ou en Sibérie. Les Athéniens, au contraire, qui se pressaient pour entendre la tragédie des *Perses*, y venaient s'applaudir eux-mêmes ; c'était une satisfaction donnée à leur patriotisme ; et l'action avait beau se dérouler dans la cour lointaine de Xerxès, c'était Athènes victorieuse qui occupait la scène. On le voit, Racine se défend ici en avocat, auquel il suffit de paraître avoir raison. Ajoutons qu'à notre avis il n'avait pas besoin de se défendre.
6. Hérodote raconte qu'il se jeta à la mer pour arrêter un vaisseau qui fuyait, et qu'il le retint par la poupe, mais qu'un coup de hache lui enleva la main.
7. Tout le développement qui commence à cette phrase a été supprimé par Racine dans l'édition de 1697. Il est probable qu'alors les critiques soulevées jadis par *Bajazet* étaient tombées d'elles-mêmes. Nous avons cru cependant intéressant de conserver ce morceau, qui répond mieux que personne ne saurait le faire aux reproches adressés par Corneille à la tragédie de son jeune rival.

des peuples qui passent ici pour barbares. Mais sans parler de tout ce qu'on lit dans les relations des voyageurs, il me semble qu'il suffit de dire que la scène est dans le Serrail. En effet, y a-t-il une cour au monde où la jalousie et l'amour doivent être si bien connues [1] que dans un lieu où tant de rivales sont enfermées ensemble, et où toutes ces femmes n'ont point d'autre étude, dans une éternelle oisiveté, que d'apprendre à plaire et à se faire aimer? Les hommes véritablement n'y aiment pas avec la même délicatesse. Aussi ai-je pris soin de mettre une grande différence entre la passion de Bajazet et les tendresses de ses amantes. Il garde au milieu de son amour la férocité [2] de la nation. Et si l'on trouve étrange qu'il consente plutôt de [3] mourir que d'abandonner ce qu'il aime et d'épouser ce qu'il n'aime pas, il ne faut que lire l'histoire des Turcs. On verra partout le mépris qu'ils font de la vie. On verra en plusieurs endroits à quel excès ils portent les passions, et ce que la simple amitié est capable de leur faire faire. Témoin un des fils de Soliman, qui se tua lui-même sur le corps de son frère aîné, qu'il aimait tendrement, et que l'on avait fait mourir pour lui assurer l'Empire [4].

1. *Amour* au singulier n'est plus aujourd'hui féminin que dans la poésie.
2. Ce mot est pris ici dans son sens latin : *la fierté farouche ;* il n'a pas la même acception que dans la *Première Préface* d'*Andromaque :* « Toute la liberté que j'ai prise, ç'a été d'adoucir un peu la férocité de Pyrrhus. »
3. Voir *Britannicus*, note du vers 1100.
4. Il s'agit de la mort de Mustapha, mise à la scène par Bounyn, Mairet et Dalibray (Voir notre *Notice sur Bajazet*, page 2 et 3). Mustapha avait un frère, fils de Soliman et de cette Roxelane qui, par ses perfidies, amena la mort du jeune prince. Ce frère, qui s'appelait Zéangir (le bossu), mourut du chagrin que lui causa le meurtre de Mustapha ; d'autres disent qu'il se tua sur son corps. Comme ce sont toujours les mêmes familles qui ont fourni aux auteurs dramatiques les sujets de leurs tragédies, Belin en 1705 et Chamfort en 1776 mirent à la scène l'amitié et la mort de *Mostapha et Zéangir* dans deux tragédies assez goûtées du public pour qu'on ait déclaré y trouver un pâle reflet du génie de Racine.

ACTEURS

BAJAZET, frère du Sultan Amurat............ CHAMPMESLÉ [1].
ROXANE, Sultane, favorite du Sultan Amurat.. Mlle D'ENNEBAUT [2].
ATALIDE, fille du sang ottoman [3]............ Mlle CHAMPMESLÉ [4].

1. Voir les *Acteurs* d'*Iphigénie.*

2. Voir les *Acteurs* des *Plaideurs.*

3. C'est-à-dire, descendante d'Otsman ; cet adjectif est formé du nom d'Otsman ou Otman I (1299-1320), fondateur de la dynastie qui règne encore aujourd'hui sur les Turcs.

4. Voir les *Acteurs* d'*Iphigénie.* Cette distribution a été révoquée en doute à cause de l'effet produit par la Champmeslé dans *Bajazet*, et que constatent deux lettres de Madame de Sévigné, écrites le 15 janvier et le 9 mars : « Ma belle-fille m'a paru la plus merveilleuse comédienne que j'aie jamais vue : elle surpasse la des Œillets de cent lieues loin ; et moi, qu'on croit assez bonne pour le théâtre, je ne suis pas digne d'allumer les chandelles quand elle paraît. Elle est laide de près, et je ne m'étonne pas que mon fils ait été suffoqué par sa présence ; mais quand elle dit des vers, elle est adorable. » — « Voilà *Bajazet.* Si je pouvais vous envoyer la Champmeslé, vous trouveriez cette comédie belle ; mais, sans elle, elle perd la moitié de ses attraits. » On s'est refusé à croire que la Champmeslé ait pu produire un tel effet dans un autre rôle que celui de Roxane. Cependant le texte des frères Parfaict (*Hist. du Th. Fr.*, XIV, 514) est formel : « Avant la première représentation de *Bajazet*, Racine avait destiné le rôle d'Atalide à Mademoiselle Champmeslé, et celui de Roxane à Mademoiselle d'Ennebaut. Dans la suite, il changea de sentiment et trouva que cette dernière jouerait mieux Atalide, et Mademoiselle Champmeslé, Roxane. Enfin, après avoir repris et redonné ces rôles, il revint à son premier dessein, de sorte que Mademoiselle Champmeslé joua Atalide et Mademoiselle d'Ennebaut Roxane. » Et ce texte est encore confirmé par une lettre de Madame de Sévigné, du 24 août 1689 : « Les manœuvres de la Champmeslé pour conserver tous ses amants, sans préjudice des rôles d'*Atalide*, de Bérénice et de Phèdre, font passer cinq lieues de pays fort aisément. » Après le grand succès de la Champmeslé dans le rôle de Bérénice, Racine devait être tenté de lui confier un personnage de même caractère ; d'ailleurs, à cette époque, les tendresses étaient grandement à la mode, et Atalide attirait plus l'attention qu'aujourd'hui ; enfin, à vingt vers près, les deux rôles sont de même longueur.

ACOMAT, Grand Visir [1]...................... LA FLEUR [2].
OSMIN, confident du Grand Visir............ HAUTEROCHE [3].
ZATIME, esclave de la Sultane.............. Mlle BRÉCOURT [4].
ZAÏRE, esclave d'Atalide.................... Mlle POISSON [5].

La scène est à Constantinople, autrement dite Bysance [6], *dans le Serrail* [7] *du Grand Seigneur.*

1. Le grand vizir, ou vizir azem, chargé du sceau impérial, est le premier ministre de l'empire turc, et jouit d'une autorité presque absolue : « La place de Sultan est quelquefois la plus oisive de la terre, et celle du grand Vizir la plus laborieuse ; il est à la fois connétable, chancelier et premier président. » (VOLTAIRE, *Mœurs*, 93.) Ce mot vient de l'arabe *wazîr; al-wazîr*, le vizir ; il a fait le portugais *alvazil*, l'espagnol *alguacil*, et le français *alguazil;* de sorte qu'*alguazil* et *vizir* c'est le même mot, et que l'on commet, en disant l'*alguazil*, la même faute qu'en disant l'*alcoran :* l'article est répété deux fois, *al* signifiant *le*.

2. Voir les *Acteurs* d'*Iphigénie*.

3. Voir les *Acteurs* d'*Andromaque*.

4. « Le théâtre du Marais ne fit pas une perte considérable lorsque Mademoiselle Des Urlis le quitta pour épouser Guillaume Marcoureau, sieur de Brécourt, qui la fit entrer à l'Hôtel de Bourgogne, où il était lui-même. Elle ne jouait que des confidentes ; à la réunion, en 1680, on la remercia de ses services, en lui accordant une pension de 1000 livres, qu'elle conserva jusqu'à sa mort, arrivée le dimanche 22 avril 1713. S'il était vrai, comme l'assure un écrivain fort inexact, qu'elle eût été reçue au théâtre du Marais en 1645, il en résulterait qu'elle avait près de 90 ans lorsqu'elle mourut. » (LEMAZURIER, *Galerie des Act. du Th. Fr.*, t. II, p. 48.)

5. « On sait que Victoire Guérin, femme de Raymond Poisson remplissait à l'Hôtel de Bourgogne les rôles de confidente dans la tragédie et ceux de seconde amoureuse dans la comédie... Madame Poisson mourut plusieurs années avant son mari, qui termina ses jours en 1690. Elle se trouve sur la liste des acteurs de l'Hôtel de Bourgogne en juillet 1673, et ne paraît point sur celle qui fut dressée à la réunion en 1680. » (LEMAZURIER, *Galerie des Act. du Th. Fr.*, t. II, p. 320.)

6 Voir la note du vers 10.

7. Voir la *Première Préface*, page 24, note 1.

BAJAZET

ACTE PREMIER

SCÈNE I.

ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

Viens, suis-moi. La Sultane en ce lieu se doit rendre [1].
Je pourrai cependant [2] te parler et t'entendre.

OSM

Et depuis quand, Seigneur, entre-t-on dans ces lieux [3],
Dont l'accès était même interdit à nos yeux ?
Jadis une mort prompte eût suivi cette audace [4].

ACOMAT.

Quand tu seras instruit de tout ce qui se passe,

1. Voltaire a souvent exprimé son admiration pour l'exposition de *Bajazet*; on lit dans les *Lettres sur Œdipe* : « Acomat ne peut être instruit de ce qui se passe dans l'armée ; Osmin ne peut savoir des nouvelles du sérail ; ils se font l'un à l'autre des confidences réciproques qui instruisent et qui intéressent également le spectateur ; et l'artifice de cette exposition est conduit avec un ménagement dont je crois que Racine était seul capable. » (Éd. Beuchot, II, 42.)

2. Pendant le temps qui va précéder son arrivée.

3. Racine avait d'abord écrit un vers dur (1672-1687) :

Et depuis quand, Seigneur, entre-t-on en ces lieux....

4. Ce début est imité de celui de l'*Illustre Bassa* de Scudéry : Roxelane fait entrer Rustan dans le sérail, et, comme il s'étonne, lui dit :

ROXELANE.

Rustan, ne craignez rien ; ne soyez point en peine.
C'est un droit qu'on accorde à la sultane reine.
Et, malgré la coutume et sa sévérité,
Le Serrail de dehors a cette liberté.
Ici, quand il me plait peuvent entrer les hommes,
Et Roxelane enfin règne aux lieux où nous sommes.

Mon entrée en ces lieux [1] ne te surprendra plus [2].
Mais laissons, cher Osmin, les discours superflus.
Que ton retour tardait à mon impatience!
Et que d'un œil content je te vois dans Bysance [3]!
Instruis-moi des secrets que peut t'avoir appris
Un voyage si long pour moi seul entrepris.
De ce qu'ont vu tes yeux parle en témoin sincère :
Songe que du récit, Osmin, que tu vas faire
Dépendent les destins de l'empire ottoman [4].
Qu'as-tu vu dans l'armée, et que fait le Sultan [5]?

OSMIN.

Babylone [6], Seigneur, à son prince fidèle,
Voyait sans s'étonner [7] notre armée autour d'elle;
Les Persans rassemblés marchaient à son secours,
Et du camp d'Amurat s'approchaient tous les jours.
Lui-même, fatigué d'un long siège inutile,
Semblait vouloir laisser Babylone tranquille [8],
Et, sans renouveler ses assauts impuissants,
Résolu de combattre, attendait les Persans [9].

1. C'est la troisième fois en sept vers que Racine emploie cette locution. Voir *Esther*, note du vers 908.

2. « Comme le spectateur doit d'abord être très-étonné de voir des hommes dans le sérail, Osmin témoigne sa surprise en y entrant :

Et depuis quand, Seigneur, entre-t-on dans ces lieux ?

Le vizir lui répond qu'il va bientôt en dire la raison, et qu'il doit auparavant l'entretenir de choses plus pressantes. Cette réponse suffit pour laisser en suspens la surprise d'Osmin et celle des spectateurs. Les derniers vers de la première scène répondent à sa question. » (Louis Racine.)

3. Constantinople, avant de porter son nom moderne, s'est appelée successivement Byzance et Antonia. Racine a trouvé, comme Dalibray dans son *Solyman*, que le nom de Byzance se prêterait plus facilement aux exigences du vers.

4. Tout ce début est d'une merveilleuse habileté. Osman revient à l'instant de l'armée, où Acomat l'avait envoyé pour sonder les esprits des soldats. Le vizir est impatient d'entendre le rapport de son émissaire, et justement la Sultane l'appelle au sérail. Il y introduit Osmin à sa suite, écoute son récit, par les questions qu'il lui pose nous laisse entrevoir ses projets, et, lorsqu'il voit que tout marche au gré de ses souhaits, il révèle ses desseins à son favori et au spectateur. La vraisemblance parfaite de cette exposition en rehausse l'intérêt. — Pour le mot *Ottoman*, voir les *Acteurs*, p. 31, note 3.

5. Voir la *Seconde Préface*, note 2.

6. Au commencement du règne de Murad, Schah-Abbas, roi de Perse, s'était emparé de Bagdad, que Racine appelle Babylone, parce que Bagdad s'était formée des débris de Séleucie, construite elle-même sur les ruines de Babylone.

7. Voir *Athalie*, note du vers 414.

8. Var. — Il parlait de laisser Babylone tranquille (1672).

9. Il nous faut reconnaître que dans l'affabulation de ses drames le poète manque parfois de variété : pourquoi Roxane a-t-elle l'audace de méditer une révolution? c'est qu'elle croit Murad occupé devant Babylone; pourquoi Monime laissera-t-elle Xipharès lire dans son cœur? c'est qu'elle croira Mithridate mort;

Mais comme vous savez, malgré ma diligence [1],
Un long chemin sépare et [2] le camp et Bysance ;
Mille obstacles divers m'ont même traversé [3],
Et je puis ignorer tout ce qui s'est passé [4].

ACOMAT.

Que faisaient cependant nos braves janissaires [5] ?
Rendent-ils au Sultan des hommages sincères ?
Dans le secret des cœurs, Osmin, n'as-tu rien lu [6] ?
Amurat jouit-il d'un pouvoir absolu ?

OSMIN.

Amurat est content, si nous le voulons croire,
Et semblait se promettre une heureuse victoire [7].
Mais en vain par ce calme il croit nous éblouir :
Il affecte un repos dont il ne peut jouir.
C'est en vain que, forçant ses soupçons ordinaires [8],
Il se rend accessible à tous les janissaires :
Il se souvient [9] toujours que son inimitié
Voulut de ce grand corps retrancher la moitié,
Lorsque pour affermir sa puissance nouvelle,
Il voulait [10], disait-il, sortir de leur tutelle.
Moi-même j'ai souvent entendu leurs discours ;

pourquoi Phèdre déclarera-t-elle à Hippolyte sa flamme incestueuse? c'est qu'elle se croira veuve. On le voit, dans *Bajazet*, dans *Mithridate* et dans *Phèdre*, Racine a usé du même procédé.

1. « Il est bien sûr que la *diligence* d'Osmin ne fait rien à la distance qui est entre Byzance et le camp d'Amurat, et que par conséquent ce mot *malgré*, qui marque l'opposition, n'est pas grammaticalement exact. Mais le sens est si clair, et la phrase si naturellement abrégée par cette forme d'ellipse, que, bien loin de la reprocher à l'auteur, il faut lui savoir gré d'avoir dit en si peu de mots ce qu'il fallait dire. » (LA HARPE.)

2. Il est trop évident que cette conjonction n'est là que pour faire le vers.

3. Voir *Britannicus*, note du vers 1041.

4. Quiconque a tant soit peu l'habitude du théâtre, devinera aussitôt qu'il s'est passé devant Bagdad des événements considérables depuis le départ d'Osmin.

5. Les janissaires (du turc *yeni-tcheri, nouvelle milice*) étaient un corps d'infanterie, chargé de garder le Grand Seigneur. Son origine remonte, selon les uns, à l'année 1330, suivant les autres, à l'année 1360. Ils se recrutaient à l'origine parmi les prisonniers chrétiens. Le sultan Mahmoud a détruit en 1826 ce corps trop puissant.

6. Les projets ambitieux d'Acomat commencent à se révéler par ces interrogations.

7. D'Olivet et Louis Racine voyaient dans *semblait* une faute d'impression, et lisaient *semble*, sans aucune raison ; car *semblait* se rapporte au temps du départ d'Osmin.

8. Il semble, au premier abord, que cet hémistiche ne soit là que pour la rime, et cependant il est fort important ; il prépare la mort de Roxane et de Bajazet, en nous faisant connaître le caractère soupçonneux du despote.

9. *Il se souvient*, pour essayer d'empêcher qu'*ils ne se souviennent*.

10. *Voulut*, *il voulait*, négligence.

Comme il les craint sans cesse, ils le craignent toujours[1].
Ses caresses[2] n'ont point effacé cette injure.
Votre absence est pour eux un sujet de murmure.
Ils regrettent le temps, à leur grand cœur si doux,
Lorsque assurés de vaincre ils combattaient sous vous[3].

ACOMAT.

Quoi ? tu crois, cher Osmin, que ma gloire passée
Flatte encore leur valeur et vit dans leur pensée ?
Crois-tu qu'ils me suivraient encore avec plaisir,
Et qu'ils reconnaîtraient la voix de leur Visir[4] ?

OSMIN.

Le succès[5] du combat règlera leur conduite :
Il faut voir du Sultan la victoire ou la fuite[6].

1. L'Osman de Tristan l'Hermite (I, II) n'aimait pas non plus les janissaires :

> Je n'ai plus de soldats que ce corps lâche et traître,
> Amoureux du repos, ennemi de son maître,
> Sorti de race infâme et de sang de chrétien,
> Qu'autrefois mes aïeux prirent pour leur soutien,
> Mais qui reste inutile au sort qui nous accable...
> Quel fut devant Ouchin ce courage bouillant,
> Qui les a fait passer pour un corps si vaillant ?
> Le Niester tint pour faux tout ce qu'on en raconte ;
> Il rougit de leur sang bien moins que de leur honte.

2. *Caresses* a ici le sens figuré : marque de bienveillance, d'affection.
3. Malgré la distance dont Racine a séparé *le temps* et *lorsque*, il n'en est pas moins vrai que l'on ne dit pas : *le temps lorsque*. — Remarquez comme le spectateur est instruit naturellement de ce qu'il doit savoir.
4. Voir pour ce dernier mot la note 1 de la page 32. — « Je maintiens... que Sophocle et Euripide eussent regardé la première scène de *Bajazet* comme une école où ils auraient profité, en voyant un vieux général d'armée annoncer, par les questions qu'il fait, qu'il médite une grande entreprise :

> Que faisaient cependant nos braves janissaires ?
> Rendent-ils au Sultan des hommages sincères ?
> Dans le secret des cœurs, Osmin, n'as-tu rien lu ?

et le moment d'après :

> Crois-tu qu'ils me suivraient encore avec plaisir ? etc.

Ils auraient admiré comme ce conjuré développe ensuite ses desseins, et rend compte de ses actions. » (VOLTAIRE, *Diss. sur la trag.*, éd. Beuchot, V, 480.) — « On voit, dans les deux premiers vers, un général disgracié, que le souvenir de sa gloire et l'attachement des soldats attendrissent sensiblement ; dans les deux derniers un rebelle qui médite quelque dessein. Voilà comme il échappe aux hommes de se caractériser sans aucune intention marquée. C'est là une de ces nuances dont on ne trouve guère d'exemples que dans Racine. » (VAUVENARGUES). — Ce sont ces vers-là, dit Voltaire dans sa *Lettre à l'Académie française*, que « le maréchal de Villars citait avec tant d'énergie, quand il alla commander les armées en Italie, à l'âge de quatre-vingts ans. »
5. *Succès* est pris ici dans son sens latin : issue.
6. Osmin parle sincèrement à son maître ; il ne cherche point à gagner sa bienveillance par des flatteries ; et cette franchise sert à nous faire comprendre que, Mourad vainqueur, Acomat, Roxane et Bajazet sont perdus sans retour.

Quoiqu'à regret, Seigneur, ils marchent sous ses lois,
Ils ont à soutenir le bruit de leurs exploits :
Ils ne trahiront point l'honneur de tant d'années.
Mais enfin le succès dépend des destinées.
Si l'heureux Amurat, secondant leur grand cœur[1],
Aux champs de Babylone[2] est déclaré vainqueur,
Vous les verrez soumis rapporter dans Bysance
L'exemple d'une aveugle et basse obéissance[3].
Mais si dans le combat le destin plus puissant
Marque de quelque affront son empire naissant,
S'il fuit[4], ne doutez point que, fiers[5] de sa disgrâce,
A la haine bientôt ils ne joignent l'audace,
Et n'expliquent, Seigneur, la perte du combat
Comme un arrêt du ciel qui réprouve[6] Amurat.
Cependant, s'il en faut croire la renommée,
Il a depuis trois mois fait partir de l'armée
Un esclave chargé de quelque ordre secret.
Tout le camp interdit[7] tremblait pour Bajazet :
On craignait qu'Amurat, par un ordre sévère,
N'envoyât demander la tête de son frère[8].

ACOMAT.

Tel était son dessein. Cet esclave est venu :
Il a montré son ordre, et n'a rien obtenu[9].

OSMIN.

Quoi, Seigneur ? le Sultan reverra son visage[10],
Sans que de vos respects il lui porte ce gage ?

ACOMAT.

Cet esclave n'est plus. Un ordre, cher Osmin,
L'a fait précipiter dans le fond de l'Euxin.

1. Voir *Mithridate*, note du vers 1132.
2. Voir la note du vers 17.
3. Voir *Britannicus*, note du vers 1244.
4. Après avoir employé une périphrase élégante et polie, Osmin énonce brutalement et brièvement le fait.
5. Traduction littérale du latin *ferocior*, c'est-à-dire : encouragés, enhardis.
6. Rejette, condamne. On sait que, théologiquement, les *réprouvés* sont ceux qui sont destinés aux peines éternelles.
7. Voir *Esther*, note du vers 1147.
8. On ne peut se lasser d'admirer la vraisemblance et le naturel parfaits avec lesquels ces détails sont amenés. L'exposition d'*Athalie* seule peut lutter avec celle-ci.
9. La brièveté étrange des paroles d'Acomat étonne Osmin ; il interroge le visir, et celui-ci se trouve amené tout naturellement à nous raconter ce que nous ignorons.
10. Voilà une périphrase qui n'est là qu'à cause de la rime.

OSMIN.

Mais le Sultan, surpris d'une trop longue absence,
En cherchera bientôt la cause et la vengeance[1].
Que lui répondrez-vous?

ACOMAT.

Peut-être avant ce temps
Je saurai l'occuper de soins[2] plus importants.
Je sais bien qu'Amurat a juré ma ruine;
Je sais à son retour l'accueil qu'il me destine[3].
Tu vois, pour m'arracher du cœur de ses soldats,
Qu'il va chercher sans moi les sièges, les combats:
Il commande l'armée; et moi, dans une ville,
Il me laisse exercer un pouvoir inutile[4].
Quel emploi, quel séjour, Osmin, pour un Visir[5]!
Mais j'ai plus dignement employé ce loisir:
J'ai su lui préparer des craintes et des veilles[6],
Et le bruit en ira bientôt à ses oreilles.

OSMIN.

Quoi donc? qu'avez-vous fait?

ACOMAT.

J'espère qu'aujourd'hui
Bajazet se déclare, et Roxane avec lui[7].

OSMIN.

Quoi? Roxane, Seigneur, qu'Amurat a choisie
Entre tant de beautés[8] dont l'Europe et l'Asie
Dépeuplent leurs États et remplissent sa cour?
Car on dit qu'elle seule a fixé son amour[9].

1. Nous avouons ne pas aimer ce vers, dans lequel *chercher* a un double sens: *rechercher la cause*, et *tirer la vengeance;* cela fait presque un jeu de mots.
2. Voir *Phèdre*, note du vers 482. — Ces demi-confidences, ces sous-entendus mystérieux piquent la curiosité et l'impatience du spectateur.
3. Une sentence de mort, très probablement.
4. Tous ces motifs du mécontentement d'Acomat contre Mourad sont peints avec énergie et vivacité. Racine ne nous a pas montré de figure plus mâle que celle d'Acomat; il est singulier qu'elle se trouve placée dans le sérail.
5. Voir la note 1 de la page 32.
6. Ce vers est fort beau, à cause du sens étendu que renferme le dernier mot: les craintes que prépare Acomat au Sultan, enlèveront le sommeil à ses nuits. D'ailleurs, ce mot était fréquemment employé avec tout ce sens au XVIIe siècle.
7. A-t-on une nouvelle étonnante à divulguer, tout le monde, même un philosophe, est bien aise de produire un effet. Acomat n'échappe pas à cette loi générale, et, après avoir brusquement lancé ce vers à Osmin, il le regarde pour jouir de sa surprise.
8. Voir *Iphigénie*, note du vers 239.
9. Boileau a employé la même expression dans ses *Satires* (X, 8-9):

C'est bien fait, il est temps de fixer tes désirs;
Ainsi que ses chagrins, l'hymen a ses plaisirs.

Et même il a voulu que l'heureuse Roxane,
Avant qu'elle eût un fils, prît le nom de Sultane[1].

ACOMAT.

Il a fait plus pour elle, Osmin : il a voulu
Qu'elle eût dans son absence un pouvoir absolu[2].
Tu sais de nos Sultans les rigueurs ordinaires :
Le frère rarement laisse jouir ses frères
De l'honneur dangereux d'être sortis d'un sang
Qui les a de trop près rapprochés de son rang[3].
L'imbécile Ibrahim[4], sans craindre sa naissance,
Traîne, exempt de péril, une éternelle enfance,
Indigne également de vivre et de mourir,
On l'abandonne aux mains qui daignent le nourrir[5].
L'autre, trop redoutable, et trop digne d'envie,
Voit sans cesse Amurat armé contre sa vie.
Car enfin Bajazet dédaigna de tout temps
La molle oisiveté des enfants des Sultans[6].
Il vint chercher la guerre au sortir de l'enfance.

1. On appelait Sultane asekí celle qui avait donné un fils au Sultan. Racine s'est cru obligé de donner ce titre à Roxane ; il a pensé que la dignité de la tragédie ne lui permettait pas de prendre pour héroïne une simple femme du harem.

2. Cette régence de Roxane est peu vraisemblable.

3. Le poète a fait de la préposition *de* un abus fâcheux dans ces deux vers. — Mairet dans son *Grand Solyman* (I, I) parle aussi de cette coutume qu'ont les rois de Thrace (c'est ainsi qu'il appelle les Sultans) :

> ...La loi d'État veut que les Rois de Thrace
> Commencent de régner par la fin de leur race,
> Et que, pour s'établir, les barbares qu'ils sont,
> Perdent également tous les frères qu'ils ont.

Ces meurtres étaient légaux en quelque sorte ; on lit dans une lettre inédite de M. de Monthoulieu, à propos du meurtre de deux jeunes frères de Murad, égorgés par son ordre en 1635, que l'on se plaignit beaucoup à Constantinople de ce « que l'action avait été faite directement contre les lois et anciennes coutumes de l'empire, qui ne permettaient point à un Grand Seigneur la mort de ses frères, qu'iceluy n'ait des enfants âgés de quatorze ans. » (Bibliothèque de l'Arsenal, *Traités et ambassades de Turquie*, in-4°, t. V, p. 142.)

4. On sait qu'*Ibrahim* et *Abraham* sont deux formes du même nom ; voilà pourquoi Voltaire, dans son *Mahomet* (III, VI), a appelé le père des Juifs Ibrahim.

5. Comme langue, ces quatre vers sont la perfection même. Louis Racine dit que Boileau les citait toujours, lorsqu'il voulait prouver que son ami était encore mieux doué que lui pour la satire. Il aurait dû citer aussi quelques épigrammes, les flèches les plus envenimées qui aient jamais été décochées.

6. Ici Racine va tomber dans une faute fréquente chez Corneille : il va faire de son héros un éloge que nous serons obligés d'accepter sur parole ; car ce héros, nous l'entendrons plus parler que nous ne le verrons agir.

Et même en fit sous moi la noble expérience[1].
Toi-même tu l'as vu courir dans les combats,
Emportant après lui tous les cœurs des soldats[2],
Et goûter, tout sanglant, le plaisir et la gloire
Que donne aux jeunes cœurs la première victoire[3].
Mais, malgré ses soupçons, le cruel Amurat,
Avant qu'un fils naissant[4] eût rassuré l'État,
N'osait sacrifier ce frère à sa vengeance,
Ni du sang ottoman proscrire l'espérance[5].
Ainsi donc pour un temps Amurat désarmé[6]
Laissa dans le Serrail Bajazet enfermé.
Il partit, et voulut que, fidèle à sa haine[7],
Et des jours de son frère arbitre souveraine[8],
Roxane, au moindre bruit, et sans autres raisons,
Le fît sacrifier à ses moindres soupçons[9].
Pour moi, demeuré seul[10], une juste colère[11]
Tourna bientôt mes vœux du côté de son frère.
J'entretins la Sultane, et cachant mon dessein,
Lui montrai d'Amurat le retour incertain[12],
Les murmures du camp, la fortune des armes[13].
Je plaignis Bajazet; je lui vantai ses charmes[14],

1. C'est là, on le comprend, ce qui attache Acomat à Bajazet; il compte bien ne jamais trouver un maître dans son ancien élève.
2. L'image présentée par ces deux vers est assez bizarre.
3. Boileau se plaisait à citer les deux premiers vers du chant X de l'*Alaric* de Scudéry, avec lesquels ces deux vers de *Bajazet* présentent une certaine analogie :

Il n'est rien de si doux pour des cœurs pleins de gloire
Que la paisible nuit qui suit une victoire.

4. C'est le gérondif latin en *do :* par sa naissance.
5. C'est-à-dire : celui qui était l'espérance. — Pour le mot *ottoman*, voir les *Acteurs*, note 5.
6. C'est à *désarmé* qu'il faut joindre *pour un temps*.
7. Remarquons la hardiesse originale de cette alliance de mots.
8. Il vous fait de son sort arbitre souveraine.
(*Britannicus*, V, I.)

9. Ce vers est bien turc, et fait bien comprendre le peu d'importance que l'on attachait dans le sérail à la vie d'un prince.
10. Après le départ du Sultan.
11. Le ressentiment de son ambition déçue.
12. Pour le sens, il faut joindre *incertain* à *montrer*.
13. Les hasards, les chances de la guerre : « Non seulement, dit-il, nous courons fortune de tout perdre, mais le temple de la grande Diane va tomber dans le mépris. » (Bossuet, *Hist.*, II, 12.)
14. Cette expression, qui semble plutôt convenir à une femme, avait été aussi appliquée par Segrais à Bajazet dans *Floridon :* « Mais les charmes de Bajazet

Qui, par un soin jaloux dans l'ombre retenus,
Si voisins de ses yeux, leur étaient inconnus.
Que te dirai-je enfin ? la Sultane éperdue [1]
N'eut plus d'autres désirs [2] que celui de sa vue.

OSMIN.

Mais pouvaient-ils tromper tant de jaloux regards
Qui semblent mettre entre eux d'invincibles remparts ?

ACOMAT.

Peut-être il te souvient qu'un récit peu fidèle
De la mort d'Amurat fit courir la nouvelle [3].
La Sultane, à ce bruit feignant de s'effrayer,
Par des cris douloureux eut soin de l'appuyer.
Sur la foi de ses pleurs ses esclaves tremblèrent [4] ;
De l'heureux Bajazet les gardes se troublèrent ;
Et, les dons achevant d'ébranler leur devoir [5],
Leurs captifs dans ce trouble osèrent s'entrevoir.
Roxane vit le prince [6], elle ne put lui taire

et l'amour invincible qu'elle avait pour lui, le défendaient extrêmement. » Racine avait déjà d'ailleurs appliqué le mot *charmes* à Alexandre (III, VI) :

Mais, Seigneur, cet éclat, ces victoires, ces charmes, etc.

On ne se figure pas tout ce que certains critiques, Jules Janin en tête, ont voulu voir dans ce vers de *Bajazet*.

1. Transportée d'amour, avant même d'avoir vu le prince :

Tu veux commander seul à mes sens éperdus.
(VOLTAIRE, *Zaïre*, IV, II.)

2. Voir *Britannicus*, note du vers 385.

3. On peut remarquer avec quel soin Racine établit la vraisemblance de sa fable. Segrais donne, dans sa Nouvelle, beaucoup plus de facilités à la Sultane et à Bajazet pour se voir.

4. Encore un vers d'une élégance souveraine, comme on n'en rencontre que dans le théâtre de Racine.

5. Ellipse pour : le sentiment de leur devoir. On lit ainsi ce vers dans la première édition :

Et, l'espoir achevant d'ébranler leur devoir.

6. « L'amour, comme les larmes, naît des yeux et tombe sur le cœur » (PUBLIUS SYRUS). — C'est un seul regard aussi qui, dans le Tasse, change la haine en amour dans le cœur voluptueux d'Armide : « Armide sort de sa retraite et se précipite vers le guerrier pour accomplir sa vengeance ; mais, à peine a-t-elle fixé sur lui ses regards et contemplé ce visage calme et paisible, ces yeux fermés où erre un tendre et langoureux sourire (et que serait-ce s'ils étaient ouverts ?) qu'elle s'arrête incertaine... Puis, elle s'assied à ses côtés et sent fuir son courroux. Ainsi penchée vers lui, on la prendrait pour Narcisse se mirant dans le cristal des eaux. D'une main attentive, elle essuie avec son voile la sueur abondante qui mouille le visage de Renaud, et, d'une haleine amoureuse, elle rafraîchit l'air qu'il respire. O prodige incroyable ! ce cœur plus dur que le diamant, plus froid que la glace, s'amollit sous l'influence des feux que recèlent ces paupières fermées. De cruelle ennemie elle devient amante ! » (LE TASSE, *Jérusalem délivrée*, chant XIV, trad. Philipon de la Madelaine.) — C'est aussi à première vue que Juliette s'éprend de Roméo. Mais une passion de ce genre est plus vraisemblable au sérail que partout ailleurs.

L'ordre dont elle seule était dépositaire.
Bajazet est aimable. Il vit que son salut
Dépendait de lui plaire, et bientôt il lui plut.
Tout conspirait pour lui. Ses soins, sa complaisance [1],
Ce secret découvert [2], et cette intelligence [3],
Soupirs d'autant plus doux qu'il les fallait celer,
L'embarras irritant de ne s'oser parler [4],
Même témérité, périls, craintes communes,
Lièrent pour jamais leurs cœurs et leurs fortunes.
Ceux mêmes dont les yeux les devaient éclairer [5],
Sortis de leur devoir, n'osèrent y rentrer.

OSMIN.

Quoi? Roxane d'abord [6] leur découvrant son âme,
Osa-t-elle à leurs yeux faire éclater sa flamme?

ACOMAT.

Ils l'ignorent encore; et jusques à ce jour,
Atalide a prêté son nom à cet amour [7].
Du père d'Amurat Atalide est la nièce [8];
Et même avec ses fils partageant sa tendresse,
Elle a vu son enfance élevée avec eux.
Du prince en apparence elle reçoit les vœux;
Mais elle les reçoit pour les rendre à Roxane,
Et veut bien sous son nom qu'il aime la Sultane.

1. Son désir de plaire ; comme dans *Iphigénie* (III, I) :

J'avais plus espéré de votre complaisance.

2. La sentence de mort.
3. Voir *Britannicus*, note du vers 1311.
4. « Ce morceau est un de ceux que Voltaire répétait avec le plus de plaisir, et qu'il nous faisait admirer le plus dans cette scène, où tout lui paraissait admirable. Il n'y a point d'homme de goût qui n'y ait remarqué, comme lui, cet art de la narration, plus difficile ici qu'ailleurs, puisqu'il s'agissait de rendre vraisemblable, par le choix des circonstances, une liaison aussi singulière que celle de la Sultane avec Bajazet, dans la situation où ils sont l'un et l'autre, et au milieu de tant d'obstacles et de périls. Cette fiction de la mort d'Amurat, qui est de l'invention du poète, est un coup de maître. Le poète s'est occupé de fonder son avant-scène, comme on fonde l'action même quand on veut prévenir toute objection. » (LA HARPE.)
5. *Éclairer* a ici le sens d'épier, surveiller, comme dans Molière (l'*Étourdi* I, IV) :

Au diable le fâcheux qui toujours nous éclaire !

6. Dès l'abord, aussitôt.
7. Cette intrigue fut très à la mode dans les tragédies du XVII[e] siècle. Consulter à ce sujet notre *Notice*.
8. VAR. Du père d'Amurat Atalide la nièce,
Qui même avec ses fils partagea sa tendresse,
Et fut dans ce palais élevée avec eux. (1672.)

Cependant, cher Osmin, pour s'appuyer de moi [1],
L'un et l'autre ont promis Atalide à ma foi [2].

OSMIN.

Quoi? vous l'aimez, Seigneur?

ACOMAT.

Voudrais-tu qu'à mon âge
Je fisse de l'amour le vil apprentissage [3]?
Qu'un cœur qu'ont [4] endurci la fatigue et les ans
Suivît d'un vain plaisir les conseils imprudents?
C'est par d'autres attraits qu'elle plaît à ma vue :
J'aime en elle le sang dont elle est descendue [5].
Par elle Bajazet, en m'approchant de lui,
Me va contre lui-même assurer un appui [6].
Un visir aux Sultans fait toujours quelque ombrage [7]:
A peine ils l'ont choisi, qu'ils craignent leur ouvrage.
Sa dépouille est un bien qu'ils veulent recueillir,
Et jamais leurs chagrins ne nous laissent vieillir.
Bajazet aujourd'hui m'honore et me caresse [8] ;
Ses périls tous les jours réveillent sa tendresse.
Ce même Bajazet, sur le trône affermi,
Méconnaîtra [9] peut-être un inutile ami.

1. Pour trouver en moi un appui.

2. Toutes ces petites intrigues de sérail manquent absolument de dignité; aussi ne peut-on que plaindre le politique obligé de descendre à de pareilles menées.

3. « L'amour n'est qu'un acte, peut-être seulement un court prologue, dans l'existence d'un homme sérieux. » (Georges Sand, *Mademoiselle de la Quintinie*, XIII.) — « Comme ces deux vers élèvent tout d'un coup le visir à sa juste hauteur, et lui donnent une place à part dans une révolution politique où l'amour doit jouer un si grand rôle, ainsi que cela doit être dans le sérail, et dans le sérail où commande Roxane! » (La Harpe.)

4. Le début de ce vers présente une succession de syllabes désagréable à l'oreille.

5. M. Paul Mesnard rapproche de ces vers un quatrain du *Thémistocle* de du Ryer (II, v) :

Je laisse aux esprits bas, je laisse aux faibles âmes
A languir dans ses fers (*de l'amour*), à brûler dans ses flammes.
Pour moi, je ne me sers de cette passion
Qu'autant qu'elle est utile à mon ambition.

6. « Ces vers achèvent par un trait admirable ce beau portrait de l'ambitieux pour lequel Racine a sans doute eu plus d'un modèle : « Il y a des ambitieux en tous pays et il y en aura toujours, car l'ambition est un élément nécessaire du gouvernement des sociétés humaines. » (Prévost-Paradol, *Essais de politique et de littérature, Pensées diverses.*)

7. Voir *Athalie*, note du vers 975.

8. *Caresser* a ici le sens de flatter, comme dans *Mithridate* (IV, ii) :

Il feint, il me caresse, et cache son dessein.

9. *Méconnaître* une personne, c'est ne plus vouloir la reconnaître, comme dans *Iphigénie* (III, ii) :

Fier de son nouveau rang, m'ose-t-il méconnaître ?

Et moi, si mon devoir, si ma foi [1] ne l'arrête,
S'il ose quelque jour me demander ma tête [2]...
Je ne m'explique point [3], Osmin. Mais je prétends
Que du moins il faudra la demander longtemps.
Je sais rendre aux Sultans de fidèles services;
Mais je laisse au vulgaire adorer leurs caprices [4],
Et ne me pique point du scrupule insensé
De bénir mon trépas quand ils l'ont prononcé [5].
Voilà donc de ces lieux ce qui m'ouvre l'entrée,
Et comme enfin Roxane à mes yeux s'est montrée.
Invisible d'abord, elle entendait ma voix,
Et craignait du Serrail les rigoureuses lois.
Mais enfin bannissant cette importune crainte,
Qui dans nos entretiens jetait trop de contrainte,
Elle-même a choisi cet endroit écarté,
Où nos cœurs à nos yeux parlent en liberté [6].
Par un chemin obscur une esclave me guide,
Et... Mais on vient. C'est elle et sa chère Atalide.
Demeure; et s'il le faut, sois prêt à confirmer
Le récit important dont je vais l'informer [7].

1. Ma fidélité. — Voir *Iphigénie*, note du vers 903.

2. « Les vers précédents peignent les Turcs, et ces deux-ci peignent Acomat. On sent que ce vieux guerrier est bien capable de s'élever au-dessus des préjugés religieux de sa nation, et il le fait sentir en deux mots. Cette scène excède la mesure ordinaire : elle a plus de deux cents vers. Pourquoi ne paraît-elle pas trop longue? C'est qu'il n'y a rien d'inutile; c'est que partout on y admire la fidélité dans les mœurs, et l'élégance dans l'expression. » (La Harpe.)

3. Racine reprendra cet hémistiche dans *Athalie* (I, i).

4. Voir *Phèdre*, note du vers 492.

5. Messala dira dans le *Brutus* de Voltaire (I, iv) :

........................Ne prétendez pas
Qu'en aveugles sujets ils servent des ingrats;
Ils ne se piquent point du devoir fanatique
De servir de victime au pouvoir despotique,
Ni du zèle insensé de courir au trépas
Pour venger un tyran qui ne les connaît pas.

6. On peut reprocher à ce vers de manquer de naturel.

7. *Informer d'un récit* ne se dit guère. — « Acomat, calme au milieu des dangers qui l'entourent, conduisant une conspiration avec un sang-froid imperturbable, calculant l'avantage que son ambition peut retirer des passions violentes des personnages qu'il met en jeu pour son élévation, ne peut être rendu avec vérité que par un comédien habile, qui réunisse dans sa diction l'art qui convient au conspirateur, la finesse propre au courtisan, et l'énergique franchise des vieux guerriers..... Saint-Prix ne laissa rien à désirer dans ce rôle. » (Ricord aîné, *Fastes de la Comédie Française*, p. 175.)

SCENE II.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, ZAÏRE, ACOMAT, OSMIN[1].

ACOMAT.

La vérité s'accorde avec la renommée,
Madame. Osmin a vu le Sultan et l'armée.
Le superbe Amurat est toujours inquiet;
Et toujours tous les cœurs penchent vers Bajazet :
D'une commune voix [2] ils l'appellent au trône [3].
Cependant les Persans marchaient vers Babylone [4],

1. C'est après la réforme du costume au théâtre que Louis Racine écrivait : « Un savant peut trouver à redire qu'Achille, sur le théâtre, soit habillé comme Auguste et Mithridate; il sait que ces trois princes étaient habillés différemment; mais le peuple, qui l'ignore, n'est pas même choqué de leur voir à tous trois des perruques et des chapeaux, au lieu qu'il serait choqué d'en voir sur la tête des Turcs, parce que, sans avoir été à Constantinople, nous avons conversé avec des gens qui y ont été, ou nous avons vu des Turcs parmi nous; ainsi on ne les fait point paraître sur le théâtre sans des robes longues et des turbans. » Mais, dès le temps de Racine, *Bajazet* avait dû être représenté avec d'autres costumes que les tragédies ordinaires, puisque Corneille trouvait aux personnages un air français « sous l'habit turc ». Il existe à l'Opéra, dans la galerie d'exposition rétrospective, une gravure qui représente des Turcs d'opéra ; la femme a un pantalon bouffant, tombant jusqu'aux pieds, et recouvert d'une longue tunique, que font bouffer de petits paniers ; un voile flottant, un turban et une aigrette complètent ce costume, qui est à peu près celui de l'homme ; cependant la tunique de ce dernier est plus courte, et son aigrette plus imposante. Il est probable que les Turcs de tragédie devaient ressembler beaucoup aux Turcs d'opéra, et ces costumes n'étaient pas plus ridicules que ceux de nos paysannes d'opéra comique.

2. Voir *Britannicus*, note du vers 1742.

3. « L'abus que Racine fait du mot *cœur* est inouï. Il est évident que, pour les hommes de son temps, le cœur, après avoir passé pour être le siège de la passion, était devenu la passion même, qu'il se confondait et ne faisait plus qu'un avec elle. Ecoutez Andromaque :

> Je ne viens pas ici par de jalouses larmes.....
> Vous envier un cœur qui se rend à vos charmes.
> Par une main cruelle, hélas ! j'ai vu percer
> Le seul où mes regards prétendaient s'adresser :
> Ma flamme par Hector fut jadis allumée ;
> Avec lui dans la tombe elle s'est enfermée.

Qui ne voit que dans cette période *cœur* est pris en deux sens ? que dans les deux premiers vers il signifie *affection, tendresse*, que dans les deux autres il n'a plus que sa signification matérielle et anatomique ? Par exemple, il serait fort difficile de dire si le cœur *où les regards prétendent s'adresser* est un cœur moral ou un cœur physique : car il est parfaitement invisible dans les deux cas.

> Et toujours tous les cœurs penchent vers Bajazet :
> D'une commune voix ils l'appellent au trône.

Un cœur qui penche ! et ce même cœur qui a une voix et qui appelle ! » (M. Sarcey, *le Temps, Chronique théâtrale* du 7 juillet 1873.)

4. Pour attaquer Mourad, qui l'assiège.

Et bientôt les deux camps aux pieds de son rempart
Devaient de la bataille éprouver le hasard.
Ce combat doit, dit-on, fixer nos destinées;
Et même, si d'Osmin je compte les journées[1],
Le ciel en a déjà réglé l'événement[2],
Et le Sultan triomphe ou fuit en ce moment[3].
Déclarons-nous, Madame, et rompons le silence.
Fermons-lui dès ce jour les portes de Bysance;
Et sans nous informer s'il triomphe ou s'il fuit,
Croyez-moi, hâtons-nous d'en prévenir le bruit[4].
S'il fuit, que craignez-vous? S'il triomphe, au contraire,
Le conseil le plus prompt est le plus salutaire[5].
Vous voudrez, mais trop tard[6], soustraire à son pouvoir
Un peuple dans ses murs prêt à le recevoir.
Pour moi, j'ai su déjà par mes brigues secrètes[7]
Gagner de notre loi les sacrés interprètes[8]:
Je sais combien crédule en sa dévotion
Le peuple suit le frein de la religion[9].
Souffrez que Bajazet voie enfin[10] la lumière[11]:
Des murs de ce palais ouvrez-lui la barrière.
Déployez en son nom cet étendard fatal[12],

1. Le temps qu'Osmin a mis à revenir.
2. L'issue.
3. Ces deux vers sont importants : ils préparent l'arrivée d'Orcan.
4. La nouvelle de sa victoire ou de sa fuite.
5. *Conseil* a ici le sens de résolution, détermination, comme dans *Cinna* (IV, iv) :

> Hélas ! de quel conseil est capable mon âme ?

Racine avait écrit d'abord :

> Le conseil le plus prompt est le plus nécessaire.

6. Si vous avez encore attendu.
7. Voir *les Plaideurs*, note du vers 640.
8. Les ulémas (de l'arabe *'oulemā*, pluriel de *'ālim*, qui sait), ou docteurs de la loi, chargés d'expliquer le Coran ; ils se divisent en imans (docteurs et théologiens), muftis (jurisconsultes), et cadis (juges). L'arabe *al qādī* a formé le mot *alcade*. Le grand mufti est le chef de la religion mahométane.
9. Un frein ayant pour fonction d'arrêter, a-t-on le droit de dire : *suivre un frein ?*
10. Voir *Andromaque*, note du vers 72.
11. C'est-à-dire : qu'il sorte de prison.
12. Il s'agit ici de l'étendard de Mahomot, appelé *Œucab*, *Sandjak-Scheryf* et *Bajarac*. Voici ce qu'en dit Tavernier, dans sa *Nouvelle Relation de l'intérieur du Serrail :* « Il a ces mots pour devise : *Nasrum min Allah*, et en notre langue : L'aide est de Dieu. » Sélim le Féroce, père du grand Solyman, ayant conquis l'Egypte, trouva au Caire et emmena à Constantinople le dernier descendant d'Abbas, le Khalife Motawakel, qui, avant de mourir, remit entre les mains du Sultan l'étendard de Mahomet, de sorte que le Sultan, devenant l'héritier du prophète, exerçait également une autorité spirituelle. S'il faut en croire Luneau de Boisjermain, lorsque cet étendard était arboré, tous les sujets du Sultan, depuis l'âge de sept ans, étaient obligés de prendre aussitôt les armes.

Des extrêmes périls l'ordinaire signal.
Les peuples, prévenus[1] de ce nom favorable[2],
Savent que sa vertu le rend seule coupable.
D'ailleurs un bruit confus, par mes soins confirmé,
Fait croire heureusement à ce peuple alarmé
Qu'Amurat le dédaigne, et veut loin de Bysance
Transporter désormais son trône et sa présence[3].
Déclarons le péril dont son frère est pressé[4];
Montrons l'ordre cruel qui vous fut adressé :
Surtout qu'il se déclare et se montre lui-même[5],
Et fasse voir ce front digne du diadème[6].

ROXANE[7].

Il suffit. Je tiendrai tout ce que j'ai promis[8].
Allez, brave Acomat, assembler vos amis.
De tous leurs sentiments venez me rendre compte ;
Je vous rendrai moi-même une réponse prompte.
Je verrai Bajazet. Je ne puis dire rien,
Sans savoir si son cœur s'accorde avec le mien.
Allez, et revenez[9].

1. Bien disposés pour : « Toutes les modes dont nous sommes prévenus vieilliront peut-être avant nous. » (VAUVENARGUES, *Maximes*, 362.)
2. Voir *Athalie*, note du vers 1072.
3. On le voit, Acomat a songé à tout; ce rôle est une des plus belles créations de Racine.
4. Voir *Mithridate*, note du vers 333.
5. *Déclarons, qu'il se déclare*, légère négligence.
6. C'est par le souvenir de la beauté majestueuse de Bajazet qu'Acomat termine habilement son discours.
7. Dinaux a écrit dans sa *Notice* sur Mademoiselle Duchesnois : « Le rôle de Roxane, dans *Bajazet*, vint ajouter un nouveau fleuron à sa couronne; elle prouva que l'ambition, la fierté, la fureur, la vengeance, toutes les passions qui dominent le cœur de l'altière Roxane pouvaient être rendues par elle avec autant de perfection que cette ardeur brûlante qui consume le cœur de l'amante d'Hippolyte. Elle ennoblit cette fois les sentiments d'une esclave du sérail, qui, dédaignant les faveurs passagères de son maître, s'abandonne aux charmes qu'inspire un jeune prince malheureux, et s'enflamme d'autant plus qu'elle est plus contrainte dans l'expression de ses sentiments. »
8. Roxane parle du même ton qu'Agrippine dans *Britannicus* (III, v) :

J'ai promis, il suffit. Malgré vos ennemis
Je ne révoque rien de ce que j'ai promis.

9. Dès la seconde représentation qu'elle donna de *Bajazet*, Mademoiselle Rachel, troublée le premier soir, avait pris possession du rôle de Roxane : « Ce n'était déjà plus cette jeune fille perdue dans le sérail, comme l'avait dit Janin ; c'était bien la sultane impérieuse donnant ses ordres et voulant être obéie. » (M. VÉDEL, *Notice sur Rachel*, p. 61.) — Après la sortie d'Acomat, le ton de la tragédie va s'abaisser.

SCÈNE III.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, ZAÏRE.

ROXANE.

Enfin, belle Atalide,
Il faut de nos destins que Bajazet décide.
Pour la dernière fois je le vais consulter.
Je vais savoir s'il m'aime [1].

ATALIDE.

Est-il temps d'en douter,
Madame? Hâtez-vous d'achever votre ouvrage [2].
Vous avez du Visir entendu le langage.
Bajazet vous est cher. Savez-vous si demain
Sa liberté, ses jours seront en votre main?
Peut-être en ce moment Amurat en furie
S'approche pour trancher une si belle vie.
Et pourquoi de son cœur doutez-vous aujourd'hui?

ROXANE.

Mais m'en répondez-vous, vous qui parlez pour lui [3] ?

ATALIDE.

Quoi, Madame? les soins qu'il a pris pour vous plaire,
Ce que vous avez fait, ce que vous pouvez faire,
Ses périls, ses respects, et surtout vos appas [4],
Tout cela de son cœur ne vous répond-il pas?
Croyez que vos bontés vivent dans sa mémoire.

ROXANE.

Hélas! pour mon repos que ne le puis-je croire?
Pourquoi faut-il au moins que pour me consoler
L'ingrat ne parle pas comme on le fait parler [5]?
Vingt fois, sur vos discours pleine de confiance,
Du trouble de son cœur jouissant par avance,
Moi-même j'ai voulu m'assurer de sa foi,

1. Le public, qui n'est pas dans le secret de l'amour d'Atalide, ne peut comprendre ce que ces mots ont de cruel pour elle.

2. Racine, qui ne craignait pas les locutions familières, reprendra celle-ci dans *Athalie* (III, VII).

3. Roxane aime, mais d'un amour égoïste; elle joint l'ambition à l'amour, et ne veut pas se compromettre inutilement.

4. Il faut rendre à Racine cette justice qu'il n'a pas abusé de ce mot si complètement tombé aujourd'hui en désuétude.

5. Les premiers soupçons commencent déjà à se faire jour dans le cœur de Roxane; mais ce n'est encore qu'une lueur passagère.

Et l'ai fait en secret amener devant moi [1].
Peut-être trop d'amour me rend trop difficile ;
Mais sans vous fatiguer d'un récit inutile,
Je ne retrouvais point ce trouble, cette ardeur
Que m'avait tant promis un discours trop flatteur [2].
Enfin si je lui donne et la vie et l'Empire,
Ces gages incertains ne me peuvent suffire.

ATALIDE.

Quoi donc? à son amour qu'allez-vous proposer [3] ?

ROXANE.

S'il m'aime, dès ce jour il me doit épouser.

ATALIDE.

Vous épouser ! O ciel ! que prétendez-vous faire [4] ?

ROXANE.

Je sais que des Sultans l'usage m'est contraire [5] :

1. Var. — Pour l'entendre à mes yeux m'assurer de sa foi,
Je l'ai fait en secret amener devant moi. (1672)

2. Var. — Mes yeux ne trouvaient point ce trouble, cette ardeur,
Que leur avait promise un discours trop flatteur. (1672)

3. L'actrice chargée du rôle d'Atalide doit à la fois montrer sa terreur au public, et ne pas la laisser voir à Roxane.

4. Roxane peut croire encore que le cri d'Atalide est arraché à son étonnement de voir Roxane proposer une alliance si contraire aux mœurs des Turcs. L'artifice par lequel l'explication nécessaire qui va suivre est mise dans la bouche de Roxane, et non dans celle de Bajazet, est fort heureux.

5. Voici, comme échantillon de la paraphrase que Girault de Sainville a faite de *Bajazet* dans sa *Nouvelle* intitulée *Philadelphe*, le couplet de Ptolémaïde (p. 6-9) : « Je sais, poursuivit Ptolémaïde, que l'usage de nos Rois m'est contraire ; je sais qu'ils se sont fait une loi superbe de ne point assujettir leur foi à l'hymen ; je sais que parmi tant de beautés qui briguent à l'envi leur amour, ils daignent quelquefois faire choix d'une maîtresse ; mais que toujours inquiète malgré tous ses charmes, et toujours esclave, elle reçoit son maître dans ses bras, et que, sans sortir du joug où leur dure loi la condamne, elle ne peut être déclarée princesse favorite que par la naissance d'un fils. On sait que Ptolémée, plus ardent que ses prédécesseurs, a voulu que je dusse ce titre à son amour ; et l'on peut dire que j'en reçus la puissance aussi bien que le titre ; et dès ce moment il me laissa l'arbitre des jours de Philadelphe. Mais ce même Ptolémée ne me promit jamais que je verrais ses bienfaits couronnés par l'hymen : et moi qui n'aspirais uniquement qu'à cette gloire, j'ai perdu le souvenir de ses autres bienfaits. Mais que sert-il de le dissimuler? Philadelphe seul me les a fait oublier ; malgré tous ses malheurs il est plus heureux que son frère, et peut-être qu'il m'a plu sans aspirer à moi. Pour lui j'ai séduit nos femmes, nos gardes, et tout ce qu'il y a de plus sacré dans ce palais : en un mot, vous voyez jusqu'où ma passion l'a conduit, et que, grâce à mon amour, je me suis bien servie du pouvoir absolu que Ptolémée me donna sur ses jours. Philadelphe touche presque au trône de l'Égypte, il ne faut plus qu'un pas pour l'y faire monter ; mais c'est où je l'attends, et, malgré tout mon amour, si, dans cette même journée, il ne m'attache à lui par un hymen légitime, s'il ose m'alléguer une odieuse et contraire loi, enfin, s'il ne fait tout en ma faveur, quand je fais tout pour lui, dès le même moment, sans faire réflexion si je l'aime, et sans consulter si je me perds, j'abandonnerai l'ingrat, et le laisserai rentrer dans l'état malheureux d'où mes bontés l'ont tiré. Voilà sur quoi je veux que Philadelphe décide ; sa mort ou sa vie dépend de sa réponse. Je ne vous presse point aujourd'hui de me prêter votre voix pour lui

Je sais qu'ils se sont fait une superbe loi
De ne point à l'hymen assujettir leur foi.
Parmi tant de beautés qui briguent leur tendresse [1],
Ils daignent quelquefois choisir une maîtresse [2];
Mais toujours inquiète avec tous ses appas [3],
Esclave elle reçoit son maître dans ses bras [4];
Et sans sortir du joug où leur loi la condamne,
Il faut qu'un fils naissant la déclare Sultane [5].
Amurat plus ardent, et seul jusqu'à ce jour,
A voulu que l'on dût ce titre à son amour.
J'en reçus la puissance [6] aussi bien que le titre,
Et des jours de son frère il me laissa l'arbitre [7].
Mais ce même Amurat ne me promit jamais
Que l'hymen dût un jour couronner ses bienfaits [8];
Et moi, qui n'aspirais qu'à cette seule gloire,
De ses autres bienfaits j'ai perdu la mémoire [9].
Toutefois que sert-il de me justifier [10]?
Bajazet, il est vrai, m'a tout fait oublier.
Malgré tous ses malheurs plus heureux que son frère [11],

expliquer mes sentiments, je veux que devant moi sa bouche et l'air de son visage me découvrent son cœur, sans me laisser le moindre soupçon ; et je veux qu'étant amené secrètement dans ces lieux, il se présente à moi sans y être préparé. Je vas tout disposer, et vous saurez dans peu l'effet de cette entrevue. »

1. Pour *beautés*, voir *Iphigénie*, note du vers 239. Racine s'est emprunté ce vers à lui-même ; il avait écrit déjà dans *Britannicus* (IV, II) :

Parmi tant de beautés qui briguèrent son choix, etc.

2. On sait que c'est en lui jetant un mouchoir que le sultan témoigne sa préférence à celle de ses femmes qu'il daigne choisir. — Le despotisme oriental est admirablement peint dans ce couplet.

3. Voir la note du vers 271.

4. Comme ces royales captives des temps antiques, Andromaque, Cassandre, que les lois de la guerre obligeaient d'entrer dans le lit du vainqueur.

5. Voir les notes des vers 102 et 124.

6. La puissance de sultane ; mais ces deux mots sont bien éloignés l'un de l'autre.

7. Voir les vers 129-132. Ces vers forment comme une seconde exposition rapide, qui rappelle à la mémoire les nombreux faits dont le souvenir a été évoqué dans la première scène.

8. *Couronner* un édifice, c'est placer à son sommet les derniers ornements, c'est l'achever ; tel est le premier sens du mot.

9. « Le poète n'a point encore appris aux spectateurs quel est le caractère de Roxane : c'est elle-même qui, dès qu'elle paraît, le fait connaître : c'est par elle qu'on apprend qu'elle est ambitieuse, fière, violente, ingrate, et perfide. Parce qu'elle n'a point encore reçu d'Amurat le titre d'épouse, elle a oublié toutes les preuves qu'elle a reçues de son amour : elle veut donner son cœur à Bajazet ; et la première fois qu'elle le verra, elle le menacera de la mort s'il ne l'épouse, et lui proposera toujours ou sa main ou la mort. C'est dans la Turquie que le poète place cet honorable caractère. » (Louis Racine.)

10. C'est-à-dire : d'essayer de couvrir mon amour du voile de l'ambition.

11. Cette antithèse peu naturelle et cette pensée peu modeste mettent une tache à cet excellent morceau.

Il m'a plu, sans peut-être aspirer à me plaire [1].
Femmes, gardes, visir [2], pour lui j'ai tout séduit [3];
En un mot, vous voyez jusqu'où je l'ai conduit.
Grâces à mon amour, je me suis bien servie
Du pouvoir qu'Amurat me donna sur sa vie [4].
Bajazet touche presque au trône des Sultans :
Il ne faut plus qu'un pas. Mais c'est où je l'attends [5].
Malgré tout mon amour, si dans cette journée [6]
Il ne m'attache à lui par un juste [7] hyménée [8],
S'il ose m'alléguer une odieuse loi;
Quand je fais tout pour lui, s'il ne fait tout pour moi :
Dès le même moment, sans songer si je l'aime,
Sans consulter enfin si je me perds moi-même [9],
J'abandonne l'ingrat, et le laisse rentrer
Dans l'état malheureux d'où je l'ai su tirer.
Voilà sur quoi je veux que Bajazet prononce.
Sa perte ou son salut dépend de sa réponse.
Je ne vous presse point de vouloir aujourd'hui
Me prêter votre voix pour m'expliquer à lui [10] :
Je veux que devant moi sa bouche et son visage
Me découvrent son cœur, sans me laisser d'ombrage [11];

1. On ne saurait trop admirer le soin avec lequel Racine place dès le début de ses tragédies de petits détails, en apparence insignifiants, qui, à une seconde lecture, jettent aussitôt une lueur sur le caractère encore à peine connu des personnages.

2. Voir la note 1 de la page 32.

3. Voir *Britannicus*, note du vers 1537.

4. Ces vers doivent être prononcés avec ironie. Si l'on faisait du dernier la construction grammaticale, il faudrait expliquer *sur la vie d'Amurat;* mais la poésie a le droit de prendre avec la grammaire quelques libertés.

5. L'art avec lequel Racine compose ses discours est parfait. Il aime à placer au milieu d'un développement un vers dont la première moitié résume ce qui vient d'être dit, dont la seconde annonce ce qui va être dit. Un pareil vers éclaircit la pensée, et ranime l'attention. Tel est le vers 1196 de *Britannicus* :

Voilà tous mes forfaits. En voici le salaire.

Et, comme pour mieux marquer l'importance de la division, dans le vers de *Bajazet*, comme dans celui de *Britannicus*, le poète a placé un point entre les deux hémistiches.

6. Var. — Quel que soit mon amour, si dans cette journée. (1672.)

7. *Légitime*, comme *justus* en latin : *justus heres*, héritier légitime.

8. Pour l'étymologie de ce mot, voir *Mithridate*, note du vers 207.

9. Il n'y a pas un trait dans ce morceau qui ne peigne le caractère de Roxane, et ne prépare le dénoûment. Voir dans notre *Notice* (p. 8), le discours de Roxane à Bajazet dans la Nouvelle de Segrais.

10. *Expliquer une personne*, expression hardie, dont on ne trouve pas d'exemple avant Racine.

11. De doute, d'incertitude ; Roxane veut voir clair dans le cœur de Bajazet.

Que lui-même, en secret amené dans ces lieux [1],
Sans être préparé [2] se présente à mes yeux.
Adieu : vous saurez tout après cette entrevue [3].

SCÈNE IV.

ATALIDE, ZAÏRE.

ATALIDE [4].

Zaïre, c'en est fait, Atalide est perdue [5].

ZAÏRE.

Vous !

ATALIDE.

Je prévois déjà tout ce qu'il faut prévoir [6].
Mon unique espérance est dans mon désespoir [7].

1. Voir *Esther*, note du vers 908. Ce vers prépare la première scène du second acte.

2. A cette entrevue.

3. Roxane soupçonne Bajazet, mais elle ne soupçonne pas Atalide. L'affection qu'elle a pour elle, et qu'Acomat constatait au vers 210, lui a fermé les yeux.

4. « Les rôles tendres exigent une physionomie douce, un son de voix touchant, des pleurs faciles, des gestes moelleux et peu fréquents, un ensemble modeste, une démarche mesurée, une taille élégante, et, s'il se peut, dans la proportion des tailles médiocres. Les petites femmes paraissent jeunes plus longtemps, et tout ce qui semble tenir encore à l'enfance, émeut avec plus de facilité. — La plus grande partie de cet emploi ne présente que des jeunes filles sans expérience, timides, osant à peine avouer l'amour qu'elles ressentent et celui qu'elles inspirent. J'invite l'actrice chargée de cet emploi à ne jamais perdre de vue l'air de pureté, de candeur que son âge et son rang exigent. En peignant ce que l'amour peut inspirer de plus tendre, il faut éviter avec soin tout ce qui peut peindre la volupté. Le ton, le maintien, le regard d'une femme coquette ou galante, ne peuvent jamais convenir à l'innocence. La tragédie doit être l'école des mœurs pures, comme elle l'est des grandes actions. » (Mademoiselle Clairon, *Mémoires*, p. 260-261.)

5. Atalide a regardé, muette de terreur, sortir Roxane, puis elle accourt vers Zaïre, qui, pendant la scène précédente, était restée avec Zatime dans le fond du théâtre, et lui crie ce vers, qui commence la scène d'une façon dramatique. Il en était besoin ; car, ignorant les amours de Bajazet et d'Atalide, les soupçonnant à peine à la défiance de Roxane et au trouble peint sur le visage d'Atalide, nous ne pouvions comprendre ce qu'avaient de terrible pour elle les paroles de Roxane.

6. Une série de désastres.

7. Elle trouvera le salut dans son désespoir, qui la conduira à la mort; c'est le sens contraire que présentait le vers de Virgile (*Enéide*, II, 354), dont Racine semble ici s'être souvenu :

Una salus victis nullam sperare salutem.

Corneille, dans *le Cid* (I, II), avait maladroitement imité le vers de Virgile

Ma plus douce espérance est de perdre l'espoir,

semblant préparer les voies au fameux sonnet du *Misanthrope* (I, II) :

Belle Philis, on désespère
Alors qu'on espère toujours.

ZAÏRE.

Mais, Madame, pourquoi?

ATALIDE.

Si tu venais d'entendre
Quel funeste dessein Roxane vient de prendre[1],
Quelles conditions elle veut imposer!
Bajazet doit périr, dit-elle, ou l'épouser.
S'il se rend, que deviens-je en ce malheur extrême[2]?
Et s'il ne se rend pas, que devient-il lui-même[3]?

ZAÏRE.

Je conçois ce malheur; mais, à ne point mentir,
Votre amour dès longtemps a dû le pressentir.

ATALIDE.

Ah! Zaïre, l'amour a-t-il tant de prudence[4]?
Tout semblait avec nous être d'intelligence[5]:
Roxane, se livrant tout entière à ma foi[6],
Du cœur de Bajazet se reposait sur moi[7],
M'abandonnait le soin de tout ce qui le touche,
Le voyait par mes yeux, lui parlait par ma bouche;
Et je croyais toucher au bienheureux moment
Où j'allais par ses mains couronner mon amant.
Le ciel s'est déclaré contre mon artifice[8].
Et que fallait-il donc, Zaïre, que je fisse[9]?
A l'erreur de Roxane ai-je dû m'opposer,
Et perdre mon amant pour la désabuser?

1. Voir *Mithridate*, note du vers 1513. On a remarqué que *venais* et *vient* étaient bien rapprochés.
2. Voir *Phèdre*, note du vers 717.
3. Ces deux vers posent nettement la situation.
4. Voilà un vers touchant et bien racinien. N'oublions pas que Racine affectionnait vivement son Atalide, puisqu'il aima mieux, selon toute apparence, voir la Champmeslé jouer ce rôle que celui de Roxane.
5. Voir *Britannicus*, note du vers 1311.
6. Racine écrit presque toujours *toute entière*, contrairement à la grammaire. — *A ma foi*, c'est-à-dire à ma loyauté, comme dans Voltaire (*Mœurs*, 125) : « Charles se défia toujours des promesses du monarque, et se livra à la foi du chevalier. »
7. *Se reposer* d'une chose sur une personne, c'est lui en laisser le soin avec une absolue confiance, comme dans *Britannicus* (I, I):

Lorsqu'il se reposait sur moi de tout l'État.

Du cœur de Bajazet, c'est-à-dire du soin de connaître le cœur de Bajazet.
8. Voir *Britannicus*, note du vers 932.
9. Atalide va chercher à justifier son amour par la raison. Elle n'y réussira guère, et ferait peut-être mieux de s'en tenir à ses premiers mots :

Ah! Zaïre, l'amour a-t-il tant de prudence?

Avant que dans son cœur cette amour fût formée [1],
J'aimais, et je pouvais m'assurer [2] d'être aimée.
Dès nos plus jeunes ans, tu t'en souviens assez [3],
L'amour serra les nœuds par le sang commencés [4].
Élevée avec lui dans le sein de sa mère [5],
J'appris à distinguer [6] Bajazet de son frère;
Elle-même avec joie unit nos volontés [7].
Et quoique après sa mort l'un de l'autre écartés,
Conservant, sans nous voir, le désir de nous plaire [8],
Nous avons su toujours nous aimer et nous taire.
Roxane, qui depuis, loin de s'en défier,
A ses desseins secrets voulut m'associer,
Ne put voir sans amour ce héros trop aimable [9] :
Elle courut lui tendre une main favorable.
Bajazet étonné rendit grâce à ses soins,
Lui rendit des respects [10] : pouvait-il faire moins ?
Mais qu'aisément l'amour croit tout ce qu'il souhaite [11] !
De ses moindres respects Roxane satisfaite,
Nous engagea tous deux par sa facilité
A la laisser jouir de sa crédulité [12].
Zaïre, il faut pourtant avouer ma faiblesse :

1. *Amour* n'est plus aujourd'hui des deux genres que lorsqu'il désigne la passion d'un sexe pour l'autre, et encore dans ce cas n'est-il féminin au singulier qu'en poésie.
2. Avoir la certitude, l'assurance, comme dans les *Plaideurs* (II, vi) :

...... Assurez-vous qu'Isabelle est constante.

3. Toute cette confidence est ici parfaitement amenée et naturelle. Atalide n'apprend rien à Zaïre ; toutes deux s'entretiennent de ce qui intéresse Atalide, et cet entretien nous met au courant de ce que nous devons savoir.
4. Vers d'une élégance un peu surannée.
5. Voir *Phèdre*, note du vers 1101.
6. Remarquez la délicatesse de cette expression.
7. Voir *Andromaque*, note du vers 72. — *Unit nos volontés*, c'est-à-dire : nous unit, nous qui voulions l'être. Dans *Mithridate*, Racine expliquera et détaillera avec autant de soin les faits de l'avant-scène de façon à concilier le plus possible à ses héros notre bienveillance.
8. Voir *Britannicus*, note du vers 385.
9. Digne d'être aimé.
10. *Rendit grâce, rendit des respects ;* inadvertance du poète.
11. Joli vers, qui rappelle celui d'Elmire dans *Tartuffe* (IV, iii) :

...On est aisément dupé par ce qu'on aime,

copié par Bidar, dans son *Hippolyte* (II, v) :

Ah ! qu'on est aisément trompé par ce qu'on aime !

12. Tout cela est très bien dit ; mais, avec *Bérénice* et *Bajazet*, Racine rentrait complètement dans la tragédie romanesque, avec laquelle il avait semblé vouloir rompre dans *Britannicus*, et on lui en a voulu.

D'un mouvement jaloux je ne fus pas maîtresse[1].
Ma rivale, accablant mon amant de bienfaits,
Opposait un empire à mes faibles attraits[2];
Mille soins la rendaient présente à sa mémoire;
Elle l'entretenait de sa prochaine gloire.
Et moi, je ne puis rien. Mon cœur, pour tous discours,
N'avait que des soupirs, qu'il répétait toujours[3].
Le ciel seul sait[4] combien j'en ai versé de larmes.
Mais enfin Bajazet dissipa mes alarmes.
Je condamnai mes pleurs, et jusques aujourd'hui
Je l'ai pressé de feindre, et j'ai parlé pour lui.
Hélas ! tout est fini. Roxane méprisée
Bientôt de son erreur sera désabusée.
Car enfin Bajazet ne sait point se cacher :
Je connais sa vertu prompte à s'effaroucher[5];
Il faut qu'à tous moments, tremblante et secourable,
Je donne à ses discours un sens plus favorable[6].
Bajazet va se perdre. Ah ! si, comme autrefois,
Ma rivale eût voulu lui parler par ma voix !
Au moins si j'avais pu préparer son visage[7] !
Mais, Zaïre, je puis l'attendre à son passage[8]:
D'un mot ou d'un regard je puis le secourir.
Qu'il l'épouse, en un mot, plutôt que de périr.
Si Roxane le veut, sans doute il faut qu'il meure.

1. Atalide devrait avoir pour l'instant d'autres préoccupations, en face du danger qui la menace. Mais, si elle s'arrête à rappeler ce détail, c'est que le poète a besoin de nous faire connaitre son caractère.

2. Racine mettra de nouveau cette expression dangereuse dans la bouche d'Esther (I, I) :

De mes faibles attraits le Roi parut frappé ;

Si l'actrice chargée du rôle est laide ou d'une beauté opulente, le parterre s'amuse.

3. C'est dans *Bajazet* surtout que Racine a peint les hommes tels qu'ils sont, et il faut convenir que ce spectacle n'a rien qui élève l'âme.

4. Succession désagréable de sons semblables, étonnante chez un poète épris de l'harmonie comme Racine.

5. Cette expression, qui est devenue familière, ne l'était pas alors, et Corneille avait pu dire dans *Pertharite* (III, IV) :

Que ton ambition ne s'effarouche pas.

Racine avait d'ailleurs écrit déjà dans *Bérénice* (III, II) :

Soit vertu, soit amour, mon cœur s'en effarouche.

Ces vers servent à la fois à peindre le caractère de Bajazet, à préparer la scène qui ouvrira le second acte, et à amener, sinon la terreur, du moins l'inquiétude sur la scène.

6. Aux vœux de Roxane.

7. Forte ellipse : l'avertir, de façon qu'il puisse préparer son visage.

8. VAR. — Mais, Zaïre, je puis attendre son passage. (1672.)

Il se perdra, te dis-je. Atalide, demeure [1] :
Laisse, sans t'alarmer, ton amant sur sa foi [2].
Penses-tu mériter qu'on se perde pour toi ?
Peut-être Bajazet, secondant ton envie,
Plus que tu ne voudras aura soin de sa vie [3].

ZAÏRE.

Ah ! dans quels soins, Madame, allez-vous vous plonger [4] ?
Toujours avant le temps faut-il vous affliger ?
Vous n'en pouvez douter, Bajazet vous adore.
Suspendez ou cachez l'ennui qui vous dévore [5].
N'allez point par vos pleurs déclarer vos amours.
La main qui l'a sauvé le sauvera toujours,
Pourvu qu'entretenue en son erreur fatale [6],
Roxane jusqu'au bout ignore sa rivale [7].
Venez en d'autres lieux enfermer vos regrets,
Et de leur entrevue attendre le succès [8].

ATALIDE.

Hé bien ! Zaïre, allons. Et toi, si ta justice
De deux jeunes amants veut punir l'artifice [9],
O ciel, si notre amour est condamné de toi,
Je suis la plus coupable : épuise tout sur moi.

1. La façon dont s'interpelle Atalide était chère aux héros de Corneille. Racine a eu le bon goût d'employer rarement cette tournure peu naturelle.

2. Ce vers est dit avec une triste ironie ; la jalousie d'Atalide fait un retour offensif. — Voir *Britannicus*, note du vers 146.

3. « Quelle délicatesse dans la peinture qu'Atalide fait de ses sentiments ! que tous les replis de son âme sont bien développés ! que sa jalousie est tendre et affectueuse ! Ce n'est point la fureur atroce de Médée, ce n'est que l'inquiétude d'une âme délicate et sensible. Racine seul connaissait toutes ces finesses. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.) — « Ce vers, et ce qui précède, et ce qui suit, tout est plein de délicatesse et de grâce. La situation ne paraît pas encore s'y opposer ; mais, à mesure que le péril croîtra, on va voir qu'en faisant son Atalide, Racine était encore trop près de sa Bérénice, et ne s'aperçut pas combien ce qui était charmant dans l'une allait devenir petit dans l'autre, et contraire à l'esprit du sujet et à celui de la tragédie. » (LA HARPE.)

4. Voir *Phèdre*, note du vers 482.

5. Voir *Andromaque*, note du vers 44.

6. *Fatale* est pris ici dans son sens étymologique : marquée par les destins, comme au vers 421.

7. « Voilà le nœud de toute l'intrigue clairement indiqué : le succès de la conspiration, la vie de Bajazet, celle d'Atalide, sont attachés à l'erreur de Roxane. Cet acte, excellent dans toutes ses parties, est un modèle de la manière dont il faut expliquer un sujet, faire connaître les personnages et fonder l'intérêt : il laisse l'âme du spectateur entre la crainte et l'espérance. » (GEOFFROY.)

8. Zaïre emmène Atalide, parce que Racine a besoin d'amener Bajazet dans la salle où elle se trouve ; ainsi le veut l'unité de lieu. — *Succès* est encore ici pris dans son sens latin : issue.

9. Voir *Britannicus*, note du vers 932.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

BAJAZET, ROXANE[1].

ROXANE.

Prince, l'heure fatale[2] est enfin arrivée
Qu'à votre liberté le ciel a réservée.
Rien ne me retient plus, et je puis dès ce jour
Accomplir le dessein qu'a formé mon amour[3].
Non que, vous assurant d'un triomphe facile,
Je mette entre vos mains un empire tranquille;
Je fais ce que je puis, je vous l'avais promis[4]:
J'arme votre valeur contre vos ennemis[5];
J'écarte de vos jours un péril manifeste;
Votre vertu[6], Seigneur, achèvera le reste.
Osmin a vu l'armée; elle penche pour vous[7];
Les chefs de notre loi conspirent avec nous[8];

1. Voir *Esther*, note 2 de l'acte II. Roxane a fait sortir secrètement Bajazet de sa prison; mais il est toujours accompagné de gardes, et ces gardes vont entrer sur le théâtre à la fin de la scène. Il ne faut pas oublier ce détail, qui relève encore la fermeté de Bajazet.
2. Voir la note du vers 413.
3. « Quand l'amour a précédé les vices, il peut se soutenir encore quelque temps avec eux; mais je ne crois pas qu'il puisse naître dans un cœur déjà vicié. Les intrigues du visir, et l'espoir de parvenir au rang qu'Amurat lui refuse, sont les seuls motifs qui déterminent Roxane à voir Bajazet. — La vue d'un homme plus jeune que son bienfaiteur et son maître excite une fermentation dans ses sens qu'elle prend pour de l'amour; mais tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle dit, prouve seulement une illusion voluptueuse et momentanée. Sa vanité blessée, son ambition trahie, sont les seules sources de ses larmes : le soin de sa grandeur remplit toutes les facultés de son âme. » (Mademoiselle CLAIRON, *Mémoires*, p. 319-320.)
4. Ce vers rappelle le vers 251.
5. Elle tire Bajazet de sa prison, et lui donne des armes, voilà tout ce qu'elle peut faire pour lui; mais c'est beaucoup, lorsque l'on songe que, sans Roxane, Bajazet serait déjà mort.
6. Votre valeur, votre mérite.
7. Roxane, tout en affectant de ne pas exagérer l'importance de ses services, les rappelle cependant avec beaucoup d'habileté, avant d'en réclamer le prix.
8. Voir la note du vers 234.

Le visir Acomat vous répond de Bysance[1] ;
Et moi, vous le savez, je tiens sous ma puissance
Cette foule de chefs, d'esclaves, de muets[2],
Peuple que dans ses murs renferme ce palais,
Et dont à ma faveur les âmes asservies[3]
M'ont vendu dès longtemps leur silence et leurs vies.
Commencez maintenant. C'est à vous de courir
Dans le champ glorieux que j'ai su vous ouvrir.
Vous n'entreprenez point une injuste carrière[4] ;
Vous repoussez, Seigneur, une main meurtrière[5] :
L'exemple en est commun[6] ; et, parmi les Sultans,
Ce chemin à l'Empire a conduit de tout temps.
Mais pour mieux commencer, hâtons-nous l'un et l'autre
D'assurer à la fois mon bonheur et le vôtre[7].
Montrez à l'univers, en m'attachant à vous,
Que quand je vous servais, je servais mon époux[8] ;
Et par le nœud sacré d'un heureux hyménée
Justifiez la foi que je vous ai donnée.

BAJAZET.

Ah ! que proposez-vous, Madame[9] ?

1. Voir la note du vers 10.

2. Les Sultans avaient à leur service des gens qui, sans être tous muets en réalité, ne parlaient jamais que par signes. Ils étaient chargés d'exécuter dans le sérail les arrêts de mort. Nous avons cité dans notre *Notice* le dénouement de la *Sultane* de Bounyn, dans lequel des muets introduits par Solyman étranglent son fils Moustapha.

3. Qui se sont faites les esclaves de ma faveur.

4. C'est-à-dire : vous ne descendez point injustement, sans en avoir le droit, dans la carrière.

5. Qui veut être meurtrière, et qui, d'ailleurs, l'a déjà été, puisque Mourad a fait mettre à mort son frère Orcan.

6. On dirait en prose : en est devenu commun.

7. Roxane, en ses ardeurs sans frein, sans retenue,
A l'orgueil d'une amante et d'une parvenue !..
De son jeune captif la beauté l'a séduite ;
Un amoureux transport et l'embrase et l'excite
Sur lui ses longs regards errant avec plaisir
Doivent étinceler des flammes du désir....
(SAMSON, *Art théâtral*, I, 87.)

8. VAR. — Que quand je vous servais, j'ai servi mon époux. (1672.)
« La proposition est ramenée et motivée aussi adroitement qu'elle peut l'être. Mais ce qu'il y a ici de plus remarquable, c'est que ce rôle de Roxane est le seul où l'ambition ne refroidisse pas l'amour, qu'ordinairement tout autre mélange refroidit ; c'est qu'ici l'intérêt de ces deux passions est le même, et qu'elles sont inséparables dans leur objet. Roxane ne peut épouser son amant qu'en le mettant sur le trône et en y montant avec lui. Le danger commun la justifie : c'est une des plus heureuses combinaisons dont Racine ait été redevable à la nature du sujet, et qui rendent la conception de ce rôle si tragique. » (LA HARPE.)

9. En dépit de tout l'art de Racine, Bajazet sera toujours un peu ridicule ; il est dans nos mœurs, et l'on ne peut nous en louer, de sourire d'un homme qui

ROXANE.

Hé quoi, Seigneur ?
Quel obstacle secret trouble notre bonheur ?

BAJAZET.

Madame, ignorez-vous que l'orgueil de l'Empire...
Que ne m'épargnez-vous la douleur de le dire [1] ?

ROXANE.

Oui, je sais que depuis qu'un de vos Empereurs,
Bajazet, d'un barbare éprouvant les fureurs,
Vit au char du vainqueur son épouse enchaînée,
Et par toute l'Asie à sa suite traînée,
De l'honneur ottoman [2] ses successeurs jaloux [3]
Ont daigné rarement prendre le nom d'époux [4].
Mais l'amour ne suit point ces lois imaginaires;

se refuse, même quand cet homme est Hippolyte ; et M. Alexandre Dumas l'a fait constater à la princesse Georges elle-même, en présence de son mari. C'est cette prévention, due à notre éducation et au milieu dans lequel nous vivons, qui nous fait trouver froids le rôle de Bajazet et cette scène. Essayons de nous dégager de cette préoccupation, et nous ne verrons plus rien qui nous choque dans le personnage de Bajazet.

1. Il y a beaucoup de délicatesse dans cette suspension de Bajazet.

2. Voir les *Acteurs*, note 3.

3. Voir *Britannicus*, note du vers 413.

4. Il s'agit ici de Bajazet Ier, cinquième empereur des Turcs, que Tamerlan fit prisonnier en 1402. M. Mesnard signale trois auteurs dans lesquels Racine avait pu trouver cette tradition historique : « Ces noces (*de Soliman Ier et de Roxelane*) se firent avec un étonnement général; car la coutume des Ottomans était de n'avoir que des concubines et ne point épouser des femmes, pour éviter l'ignominie que Tamerlan fit souffrir à la femme de Bajazet. » (Du Verdier, *Abrégé de l'histoire des Turcs*, t. II, p. 575.) — « La loi qui fut établie dans le conseil du prince, ordonnant que les Sultans n'épouseraient point de femmes, prit naissance du règne de Bajazet Ier, lequel ayant épousé une femme de la maison des Paléologues, empereurs de Constantinople, la vit, par le désastre de la guerre, captive avec soi entre les mains de Tamerlanes, empereur des Tartares, et traitée avec tant de mépris, qu'un jour ce Scythe, les faisant manger tous deux à sa table, commanda à cette princesse de se lever et aller au buffet prendre sa coupe pour lui verser à boire. » (Baudier, *Histoire générale du Serrail*, p. 51.)

Ce prince malheureux, que la scythique rage
Força de terminer ses jours en une cage,
Apprenant qu'on avait indignement traité
Du sang paléologue une illustre beauté,
Compagne de son lit comme de son empire,
Ressentit de ses maux le dernier et le pire ;
Et, pour ressouvenir de son ressentiment,
Aux rois ses successeurs laissa pour testament
D'ôter de leur État la qualité de reine,
Pour ne jamais souffrir une pareille peine.

(Desmares, *Roscelane*, I, ii.) On croyait, au temps de Racine, que Bajazet avait été enfermé dans une cage de fer, et que sa femme avait souffert, en sa présence, les traitements les plus odieux. De nos jours, bien que ces faits ne soient plus regardés que comme une fable inventée par les Turcs pour déshonorer Tamerlan, ils ont inspiré plusieurs tableaux. — Transportant en Égypte la scène de son *Philadelphe*, Girault de Sainville a cru y devoir transporter aussi la coutume dont parle ici Roxane.

Et sans vous rapporter des exemples vulgaires [1],
Solyman [2] (vous savez qu'entre tous vos aïeux,
Dont l'univers a craint le bras victorieux [3],
Nul n'éleva si haut la grandeur ottomane),
Ce Solyman jeta les yeux sur Roxelane.
Malgré tout son orgueil, ce monarque si fier [4]
A son trône, à son lit daigna l'associer [5],
Sans qu'elle eût d'autres droits au rang d'impératrice
Qu'un peu d'attraits peut-être, et beaucoup d'artifice [6].

BAJAZET.

Il est vrai. Mais aussi voyez ce que je puis,
Ce qu'était Solyman, et le peu que je suis.
Solyman jouissait d'une pleine puissance [7] :
L'Égypte ramenée à son obéissance [8],
Rhodes, des Ottomans ce redoutable écueil,
De tous ses défenseurs devenu le cercueil [9],
Du Danube asservi les rives désolées [10],
De l'empire persan les bornes reculées [11],

1. C'est-à-dire : choisis parmi les empereurs obscurs.
2. Il s'agit du grand Solyman, qui enleva Rhodes aux Hospitaliers, vint assiéger Vienne en 1529, et fut l'allié de François Ier contre Charles-Quint.
3. Bajazet doit le savoir au moins aussi bien que Roxane. Ces vers s'adressent trop évidemment au public.
4. *Fier* et *associer* ne riment plus très bien.
5. Voir *Mithridate*, note du vers 59.
6. Ces vers, par le rapprochement qu'ils indiquent, sans le faire, sont un plaidoyer des plus habiles. De Thou, au livre IX de son *Histoire*, dit que Roxelane, pour se faire épouser de Solyman, eut recours aux sortilèges : « Roxelana..... ut majorem dignitatis gradum adipisceretur, a simulata religione occasionem sumpsit..... philtris ab hebræa saga..... subministratis. » Le mariage de Roxelane et de Solyman a fourni à Favart, au siècle dernier, le sujet de sa comédie des *Trois Sultanes*, un chef-d œuvre d'esprit et de grâce.
7. Sa flotte était redoutée des bouches du Rhône à celles de l'Indus.
8. Solyman, étendant au loin son influence, équipa en 1538 une flotte sur la mer Rouge, afin de secourir contre les Portugais les musulmans de l'Inde.
9. C'est en 1522 que Solyman enleva Rhodes aux Hospitaliers, après une héroïque résistance de cinq mois dirigée par le grand maître Villiers de l'Isle-Adam. En 1558, Solyman enleva Tripoli aux chevaliers de Malte; mais il échoua en 1565 devant Malte, où le grand maître, La Valette, fut plus heureux que Villiers de l'Isle-Adam.
10. En 1521, après douze assauts, Solyman s'était emparé de Belgrade. En 1526, il passa le Danube avec deux cent mille hommes, et battit et tua à Mohacz le roi Louis II de Hongrie. Il opposa à son successeur et beau-frère, Ferdinand d'Autriche, un prétendant magyare, Jean Zapoly, au nom duquel il ravagea la Hongrie, et s'empara même de Bude. Le 26 septembre, Solyman arrivait devant Vienne, qui sut repousser l'envahisseur. Mais en 1528, Solyman était maître de l'Esclavonie, et en 1532 il reparaissait dans la Hongrie, dont il s'emparait presque complètement en 1541. Racine est donc en droit de faire dire à Bajazet que Solyman s'était asservi les rives du Danube. — Voir la note du vers 1189.
11. *Reculées* par rapport à l'empire ottoman, qui a pénétré sur les terres du roi de Perse. En 1534, le Sultan avait enlevé aux Persans Tauris et Bagdad. Charles-Quint s'était allié au roi de Perse, comme François Ier à Solyman. C'est avec Solyman que les Ottomans s'introduisirent dans la politique européenne.

Dans leurs climats brûlants les Africains domptés[1],
Faisaient taire les lois devant ses volontés.
Que suis-je ? J'attends tout du peuple et de l'armée.
Mes malheurs font encor toute ma renommée.
Infortuné, proscrit, incertain de régner,
Dois-je irriter les cœurs au lieu de les gagner ?
Témoins de nos plaisirs, plaindront-ils nos misères ?
Croiront-ils mes périls et vos larmes sincères[2] ?
Songez, sans me flatter du sort de Solyman,
Au meurtre tout récent du malheureux Osman[3].
Dans leur rébellion les chefs de janissaires[4],
Cherchant à colorer leurs desseins sanguinaires[5],
Se crurent à sa perte assez autorisés
Par le fatal hymen que vous me proposez.
Que vous dirai-je enfin ? Maître de leur suffrage[6],
Peut-être avec le temps j'oserai davantage.
Ne précipitons rien, et daignez commencer
A me mettre en état de vous récompenser.

ROXANE.

Je vous entends[7], Seigneur. Je vois mon imprudence ;
Je vois que rien n'échappe à votre prévoyance.
Vous avez pressenti jusqu'au moindre danger
Où[8] mon amour trop prompt vous allait engager.
Pour vous, pour votre honneur, vous en craignez les suites,
Et je le crois, Seigneur, puisque vous me le dites[9].

1. Après qu'il se fut emparé de Tripoli, Solyman se trouva maître de toute la côte septentrionale d'Afrique. Il est à remarquer que Racine, sans doute pour éloigner encore de nous sa tragédie, n'a point parlé des rapports de Solyman avec la France.

2. « Ce vers a donné lieu à beaucoup de critiques. Sans doute des périls ne peuvent pas être *sincères* ; mais c'est un artifice de style, dont Racine offre le premier exemple, de réunir deux mots par la même épithète, quand il se trouve dans le dernier un rapport exact et dans l'autre une analogie d'idées suffisante : c'est ici le cas. Les périls sont *réels* quand les larmes sont *sincères* : ainsi l'une fait ici supposer l'autre, et la *sincérité* des larmes fait sous-entendre la réalité des dangers. » (LA HARPE.)

3. Voir les notes de la *Seconde Préface*. Osman avait épousé solennellement une Russe de basse origine. Elle eut un fils, qui mourut. Alors Osman, voulant avoir, au mépris des maximes fondamentales de l'empire turc, quatre femmes légitimes à la fois, se choisit encore trois épouses parmi les filles libres de ses sujets.

4. Voir la note du vers 29.

5. Voir *Athalie*, note du vers 46.

6. Quand je serai assuré de leur suffrage.

7. Sens latin : je vous comprends. La pauvre Roxane commence à s'apercevoir qu'elle n'est pour Bajazet qu'un moyen. C'est du ton le plus froid qu'elle prononce ce couplet.

8. Voir *la Thébaïde*, note du vers 537.

9. Si Roxane croyait Bajazet, elle n'éprouverait pas le besoin de le lui dire. Le ton de l'actrice doit indiquer qu'elle parle contre sa pensée.

Mais avez-vous prévu, si vous ne m'épousez,
Les périls plus certains où vous vous exposez [1] ?
Songez-vous que sans moi tout vous devient contraire [2] ?
Que c'est à moi surtout qu il importe de plaire ?
Songez-vous que je tiens les portes du Palais,
Que je puis vous l'ouvrir ou fermer pour jamais,
Que j'ai sur votre vie un empire suprême,
Que vous ne respirez qu'autant que [3] je vous aime?
Et sans ce même amour qu'offensent vos refus [4],
Songez-vous, en un mot, que vous ne seriez plus [5] ?

BAJAZET.

Oui, je tiens tout de vous; et j'avais lieu de croire
Que c'était pour vous-même une assez grande gloire,
En voyant devant moi tout l'Empire à genoux [6],
De m'entendre avouer que je tiens tout de vous [7].
Je ne m'en défends point, ma bouche le confesse,
Et mon respect saura le confirmer sans cesse [8].
Je vous dois tout mon sang : ma vie est votre bien [9];

1. Puisque Bajazet fait taire entièrement l'amour pour ne parler que le langage de la raison, Roxane essaie de se placer sur le même terrain que lui. L'un et l'autre dit ce qu'il doit dire ; mais nos préjugés ne nous permettent pas de nous intéresser à cette lutte entre une esclave, qui, le mot de reconnaissance à la bouche, prétend se faire épouser, et un homme qui résiste aux avances d'une jolie femme éprise de lui. — Il faut dans ce vers bien détacher ces deux mots : *plus certains*. « Sa voix était incisive et âpre ; sans menace apparente, elle faisait cependant pressentir la catastrophe terrible qui termine la pièce. » (M. Védel, *Notice sur Rachel*, p. 65.)

2. Voir *Britannicus*, note du vers 1491.

3. En tant que, parce que ; Voltaire écrira de même dans la *Mort de César* (I, III) :

> Vous qui ne respirez qu'autant que mon courroux,
> Retenu trop longtemps, s'est arrêté sur vous.

4. Ce second hémistiche n'est pas une cheville amenée pour la rime ; c'est une menace.

5. Var. — Songez-vous dès longtemps que vous ne seriez plus. (1672.)
On ne peut guère dire qu'une femme qui fait ainsi l'amour le poignard à la main, soit une héroïne française habillée à la turque.

6. Cette image grandiose, nous l'avons déjà vue dans *Britannicus* (IV, II) :

> Une loi moins sévère
> Mit Claude dans mon lit, et Rome à mes genoux.

7. Bajazet répète deux fois ces derniers mots, comme pour mieux protester de sa reconnaissance; mais Roxane, qui demande une reconnaissance plus active, trouve avec raison que Bajazet se défend très maladroitement, et que ses mauvaises raisons ont tout l'air de mauvaises plaisanteries.

8. *Confesser*, *confirmer*, le rapprochement de ces deux mots, fort employés dans le style théologique, peut paraître une négligence à des critiques sévères.

9. Iphigénie dira la même chose à son père (IV, IV).

Mais enfin voulez-vous [1]...

ROXANE.

Non, je ne veux plus rien.
Ne m'importune plus de tes raisons forcées [2].
Je vois combien tes vœux sont loin de mes pensées [3].
Je ne te presse plus, ingrat, d'y consentir.
Rentre dans le néant dont je t'ai fait sortir [4].
Car enfin qui m'arrête? et quelle autre assurance
Demanderais-je encor de son indifférence [5]?
L'ingrat est-il touché de mes empressements?
L'amour même entre-t-il dans ses raisonnements?
Ah! je vois tes desseins. Tu crois, quoi que je fasse,
Que mes propres périls t'assurent de ta grâce,
Qu'engagée avec toi par de si forts liens,

1. Roxane pourrait répondre, en changeant légèrement les paroles d'Agrippine (*Britannicus*, I, I) :

Un peu moins de respect, mais un peu plus d'amour.

Elle aime mieux se fâcher. On a remarqué que, par les idées, et aussi par la froideur, ce discours de Bajazet rappelait le discours d'Énée à Didon au livre IV de l'*Enéide* (333-335) :

Ego te, quæ plurima fando
Enumerare vales, nunquam, regina, negabo
Promeritam ; nec me meminisse pigebit Elisæ,
Dum memor ipse mei, dum spiritus hos reget artus.

2. Emportée par la colère, Roxane tutoie Bajazet ; ce mouvement fort heureux, ce passage du *vous* au *tu*, et du *tu* au *vous*, avait été déjà placé par Racine dans son *Andromaque* (IV, v), avec beaucoup de bonheur. Peut-être avait-il emprunté cet effet au *Porus*, que l'abbé Boyer avait donné en 1648. Dans cette tragédie (II, II), Porus, faisant à sa femme une stupide scène de jalousie, lui disait :

M'abandonnerez-vous en l'état où je suis ?...
Va, perfide, va, cours après ton Alexandre, etc.

Pour *forcées*, voir *Iphigénie*, note du vers 685.
3. De s'accorder avec mes pensées.
4. Ce vers, qui est fort beau, peint admirablement l'orgueil de Roxane ; pour elle, la naissance de Bajazet n'est rien : c'est à elle qu'il doit tout.
5. Ici encore Racine se souvient de Virgile et de Didon; voir d'ailleurs *Andromaque*, note du vers 1400. — Jocaste disait par un mouvement analogue dans la *Thébaïde* de Jean Robelin (III) :

Voyez-le, ce meurtrier, s'il a changé couleur ;
Voyez s'il a montré un signe de douleur;
Si mes plaintes l'ont mû, non plus que la marine
Flottant émeut le pied d'une roche voisine.

Enfin, l'on peut encore rapprocher de ce morceau le début du couplet d'Armide à Renaud dans la *Jérusalem délivrée* (Chant XVI°, trad. Philippon de la Madelaine): « Non, la belle Sophie ne fut pas ta mère; non! tu n'es point du glorieux sang des Est. Produit impur du limon de la mer, tu as sucé, au milieu des glaces du Caucase, le lait de quelque farouche tigresse ! Pourquoi dissimulerai-je davantage ? Cet homme que je prie a-t-il donné le moindre signe de pitié, a-t-il changé de visage, a-t-il accordé un seul soupir, une seule larme à ma douleur ? »

Je ne puis séparer tes intérêts des miens.
Mais je m'assure [1] encore aux bontés de ton frère :
Il m'aime, tu le sais ; et, malgré sa colère,
Dans ton perfide sang je puis tout expier,
Et ta mort suffira pour me justifier [2].
N'en doute point, j'y cours, et dès ce moment même.
Bajazet, écoutez : je sens que je vous aime [3].
Vous vous perdez. Gardez de me laisser sortir [4].
Le chemin est encore ouvert au repentir.
Ne désespérez point une amante en furie [5].
S'il m'échappait un mot, c'est fait de votre vie.

1. *T'assurent*, je *m'assure*, à trois vers de distance, forment une légère tache dans ce beau couplet. Voir *Iphigénie*, note du vers 1327.

2. Roxane ne croit pas un mot de ce qu'elle dit ; aussi dans le changement de ton des vers suivants entrera-t-il, à côté de beaucoup de passion, un peu de prudence.

3. La Fille du Moufti avait déjà dit dans l'*Osman* de Tristan l'Hermite (V, III) :

> Ha ! le cœur insensible ! Ha ! le cruel qu'il est,
> Sa cruauté me tue, et sa vertu me plait :
> Il ne me peut souffrir, il me hait, il m'abhorre,
> Il me quitte, il me fuit, et si je l'aime encore.

« La Médée de Corneille disait aussi dans la tragédie du même nom (III, III) :

> Je t'aime encor, Jason, malgré ta lâcheté.

Quelle différence entre Roxane et Médée ! Le rôle de Médée est l'essai d'un génie vigoureux et sans art, qui en vain fait déjà quelques efforts contre la barbarie qui enveloppe son siècle ; et le rôle de Roxane est le chef-d'œuvre de l'esprit et du goût dans un temps plus heureux ; l'une est une statue grossière de l'ancienne Égypte ; l'autre est une statue de Phidias. » (VOLTAIRE, *Commentaires sur Corneille*, éd. Beuchot, XXXV, p. 28-29.) En 1656, dans sa *Floridon* (p. 82), Segrais faisait dire à sa Roxane : « Bajazet... je t'avoue que, voyant tant de sujets de te haïr, je ne sais pourquoi je ne puis m'empêcher de t'aimer. » — Voir enfin *Bérénice*, note du vers 1110. — A propos de ce vers de Racine et de Mademoiselle Rachel, J. Janin a écrit — (*Mademoiselle Rachel et la Tragédie*, p. 263). « Elle disait cela à tout briser. » — M. Alexandre Dumas a placé un mouvement semblable dans sa *Princesse Georges* (I, VII) : « SÉVERINE. — Je vous pardonne. — LE PRINCE. — Pourquoi ? — SÉVERINE. — Parce que je ne puis échapper à ce que je souffre que par l'héroïsme, parce que je veux vous prouver que je suis au-dessus des autres femmes, parce que je vous aime, c'est bien plus simple. — LE PRINCE. — Vous m'aimez ? — SÉVERINE. — Et je ne puis pas vivre sans vous, quoique je fasse. Voilà vingt heures que je me creuse la tête et le cœur pour trouver autre chose, et je ne trouve pas, et puis, je veux que vous soyez tout à fait dans votre tort. Vous comptiez peut-être que j'allais faire de la dignité, avoir de l'orgueil, vous rendre votre liberté, vous abandonner à cette femme ; je l'ai cru aussi, je l'ai voulu, je ne peux pas : je vous aime. »

4. Au dernier acte, c'est le *Sortez* de Roxane qui condamne Bajazet ; ici, c'est en sortant elle-même qu'elle va le condamner. Le poète aurait pu varier un peu plus ses effets. — Néron dira de même au dénouement d'*Une fête de Néron* de Soumet et Belmontet :

> Les remords de Néron sont passagers, ma mère.
> Si je sortais... Hé bien ! vous n'avez qu'un instant.

5. Voir *Mithridate*, note du vers 1416.

BAJAZET.

Vous pouvez me l'ôter : elle est entre vos mains [1].
Peut-être que ma mort, utile à vos desseins,
De l'heureux Amurat obtenant votre grâce [2],
Vous rendra dans son cœur votre première place.

ROXANE.

Dans son cœur [3]? Ah! crois-tu, quand il le voudrait bien,
Que si je perds l'espoir de régner dans le tien,
D'une si douce erreur si longtemps possédée,
Je puisse désormais souffrir une autre idée [4],
Ni que je vive enfin, si je ne vis pour toi?
Je te donne, cruel, des armes contre moi,
Sans doute, et je devrais retenir ma faiblesse :
Tu vas en triompher. Oui, je te le confesse,
J'affectais à tes yeux une fausse fierté [5].
De toi dépend ma joie et ma félicité.
De ma sanglante mort ta mort sera suivie [6].
Quel fruit de tant de soins que j'ai pris pour ta vie!
Tu soupires enfin, et sembles te troubler [7].
Achève, parle.

BAJAZET.

O ciel! que ne puis-je parler?

1. Ici encore Bajazet parle comme Iphigénie (IV, IV) :

> Ma vie est votre bien. Vous voulez le reprendre :
> Vos ordres sans détour pouvaient se faire entendre.

2. *De l'heureux Amurat :* Bajazet, quand il le veut, sait être galant. Puisqu'il a consenti à commencer à tromper Roxane, nous ne comprenons donc guère pourquoi il ne consent pas à continuer.

3. « Quand la célèbre Clairon prononçait ce vers, son accent..... son geste, ses yeux, toute son action dans cette seule exclamation *Ah!* exprimaient le couplet tout entier, au point qu'avec un peu d'intelligence on aurait deviné tout ce qu'elle allait dire. » (La Harpe.)

4. *Possédée* et *idée* riment toujours ensemble au XVIIe siècle. Voir *Athalie*, note des vers 519 et 520.

5. Voir *Phèdre*, note du vers 127. — Orosmane dira dans la *Zaïre* de Voltaire (IV, II) :

> Je me connaissais mal ; oui, dans mon désespoir,
> J'avais cru sur moi-même avoir plus de pouvoir.
> Qui ? moi? Que sur mon trône une autre fût placée,
> Non, je n'en eus jamais la fatale pensée.
> Pardonne à mon courroux, à mes sens interdits
> Ces dédains affectés et si bien démentis.

6. Voir la note du vers 768.

7. Bajazet *soupire* de ne pouvoir pas expliquer à Roxane la raison de ses refus. Roxane attribue son trouble à une cause plus favorable pour elle. — « L'art avec lequel l'auteur a su prolonger l'erreur de Roxane nous semble admirable ; Bajazet lui répond toujours avec beaucoup de sagesse, mais il ne dit point son secret. » (Luneau de Boisjermain.)

ROXANE.

Quoi donc? Que dites-vous? et que viens-je d'entendre?
Vous avez des secrets que je ne puis apprendre [1] !
Quoi? de vos sentiments je ne puis m'éclaircir [2] ?

BAJAZET.

Madame, encore un coup, c'est à vous de choisir [3].
Daignez m'ouvrir au trône un chemin légitime;
Ou bien, me voilà prêt : prenez votre victime.

ROXANE.

Ah! c'en est trop enfin [4] : tu seras satisfait [5].
Holà! gardes, qu'on vienne [6] !

SCÈNE II.

ROXANE, ACOMAT, BAJAZET.

ROXANE.

Acomat, c'en est fait [7].
Vous pouvez retourner, je n'ai rien à vous dire [8].
Du Sultan Amurat je reconnais l'empire [9].

1. Bidar écrira dans son *Hippolyte* (III, II) :

> Vous avez des secrets sans me le vouloir dire !

2. Voir *Phèdre*, note du vers 1459.
3. Voir *les Plaideurs*, note du vers 299.
4. Roxane a beau être coupable, nous ne savons si l'on ne s'intéresse pas au moins autant à elle qu'à Bajazet; c'est là le vice du sujet.
5. C'est-à-dire : tu vas recevoir la mort que tu réclames.
6. Les gardes entrent après Acomat. Ils sortent au vers 572, et, ce qui l'indique, c'est le vers :

> Des gardes à mes yeux viennent-ils vous saisir ?

A la seule vue d'Acomat, Roxane comprend que tout n'est pas perdu. Elle menace, mais elle espère encore qu'elle n'aura pas besoin d'exécuter sa menace.
7. Acomat entre en scène avec les gardes. Au premier acte (scène II), Roxane lui a dit :

> Je vous rendrai moi-même une réponse prompte.
> Je verrai Bajazet. Je ne puis dire rien
> Sans savoir si son cœur s'accorde avec le mien.
> Allez, et revenez.

Acomat est allé et revenu ; il attend et vient chercher la réponse de Roxane. Jamais un personnage de Racine n'entre ou ne sort sans motif.
8. « Il y a grande apparence qu'il s'est glissé ici une transposition , et qu'il y avait dans le manuscrit de l'auteur :

> Acomat c'en est fait.
> Du sultan Amurat je reconnais l'empire :
> Vous pouvez retourner, je n'ai rien à vous dire, etc.

En effet, après ces paroles, *je n'ai rien à vous dire*, il n'est pas naturel que la Sultane dise autre chose que *sortez*. Les deux vers suivants s'adressent aux gardes du serrail. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.) Cependant, transposition ou non, le sens est très clair : Je n'ai rien à vous dire, aucun ordre à vous donner, car du Sultan, etc.
9. Ce vers est l'arrêt de mort de Bajazet.

Sortez [1]. Que le Serrail soit désormais fermé,
Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé [2].

SCÈNE III.

BAJAZET, ACOMAT.

ACOMAT.

Seigneur, qu'ai-je entendu? Quelle surprise extrême [3]!
Qu'allez-vous devenir? Que deviens-je moi-même [4]?
D'où naît ce changement? Qui dois-je en accuser?
O ciel!

BAJAZET.

Il ne faut point ici vous abuser [5].
Roxane est offensée et court à la vengeance.
Un obstacle éternel rompt notre intelligence [6].
Visir, songez à vous, je vous en averti [7];
Et, sans compter sur moi, prenez votre parti.

ACOMAT.

Quoi?

1. Ce mot s'adresse aux gardes qui entourent Bajazet.
2. Voltaire a paraphrasé ces deux vers dans *Zaïre* (III, VII) :

> Allons : que le sérail soit fermé pour jamais;
> Que la terreur habite aux portes du palais;
> Que tout ressente ici le frein de l'esclavage.
> Des rois de l'Orient suivons l'antique usage.

Michonnet les parodie à la fin du second acte de l'*Adrienne Lecouvreur* de Scribe et M. Legouvé, acte qui se passe dans le foyer de la Comédie Française :

> Qu'à ces nobles Seigneurs le foyer soit fermé,
> Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé.

« Bajazet ne veut point épouser Roxane; elle va le livrer à la mort : la pièce paraît finie. Mais presque toujours chez Racine, comme nous l'observerons dans la suite, ce qui paraît terminer la pièce dans les premiers actes est précisément ce qui en recule la catastrophe; et ce qui paraît la reculer dans les derniers actes, est ce qui l'amène. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.) — M. Védel rendant compte de la seconde représentation de *Bajazet* donnée par Mademoiselle Rachel, a écrit à propos de ces vers (*Notice sur Rachel*, p. 11) : « Sa voix, son regard, son geste, semblaient lancer la foudre; tout tremblait devant elle; et le public, un instant frappé de stupeur, dut mettre un intervalle entre son émotion et ses applaudissements, qui, comme un tonnerre, se prolongèrent ensuite longtemps encore après sa sortie. »

3. Voir *Phèdre*, note du vers 717.
4. Acomat, sur le dévouement duquel nous savons à quoi nous en tenir, ne perd pas de vue son intérêt personnel, et sa surprise est si grande qu'il ne songe pas à le cacher.
5. La généreuse fierté que Racine a voulu peindre dans Bajazet se manifeste ici : en présence d'Acomat, il s'oublie lui-même pour ne songer qu'aux intérêts du visir, dans lequel il croit avoir un ami désintéressé.
6. Voir *Britannicus*, note du vers 1311.
7. Voir *Britannicus*, note du vers 341.

BAJAZET.

Vous et vos amis, cherchez quelque retraite.
Je sais dans quels périls mon amitié vous jette;
Et j'espérais un jour vous mieux récompenser.
Mais c'en est fait, vous dis-je, il n'y faut plus penser.

ACOMAT.

Et quel est donc, Seigneur, cet obstacle invincible[1] ?
Tantôt dans le Serrail, j'ai laissé tout paisible.
Quelle fureur[2] saisit votre esprit et le sien?

BAJAZET.

Elle veut, Acomat, que je l'épouse[3].

ACOMAT.

Hé bien[4]?
L'usage des Sultans à ses vœux est contraire[5];
Mais cet usage enfin, est-ce une loi sévère,
Qu'aux dépens de vos jours vous deviez observer?
La plus sainte des lois, ah! c'est de vous sauver,
Et d'arracher, Seigneur, d'une mort manifeste
Le sang des Ottomans dont vous faites le reste.

BAJAZET.

Ce reste malheureux serait trop acheté,
S'il faut le conserver par une lâcheté[6].

ACOMAT.

Et pourquoi vous en faire une image si noire[7] ?

1. La première émotion passée, Acomat, en esprit prudent, avant de prendre un parti, veut s'assurer que la situation est réellement désespérée.

2. Quelle folie, quel délire? comme dans le *Lutrin* de Boileau (I, 97-98):

> Quelle fureur, dit-il, quel aveugle caprice,
> Quand le diner est prêt, vous appelle à l'office?

C'est le sens latin :

> Quis furor, o cives, quæ tanta insania ferri
> (LUCAIN, *Pharsale*, I.)

3. « Voltaire citait souvent ce vers en dérision, et je crois qu'il n'avait pas tort. Cela est petit, même pour le fond des choses, et encore plus par l'expression. C'est ici que le rôle de Bajazet commence à être au-dessous du sujet. Ce malheureux vers annonce toute la misère du personnage qu'il va jouer dans cette scène et dans le reste de la pièce; il ne sera plus qu'un amoureux de roman et quelquefois de comédie. » (LA HARPE.)

4. Cette courte réponse d'Acomat montre bien la faiblesse de l'intrigue.

5. Voir *Britannicus*, note du vers 1491.

6. Les scrupules de Bajazet sont d'une âme généreuse; mais il attend bien tard pour les avoir; il aurait dû les éprouver, lorsqu'il s'est agi tout d'abord de tromper Roxane.

7. Si sombre, si affreuse : « La douleur des maîtresses, tendre et précieuse, nous touche bien plus que l'affliction d'une veuve artificieuse ou intéressée, et qui, toute sincère qu'elle est quelquefois, nous donne toujours une idée *noire* des enterrements et de leurs cérémonies lugubres. » (SAINT-EVREMOND, II, 18.)

L'hymen de Solyman ternit-il sa mémoire ?
Cependant Solyman n'était point menacé [1]
Des périls évidents dont vous êtes pressé [2].

BAJAZET.

Et ce sont ces périls et ce soin de ma vie
Qui d'un servile hymen [3] feraient l'ignominie [4].
Solyman n'avait point ce prétexte odieux.
Son esclave trouva grâce devant ses yeux [5];
Et, sans subir le joug d'un hymen nécessaire,
Il lui fit de son cœur un présent volontaire.

ACOMAT.

Mais vous aimez Roxane.

BAJAZET.

Acomat, c'est assez [6]:
Je me plains de mon sort moins que vous ne pensez.
La mort n'est point pour moi le comble des disgrâces [7];
J'osai tout jeune encor la chercher sur vos traces;
Et l'indigne prison où je suis renfermé
A la voir de plus près m'a même accoutumé.
Amurat à mes yeux l'a vingt fois présentée.
Elle finit le cours d'une vie agitée.
Hélas! si je la quitte avec quelque regret [8]...
Pardonnez, Acomat, je plains avec sujet [9]
Des cœurs dont les bontés trop mal récompensées
M'avaient pris pour objet de toutes leurs pensées [10].

ACOMAT.

Ah! si nous périssons, n'en accusez que vous,
Seigneur. Dites un mot, et vous nous sauvez tous.
Tout ce qui reste ici de braves janissaires [11],

1. Les anciennes éditions portent toujours *menassé*, *menasse*.
2. Voir *Mithridate*, note du vers 333.
3. D'un hymen avec une esclave.
4. Voir *Phèdre*, note du vers 1354.
5. Cette expression *trouver grâce*, fréquente dans les livres saints (voir *Esther*, note du vers 692), peint bien tout le mépris de Bajazet pour Roxane.
6. Après s'être trouvé embarrassé en face de Roxane, Bajazet se trouve maintenant embarrassé en face d'Acomat, auquel il a dit qu'il aimait Roxane, en même temps qu'il lui promettait Atalide.
7. Le plus grand des malheurs.
8. C'est vers Atalide que se porte la pensée de Bajazet; il est sur le point de se trahir, mais se rattrape en homme d'esprit.
9. La Harpe a critiqué cette expression, que l'on trouve cependant dans Bourdaloue : « Les plus soupçonnés, soit avec sujet, soit sans sujet, de pencher vers le relâchement. » (*Sur la fausse consc. 1er Avent*, p. 155.)
10. La construction de ces vers est un peu embrouillée; cela est trop bien écrit.
11. Voir la note du vers 29.

De la religion les saints dépositaires [1],
Du peuple bysantin ceux qui plus respectés [2]
Par leur exemple seul règlent ses volontés,
Sont prêts de vous conduire à la Porte sacrée
D'où les nouveaux Sultans font leur première entrée [3].

BAJAZET.

Hé bien ! brave Acomat, si je leur suis si cher,
Que des mains de Roxane ils viennent m'arracher [4].
Du Serrail, s'il le faut, venez forcer la porte :
Entrez, accompagné de leur vaillante escorte.
J'aime mieux en sortir sanglant, couvert de coups,
Que chargé, malgré moi, du nom de son époux.
Peut-être je saurai, dans ce désordre extrême [5],
Par un beau désespoir me secourir moi-même [6],
Attendre, en combattant, l'effet de votre foi [7],
Et vous donner le temps de venir jusqu'à moi [8].

ACOMAT.

Hé ! pourrai-je empêcher, malgré ma diligence,
Que Roxane d'un coup n'assure sa vengeance [9] ?
Alors qu'aura servi ce zèle impétueux,
Qu'à[10] charger vos amis d'un crime infructueux?
Promettez : affranchi du péril qui vous presse [11],
Vous verrez de quel poids sera votre promesse [12].

1. Voir la note du vers 234.
2. Au moyen âge, *plus*, tout seul, suffisait à former le superlatif ; on trouvera un autre exemple de cette forme archaïque au vers 873 ; on en rencontre quelques-uns dans Molière, et notamment dans l'*Etourdi* (V, XII) :

Mais je vais employer mes efforts plus puissants...

3. On a pu remarquer avec quel soin le poète, dans ce morceau, a recherché la couleur locale.
4. Ces vers préparent le dénouement. Acomat suivra, mais trop tard, le conseil de Bajazet. — *Cher* et *arracher* ne riment plus bien ensemble.
5. Voir *Phèdre*. note du vers 717.
6. Faible imitation d'un vers bien connu de Corneille (*Horace*, III, VI) :

Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.

7. De votre fidélité.
8. Bajazet en effet se défendra vaillamment ; mais Acomat n'aura pas le temps d'arriver jusqu'à lui.
9. Ces deux vers contiennent le dénouement.
10. Ellipse pour : A quoi aura servi,.. si ce n'est à...
11. Voir *Mithridate*, note du vers 333.
12. Dans l'*Othon*, de Corneille (I, II), Vinius dit à Othon, qui refuse d'acheter par le sacrifice de son amour pour Plautine le trône et la main de Camille :

Eh bien, si cet amour a sur vous tant de force,
Régnez : qui fait des lois peut bien faire un divorce ;
Du trône on considère enfin ses vrais amis,
Et quand vous pourrez tout, tout vous sera permis.

BAJAZET.

Moi !

ACOMAT.

Ne rougissez point. Le sang des Ottomans [1]
Ne doit point en esclave obéir aux serments [2].
Consultez ces héros que le droit de la guerre
Mena victorieux jusqu'au bout de la terre :
Libres dans leur victoire, et maîtres de leur foi [3],
L'intérêt de l'État fut leur unique loi [4] ;
Et d'un trône si saint la moitié n'est fondée
Que sur la foi promise et rarement gardée [5].
Je m'emporte, Seigneur...

BAJAZET.

Oui, je sais, Acomat,
Jusqu'où les a portés l'intérêt de l'État ;
Mais ces mêmes héros, prodigues de leur vie,
Ne la rachetaient point par une perfidie [6].

ACOMAT.

O courage inflexible ! O trop constante foi [7],
Que même en périssant j'admire malgré moi [8] !
Faut-il qu'en un moment un scrupule timide [9]
Perde... ! Mais quel bonheur nous envoie Atalide [10] ?

1. Voir les *Acteurs*, note 3.

2. « Il y a de ces gens-là (*des ulémas*) qui soutiennent que le Grand-Seigneur peut se dispenser des promesses qu'il a faites avec serment, quand pour les accomplir il faut donner des bornes à son autorité. » (RICAUT, *Histoire de l'état présent de l'Empire ottoman*, p. 9.)

3. Ne l'engageant jamais, ou se croyant toujours en droit de la reprendre.

4. Construction latine : les mots *libres* et *maîtres* se rapportent aux mots *à eux*, compris dans *leur*.

5. Nous avouons ne guère aimer cette image : le parjure qui soutient la moitié d'un trône. — On voit, d'après ces paroles d'Acomat, que la foi turque méritait d'avoir la même réputation que la foi punique.

6. On ne peut nier qu'il y ait dans ces dernières réponses de Bajazet une véritable grandeur d'âme. Ce héros méritait de ne pas tomber dans la situation où il est placé.

7. VAR. — O courage ! ô vertus ! ô trop constante foi ! (1672.)

8. Acomat n'est pas si résigné à périr qu'il semble ici le vouloir faire croire. Cette scène tout entière est inutile, en ce sens qu'elle ne fait pas faire un pas à l'action ; mais elle met en pleine lumière le caractère de Bajazet, et fait deviner le dénouement.

9. Voir *les Plaideurs*, notes de l'avis *Au lecteur*.

10. Mais quoi ? Si, d'Agrippine excitant la tendresse,
Je pouvais... La voici : mon bonheur me l'adresse.
(*Britannicus*, III, II.)

SCÈNE IV.

BAJAZET, ATALIDE, ACOMAT.

ACOMAT.

Ah! Madame, venez avec moi vous unir.
Il se perd.

ATALIDE

C'est de quoi je viens l'entretenir.
Mais laissez-nous. Roxane, à sa perte animée,
Veut que de ce palais la porte soit fermée.
Toutefois, Acomat, ne vous éloignez pas :
Peut-être on vous fera revenir sur vos pas [1].

SCÈNE V.

BAJAZET, ATALIDE.

BAJAZET.

Hé bien! c'est maintenant qu'il faut que je vous laisse.
Le ciel punit ma feinte, et confond votre adresse [2].
Rien ne m'a pu parer contre ses derniers coups [3] :
Il fallait ou mourir, ou n'être plus à vous.
De quoi nous a servi cette indigne contrainte?
Je meurs plus tard : voilà tout le fruit de ma feinte.
Je vous l'avais prédit; mais vous l'avez voulu [4].
J'ai reculé vos pleurs autant que je l'ai pu.
Belle Atalide, au nom de cette complaisance [5],
Daignez de la Sultane éviter la présence.
Vos pleurs vous trahiraient : cachez-les à ses yeux,
Et ne prolongez point de dangereux adieux.

1. Ce vers fait luire de nouveau sur la scène un rayon d'espérance. Atalide arrive, résolue à se sacrifier pour son amant, et à l'amener aux pieds de Roxane.
2. Voir *Athalie*, note du vers 847.
3. *Parer contre*, c'est mettre à couvert de : « Le bois que vous plantez parera quelque jour votre maison contre le vent du nord. » (*Dict. de l'Acad.*).
4. Racine, dans *Phèdre* (III, III), s'est souvenu de ce passage :

.....Je te l'ai prédit, mais tu n'as pas voulu...
Je mourais ce matin digne d'être pleurée ;
J'ai suivi tes conseils, je meurs déshonorée.

5. Voir la note du vers 157.

ATALIDE.

Non, Seigneur. Vos bontés pour une infortunée
Ont assez disputé[1] contre la destinée.
Il vous en coûte trop pour vouloir m'épargner[2].
Il faut vous rendre : il faut me quitter, et régner[3].

BAJAZET.

Vous quitter?

ATALIDE.

Je le veux. Je me suis consultée.
De mille soins jaloux jusqu'alors agitée,
Il est vrai, je n'ai pu concevoir sans effroi
Que Bajazet pût vivre et n'être plus à moi[4];
Et lorsque quelquefois de ma rivale heureuse
Je me représentais l'image douloureuse[5],
Votre mort (pardonnez aux fureurs des amants)
Ne me paraissait pas le plus grand des tourments[6].
Mais à mes tristes yeux votre mort préparée
Dans toute son horreur ne s'était pas montrée :
Je ne vous voyais pas, ainsi que je vous vois,
Prêt à me dire adieu pour la dernière fois.
Seigneur, je sais trop bien avec quelle constance
Vous allez de la mort affronter la présence;
Je sais que votre cœur se fait quelques plaisirs
De me prouver sa foi dans ses derniers soupirs.
Mais, hélas ! épargnez une âme plus timide;
Mesurez vos malheurs aux forces d'Atalide;
Et ne m'exposez point aux plus vives douleurs

1. Lutté.
2. Corneille aurait écrit, ce qui eût peut-être été plus clair :

Il vous en coûte trop à vouloir m'épargner.

3. Le rôle d'Atalide est noble et touchant ; on sent que Racine a mis dans ce personnage toutes ses complaisances ; on comprend, par instants, qu'il ait voulu le faire jouer par la Champmeslé.
4. « Cette tirade est pleine de sentiment, d'élégance et de vérité. Personne n'a écrit avec plus de grâce que Racine ; c'est dans des rôles pareils à celui d'Atalide que la beauté du style est nécessaire. » (Luneau de Boisjermain.)
5. Il faut soigneusement éviter de rimer avec des épithètes ; Voltaire ne l'évite presque jamais, et c'est là une des causes de la faiblesse de sa versification.
6. « Ces vers non seulement ont le mérite de la vérité et de l'élégance, mais sont encore parfaitement adaptés à la situation. Le charme de ce style est encore d'autant plus senti qu'Atalide fait ce qu'elle doit faire, et dit ce qu'elle doit dire. Mais, quoique l'auteur se soutienne dans la fin de cet acte à force de talent, voyez cependant comme tout languit depuis cette première scène, terminée d'une manière si tragique, et comme le ton général a baissé, parce que Bajazet n'a pas celui qu'il devait avoir. » (La Harpe.)

Qui jamais d'une amante épuisèrent les pleurs [1].

BAJAZET.

Et que deviendrez-vous, si dès cette journée
Je célèbre à vos yeux ce funeste hyménée [2]?

ATALIDE.

Ne vous informez point ce que je deviendrai [3].
Peut-être à mon destin, Seigneur, j'obéirai [4].
Que sais-je? A ma douleur je chercherai des charmes [5].
Je songerai peut-être, au milieu de mes larmes,
Qu'à vous perdre pour moi vous étiez résolu,
Que vous vivez, qu'enfin c'est moi qui l'ai voulu [6].

BAJAZET.

Non, vous ne verrez point cette fête cruelle [7].
Plus vous me commandez de vous être infidèle,
Madame, plus je vois combien vous méritez
De ne point obtenir ce que vous souhaitez [8].
Quoi? cet amour si tendre, et né dans notre enfance,
Dont les feux avec nous ont crû dans le silence,
Vos larmes que ma main pouvait seule arrêter,
Mes serments redoublés de ne vous point quitter,
Tout cela finirait par une perfidie?
J'épouserais, et qui (s'il faut que je le die) [9]?
Une esclave attachée à ses seuls intérêts,
Qui présente à mes yeux les supplices tout prêts,
Qui m'offre ou son hymen, ou la mort infaillible [10];

1. Tout ce discours est admirablement composé et dans la note juste. Pourquoi Atalide l'oubliera-t-elle si tôt?
2. Voir *Mithridate*, note du vers 207.
3. Tous les grammairiens ont été unanimes à reconnaître qu'il fallait : *de ce que je deviendrai.*
4. Je me résignerai.
5. Un *charme* est, au propre, un mot magique, qui produit des effets surnaturels; par extension, on a appelé *charmes* tout ce qui peut conjurer la douleur; c'est avec ce sens que Corneille a écrit dans *Pompée* (V, I) :

N'attendez point de moi de regrets ni de larmes ;
Un grand cœur à ses maux applique d'autres charmes.

6. Atalide est sincère, quand elle veut se sacrifier pour celui qu'elle aime, mais, et bien des cœurs ressemblent au sien, elle éprouvera un secret mécontentement, sans oser se l'avouer à elle-même, lorsqu'on acceptera ce qu'elle vient offrir.
7. Ses noces avec Roxane.
8. Atalide est tout à fait de cet avis; cependant elle désire sincèrement obtenir ce qu'elle demande.
9. Voir *Iphigénie*, note du vers 1041.
10. « L'adjectif prend ici, par une hardiesse poétique, la force de l'adverbe, de sorte qu'on peut faire taire les scrupules de la grammaire, qui défend que la mort, prise absolument, reçoive une épithète. » (M. Geruzez.)

Tandis qu'à mes périls Atalide sensible [1],
Et trop digne du sang qui lui donna le jour,
Veut me sacrifier jusques à son amour ?
Ah ! qu'au jaloux Sultan ma tête soit portée,
Puisqu'il faut à ce prix qu'elle soit rachetée.

ATALIDE.

Seigneur, vous pourriez vivre, et ne me point trahir [2].

BAJAZET.

Parlez. Si je le puis, je suis prêt d'obéir.

ATALIDE.

La Sultane vous aime ; et, malgré sa colère,
Si vous preniez, Seigneur, plus de soin de lui plaire,
Si vos soupirs daignaient lui faire pressentir
Qu'un jour...

BAJAZET.

Je vous entends : je n'y puis consentir.
Ne vous figurez point que, dans cette journée,
D'un lâche désespoir ma vertu consternée [3]
Craigne les soins [4] d'un trône où je pourrais monter,
Et par un prompt trépas cherche à les éviter.
J'écoute trop peut-être une imprudente audace ;
Mais sans cesse occupé [5] des grands noms de ma race,
J'espérais que, fuyant un indigne repos,
Je prendrais quelque place entre tant de héros.
Mais quelque ambition, quelque amour qui me brûle,
Je ne puis plus tromper une amante crédule.
En vain, pour me sauver, je vous l'aurais promis :
Et ma bouche et mes yeux, du mensonge ennemis,
Peut-être dans le temps que je voudrais lui plaire,
Feraient par leur désordre [6] un effet tout contraire ;
Et de mes froids soupirs ses regards offensés

1. Etre sensible à, c'est : se laisser toucher par, comme dans *la Thébaïde* (II, III) :

Aux larmes de sa mère il a paru sensible.

2. C'est, on le devine, Atalide qui avait amené Bajazet à feindre de l'amour pour Roxane ; elle veut lui persuader de continuer comme il a commencé ; Bajazet refuse ; arrivé au moment décisif, comme Cinna, il recule. Sa fierté répugne à la feinte ; et sa franchise blessera successivement Roxane et Atalide elle-même, qui lui aura indiqué le moyen de vivre sans la trahir, et qui verra que Bajazet a préféré mourir en la trahissant.
3. Encore un mot pris dans son sens étymologique : abattu.
4. Les embarras, les dangers.
5. C'est-à-dire : l'âme sans cesse remplie du souvenir.
6. Par leur désaccord.

Verraient trop que mon cœur ne les a point poussés [1].
O ciel! combien de fois je l'aurais éclaircie [2],
Si je n'eusse à sa haine exposé que ma vie,
Si je n'avais pas craint que ses soupçons jaloux
N'eussent trop aisément remonté jusqu'à vous!
Et j'irais l'abuser d'une fausse promesse?
Je me parjurerais? Et par cette bassesse...
Ah! loin de m'ordonner cet indigne détour,
Si votre cœur était moins plein de son amour,
Je vous verrais sans doute en rougir la première.
Mais, pour vous épargner une injuste prière,
Adieu : je vais trouver Roxane de ce pas [3],
Et je vous quitte [4].

ATALIDE.

Et moi, je ne vous quitte pas [5].
Venez, cruel, venez, je vais vous y conduire;
Et de tous nos secrets c'est moi qui veux l'instruire.
Puisque, malgré mes pleurs, mon amant furieux [6]
Se fait tant de plaisir d'expirer à mes yeux,
Roxane, malgré vous, nous joindra l'un et l'autre.
Elle aura plus de soif de mon sang que du vôtre [7];
Et je pourrai donner à vos yeux effrayés
Le spectacle sanglant que vous me prépariez [8].

1. « D'où sortent-ils alors, si ce sont de vrais soupirs? Mais non, ce sont des soupirs métaphoriques, dont ce même Racine peut dire (*Alexandre*, v. 1347) :

De Taxile appuyons les soupirs.

Ce qui ne signifie qu'une chose : prêtons notre appui à l'amour de Taxile qui s'exhale par des soupirs. » (M. SARCEY, *le Temps, Chronique théâtrale* du 7 juillet 1873.)

2. Ces vers ont pour but de relever à nos yeux Bajazet, en montrant pour quelles causes il avait consenti à s'abaisser à une feinte indigne de lui. — Pour *éclaircir*, voir *Phèdre*, note du vers 1459.

3. Si les gardes veulent le conduire auprès d'elle, car il est prisonnier.

4. Après la preuve de tendresse que vient de lui donner Atalide, Bajazet, la quittant pour jamais, la quitte bien froidement. Peut-être Racine l'a-t-il voulu ainsi, pour qu'à l'acte suivant les soupçons jaloux d'Atalide fussent un peu moins déraisonnables.

5. Ce dialogue rappelle un peu celui qui termine le premier acte du *Misanthrope* :

ALCESTE.
Ah! parbleu! c'en est trop : ne suivez point mes pas.
PHILINTE.
Vous vous moquez de moi : je ne vous quitte pas.

6. Hors de lui, hors de sa raison.

7. Roxane prouvera aux deux derniers actes qu'Atalide ne se trompait pas dans ses prévisions.

8. C'est-à-dire : vous pourrez me contempler percée de coups. « Atalide menace Bajazet de courir à sa perte, si lui-même continue de courir à la sienne. C'est le même moyen que Titus emploie auprès de Bérénice, Burrhus auprès de Néron;

BAJAZET.

O ciel! que faites-vous ?

ATALIDE.

Cruel ! pouvez-vous croire
Que je sois moins que vous jalouse de ma gloire [1] ?
Pensez-vous que cent fois en vous faisant parler [2]
Ma rougeur ne fut pas prête à me déceler [3] ?
Mais on me présentait votre perte prochaine [4].
Pourquoi faut-il, ingrat, quand la mienne est certaine,
Que vous n'osiez pour moi ce que j'osais pour vous ?
Peut-être il suffira d'un mot un peu plus doux ;
Roxane dans son cœur peut-être vous pardonne.
Vous-même, vous voyez le temps qu'elle vous donne.
A-t-elle, en vous quittant, fait sortir le Visir [5] ?
Des gardes à mes yeux viennent-ils vous saisir [6] ?
Enfin, dans sa fureur implorant mon adresse,
Ses pleurs ne m'ont-ils pas découvert [7] sa tendresse ?
Peut-être elle n'attend qu'un espoir incertain
Qui lui fasse tomber les armes de la main.
Allez, Seigneur : sauvez votre vie et la mienne [8].

Œnone auprès de Phèdre. Cet expédient, qui n'a rien de vicieux en lui-même, se rencontre trop souvent dans les tragédies de Racine. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.) Le pauvre Bajazet est bien malheureux, il faut en convenir; au vers 557, Roxane menaçait de mourir après lui ; et voici qu'Atalide menace de mourir devant lui. La situation est cruelle ; mais il semble que Bajazet ne mérite pas qu'on verse tant de sang pour sa personne. Il est vrai qu'au sérail on n'a pas l'embarras du choix.

1. Moins que vous ne l'êtes de la vôtre. — Pour *jaloux*, voir *Athalie*, note du vers 98.
2. En vous prêtant des paroles.
3. Me découvrir, me trahir.
4. Mais on mettait devant mes yeux la menace de votre mort.
5. Voir la note 1 de la page 32.
6. Ces vers ont pour but de rendre vraisemblables l'entrevue de Bajazet avec Acomat et son entretien avec Atalide, après la sortie de Roxane.
7. Dévoilé, révélé.
8. VAR. — Allez, Seigneur : tentez cette dernière voie.

BAJAZET.

Hé bien !... Mais quels discours voulez-vous que j'emploie ? (1672.)

On lit dans l'*Othon* de Corneille (I, IV) :

Au péril qui nous presse immolez le dehors,
Et pour vous faire aimer montrez d'autres transports.
Je ne vous défends point une douleur muette,
Et que de votre cœur vos yeux indépendants
Triomphent comme moi des troubles du dedans.
Suivez, passez l'exemple, et portez à Camille
Un visage content, un visage tranquille,
Qui lui laisse accepter ce que vous offrirez,
Et ne démente rien de ce que vous direz...
Il y va de ma vie, il y va de l'empire......
Adieu, donnez la main, mais gardez-moi le cœur.

BAJAZET.

Hé bien !.... Mais quels discours faut-il que je lui tienne [1]?

ATALIDE.

Ah ! daignez sur ce choix ne me point consulter [2].
L'occasion, le ciel pourra vous les dicter.
Allez : entre elle et vous je ne dois point paraître :
Votre trouble ou le mien nous feraient reconnaître.
Allez, encore un coup, je n'ose m'y trouver.
Dites... tout ce qu'il faut, Seigneur, pour vous sauver [3].

« Plautine conseille ici à Othon précisément la même chose qu'Atalide à Bajazet ; mais quelle différence de situation, de sentiments et de style ! Bajazet est réellement en danger de sa vie, et Othon ne court ici qu'un danger chimérique. Plautine est raisonneuse et froide ; Atalide est touchante, et a autant de délicatesse que d'amour. Enfin, ce qui est de la plus grande importance, les vers de Corneille ne valent rien, et ceux de Racine sont parfaits dans leur genre. » (VOLTAIRE, *Comm. sur Othon.*)

1. Ce dernier vers achève de montrer à quel point la fraude répugne à Bajazet.

2. « Quelle foule de convenances justes et fines réunies dans ce vers, auquel le commun des lecteurs ne prend pas garde ! Ce sont de ces vers que jamais un homme médiocre ne peut ni trouver ni apprécier. Des auteurs tels que Racine sont encore au-dessus des autres, même quand ils sont au-dessous d'eux-mêmes. » (LA HARPE.)

3. « D'après le caractère une fois établi de Bajazet, il y a beaucoup d'adresse à le laisser sortir sans répondre à Atalide. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.) — Jusqu'ici, le rôle d'Atalide est parfait et digne de Racine.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ATALIDE, ZAÏRE.

ATALIDE.

Zaïre, il est donc vrai ? Sa grâce est prononcée [1].

ZAÏRE.

Je vous l'ai dit, Madame : une esclave empressée,
Qui courait de Roxane accomplir le désir [2],
Aux portes du Serrail a reçu le Visir [3].
Ils ne m'ont point parlé ; mais, mieux qu'aucun langage,
Le transport du Visir marquait sur son visage
Qu'un heureux changement le rappelle au Palais,
Et qu'il y vient signer une éternelle paix.
Roxane a pris sans doute une plus douce voie [4].

ATALIDE.

Ainsi de toutes parts les plaisirs et la joie
M'abandonnent, Zaïre, et marchent sur leurs pas.
J'ai fait ce que j'ai dû : je ne m'en repens pas [5].

1. Ainsi, dès le commencement du troisième acte, une péripétie se produit, et l'espérance brille à nouveau. On lit dans l'*Othon* de Corneille, au début du second acte, ces vers prononcés par Plautine :

> Dis-moi donc, lorsqu'Othon s'est offert à Camille,
> A-t-il paru contraint ? a-t-elle été facile ?
> Son hommage auprès d'elle a-t-il eu plein effet ?
> Comment l'a-t-elle pris, et comment l'a-t-il fait ?

« Racine a encore pris entièrement cette situation dans sa tragédie de *Bajazet*. Atalide a envoyé son amant à Roxane ; elle s'informe en tremblant du succès de cette entrevue qu'elle a ordonnée elle-même, et qui doit causer sa mort. La délicatesse de ses sentiments, les combats de son cœur, ses craintes, ses douleurs, sont exprimés en vers si naturels, si aisés, si tendres, que ces vraies beautés charment tous les lecteurs. Mais ici Corneille commence sa scène par quatre vers dont le ridicule est si extrême, qu'on n'ose plus même les citer dans des ouvrages sérieux : *Dis-moi donc, lorsqu'Othon* » etc. (VOLTAIRE, *Comm. sur Othon*.)

2. Voir *Britannicus*, note du vers 385.

3. Voir la note 1 de la page 32.

4.
> Par un chemin plus doux
> Vous lui pourrez plutôt ramener son époux.
> (*Britannicus*, III, II.)

5.
> La jalousie en tous les cœurs domine :
> L'homme est jaloux dès qu'il peut s'enflammer ;

ZAÏRE.

Quoi, Madame? Quelle est cette nouvelle alarme [1] ?

ATALIDE.

Et ne t'a-t-on point dit, Zaïre, par quel charme [2],
Ou, pour mieux dire enfin, par quel engagement
Bajazet a pu faire un si prompt changement?
Roxane en sa fureur paraissait inflexible.
A-t-elle de son cœur [3] quelque gage infaillible?
Parle. L'épouse-t-il?

ZAÏRE.

Je n'en ai rien appris.
Mais enfin, s'il n'a pu se sauver qu'à ce prix,
S'il fait ce que vous-même avez su lui prescrire [4],
S'il l'épouse, en un mot...

ATALIDE.

S'il l'épouse, Zaïre!

ZAÏRE.

Quoi? vous repentez-vous des généreux discours
Que vous dictait le soin de conserver ses jours?

ATALIDE.

Non, non : il ne fera que ce qu'il a dû faire [5].
Sentiments trop jaloux, c'est à vous de vous taire [6].

La femme l'est même avant que d'aimer.
(Voltaire, *Nanine*, I, vii.)
Toujours une âme tendre est tant soit peu jalouse.
(Collin d'Harleville.)

« Ici commence cette jalousie qui gâte tout, et qui, dans la situation donnée, n'a point d'excuse. Atalide elle-même a parfaitement expliqué, dans sa dernière conversation avec Bajazet, tout ce qui peut rendre ce changement très simple et très vraisemblable, sans qu'il y ait la moindre apparence d'infidélité. Qu'on relise cette dernière scène du second acte; elle rend toutes celles du troisième inexcusables. Je sais que ces sortes de contradictions, cette espèce de déraison, s'il faut dire le mot, sont de l'essence de l'amour. Oui ; mais ce n'est pas cette nature-là qu'il faut montrer dans une tragédie. Le poète a le choix de celle qu'il veut et doit peindre, et il doit choisir celle qui convient à son tableau et à son dessein. Nous voilà dans l'idylle et l'élégie jusqu'à la fin de cet acte, et n'oubliez pas que nous sommes entre le poignard et le cordon. Cette disparate est la plaie secrète de l'ouvrage. » (La Harpe.)

1. Voir *Esther*, note du vers 297.
2. Voir la note du vers 705.
3. De la tendresse de ses sentiments.
4. Zaïre a tout à fait raison contre sa maîtresse. Il est vrai que, sans cette jalousie d'Atalide, la pièce ne pourrait continuer; mais l'idée que par ses soupçons niais Atalide va livrer Bajazet à la mort nous enlève un peu de notre sympathie pour elle.
5. Ce qu'il aura reconnu devoir faire.
6. On voit qu'Atalide a été à l'école de Corneille, et qu'elle a applaudi avec madame de Sévigné le fameux :

Tout beau, ma passion !

Nous ne l'en pouvons féliciter.

Si Bajazet l'épouse, il suit mes volontés ;
Respectez ma vertu qui vous a surmontés ;
A ses nobles conseils ne mêlez point le vôtre ;
Et, loin de me le peindre entre les bras d'une autre,
Laissez-moi sans regret me le représenter
Au trône, où mon amour l'a forcé de monter [1].
Oui, je me reconnais, je suis toujours la même.
Je voulais qu'il m'aimât, chère Zaïre, il m'aime [2];
Et du moins cet espoir me console aujourd'hui,
Que je vais mourir digne et contente de lui [3].

ZAÏRE.

Mourir ! Quoi ? vous auriez un dessein si funeste [4]?

ATALIDE.

J'ai cédé mon amant : tu t'étonnes du reste !
Peux-tu compter, Zaïre, au nombre des malheurs
Une mort qui prévient et finit tant de pleurs [5]?
Qu'il vive, c'est assez [6]. Je l'ai voulu sans doute,
Et je le veux toujours, quelque prix qu'il m'en coûte.
Je n'examine point ma joie ou mon ennui [7] :
J'aime assez mon amant pour renoncer à lui.
Mais, hélas ! il peut bien penser avec justice [8]
Que si j'ai pu lui faire un si grand sacrifice,
Ce cœur, qui de ses jours prend ce funeste soin [9],
L'aime trop pour vouloir en être le témoin [10].
Allons, je veux savoir...

ZAÏRE.

Modérez-vous, de grâce.

1. Tout ce morceau semble calqué sur le monologue qui ouvre *Cinna*.
2. Quel plaisir on éprouve à retrouver le langage de Racine, celui du cœur ; après le langage de Corneille, celui de l'esprit !
3. Ces vers préparent le dénoûment.
4. Voir *Mithridate*, note du vers 1513.
5. La logique préférerait : qui finit et prévient.
6. Atalide parle ici en personne sensée ; par malheur, cela ne durera pas.
7. Voir *Phèdre*, note du vers 255.
8. *Avec justice* est amené ici un peu par la rime.
9. Voir *Phèdre*, note du vers 482.
10. A quoi se rapporte le mot *en?* grammaticalement à *ses jours*. Il est probable que, dans l'esprit de Racine, il se rattachait plutôt à une idée sous-entendue, à *son bonheur*. — « Une fable languissante, un intérêt faible, de longs discours, des détails fins, de curieuses recherches sur le cœur humain, des héros comme Pyrrhus, comme Titus, comme Xipharès, de beaux parleurs, en un mot, et de belles discoureuses qui content leurs peines au parterre : voilà ce qu'avec un génie admirable, un style divin et un art infini, Racine a introduit sur la scène. Il a fait des chefs-d'œuvre sans doute, mais il nous a laissé une détestable école de bavardage, et, personne ne pouvant parler comme lui, ses successeurs ont endormi tout le monde. » (Alfred de Musset, *de la Tragédie*, p. 80-81.)

On vient vous informer de tout ce qui se passe :
C'est le Visir [1].

SCÈNE II.

ATALIDE, ACOMAT, ZAÏRE.

ACOMAT.

Enfin nos amants sont d'accord [2],
Madame : un calme heureux nous remet dans le port.
La Sultane a laissé désarmer sa colère [3];
Elle m'a déclaré sa volonté dernière ;
Et, tandis qu'elle montre au peuple épouvanté
Du Prophète divin l'étendard redouté [4],
Qu'à marcher sur mes pas Bajazet se dispose,
Je vais de ce signal faire entendre la cause [5],
Remplir tous les esprits d'une juste terreur,
Et proclamer enfin le nouvel Empereur.
Cependant permettez que je vous renouvelle
Le souvenir du prix qu'on promit à mon zèle [6].
N'attendez point de moi ces doux emportements [7],
Tels que j'en vois paraître au cœur de ces amants [8].

1. Voir la note 1 de la page 32.

2. « L'arrivée d'Acomat n'apprend au fond rien de nouveau; mais ce visir donne quelques détails qui servent à enflammer la jalousie d'Atalide ; c'est le seul motif de la scène; et Acomat est assez bien choisi pour ce message : car ce vieux politique, peu fait à ce langage de l'amour, et ne connaissant pas la force des termes, emploie les plus énergiques pour mieux peindre une réconciliation qu'il croit qu'Atalide désire autant que lui. L'ignorance où il est des sentiments de cette princesse donne beaucoup d'intérêt à son récit. » (GEOFFROY.) Luneau de Boisjermain, au contraire, est mécontent que ce récit ait été mis dans la bouche d'Acomat; il trouve que le vizir en est dégradé, et se montre de plus choqué qu'il vienne sur la scène uniquement pour raconter en passant (voir le vers 898) la nouvelle à Atalide. Que l'on songe qu'Acomat voit par cette réconciliation renaître ses espérances personnelles, et l'on concevra sa joie; qu'on songe qu'Atalide est promise à son ambition, et l'on comprendra qu'il doive venir lui annoncer une nouvelle qui les réjouit tous deux.

3. Racine affectionne cette métaphore élégante :

> Vos pleurs, votre présence
> N'ont pas de ces cruels désarmé l'insolence ?
> (*Britannicus*, II, VI.)

4. Voir la note du vers 239.

5. Expliquer ce signal.

6. Voilà des vers qui auraient dû faire entendre à Luneau de Boisjermain pourquoi Acomat venait, *en passant*, trouver Atalide.

7. Ces transports.

8. Acomat ne se doute pas que par ces deux vers il déchire le cœur d'Atalide

Mais si par d'autres soins[1] plus dignes de mon âge,
Par de profonds respects, par un long esclavage[2],
Tel que nous le devons au sang de nos Sultans[3],
Je puis...

ATALIDE.

Vous m'en pourrez instruire avec le temps[4].
Avec le temps aussi vous pourrez me connaître[5].
Mais quels sont ces transports qu'ils vous ont fait paraître[6]?

ACOMAT.

Madame, doutez-vous des soupirs enflammés
De deux jeunes amants l'un de l'autre charmés?

ATALIDE.

Non ; mais, à dire vrai, ce miracle m'étonne[7].
Et dit-on à quel prix Roxane lui pardonne?
L'épouse-t-il enfin[8]?

ACOMAT.

Madame, je le croi[9].
Voici tout ce qui vient d'arriver devant moi[10].
Surpris, je l'avouerai, de leur fureur commune,
Querellant les amants, l'amour et la fortune[11],
J'étais de ce palais sorti désespéré.
Déjà, sur un vaisseau dans le port préparé[12]

1. Il faut entendre ici par *soins* des attentions, des égards, comme dans une lettre écrite le 29 mai 1675 par madame de Sévigné : « Mesdames de Lavardin, de la Troche et de Villars m'accablent de leurs billets et de leurs soins. »
2. Une soumission, une déférence. C'est à peu près avec le même sens que la Rodogune de Corneille disait (III, III) :

Je brise avec honneur mon illustre esclavage.

3. Voir la note 2 de la *Seconde Préface*.
4. Atalide ment; car elle est résolue à mourir, et, ce qui le confirme, c'est le vers suivant.
5. Le verbe *pouvoir* est employé trois fois dans ces deux vers : c'est deux de trop.
6. Atalide veut s'assurer de son malheur; Acomat croit qu'elle veut être pleinement assurée de sa joie.
7. *Miracle* est pris ici dans son sens étymologique : quelque chose d'étonnant, comme dans le *Cid* (IV, IV) :

Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles.

Pour *étonner*, voir *Athalie*, note du vers 414.
8. C'est l'angoisse au cœur qu'Atalide prononce cet hémistiche.
9. Voir *Britannicus*, note du vers 341.
10. Atalide est certaine de son malheur ; mais elle éprouve un cruel plaisir à vider le calice jusqu'à la lie.
11. Comme ce vers peint bien le mécontentement d'un vieux politique mêlé malgré lui à des intrigues amoureuses ! — Pour *querellant*, voir *Iphigénie*, note du vers 1362.
12. VAR. — Déjà, dans un vaisseau sur l'Euxin préparé. (1672-87.)

Chargeant de mon débris les reliques plus chères [1],
Je méditais ma fuite aux terres étrangères [2].
Dans ce triste dessein [3] au Palais rappelé,
Plein de joie et [4] d'espoir, j'ai couru, j'ai volé.
La porte du Serrail [5] à ma voix s'est ouverte ;
Et d'abord une esclave à mes yeux s'est offerte,
Qui m'a conduit sans bruit dans un appartement
Où Roxane attentive écoutait son amant.
Tout gardait devant eux un auguste silence.
Moi-même, résistant à mon impatience,
Et respectant de loin leur secret entretien,
J'ai longtemps immobile observé leur maintien.
Enfin avec des yeux qui découvraient son âme [6],
L'une a tendu la main pour gage de sa flamme ;
L'autre, avec des regards éloquents, pleins d'amour,
L'a de ses feux, Madame, assurée à son tour.

ATALIDE.

Hélas [7] !

ACOMAT.

Ils m'ont alors aperçu l'un et l'autre.
« Voilà, m'a-t-elle dit, votre prince et le nôtre.
Je vais, brave Acomat, le remettre en vos mains.
Allez lui préparer les honneurs souverains :
Qu'un peuple obéissant l'attende dans le temple.

1. Pour *débris*, voir *Britannicus*, note du vers 556. — *Reliques*, mot qui a vieilli, dans le sens où le prend ici Racine : *restes de quelque chose de grand ;* il était d'un usage fréquent au temps de Malherbe, qui a écrit (II, II) :

Tous ces chefs-d'œuvres antiques
Ont à peine leurs reliques.

Pour *plus chères*, voir la note du vers 623.
2. Encore des vers qui préparent le dénoûment; on ne saurait trop admirer l'art avec lequel le poète fait concourir tous les détails à la même fin.
3. Tandis que j'étais dans ce triste dessein.
4. Voir *Andromaque*. note du vers 72.
5. Voir la note 1 de la page 24.
6. Voir la note du vers 782.
7. Pradon, dans son *Tamerlan* (IV, I), fait expliquer ce soupir d'Atalide par le prince Andronic :

Tantôt même à mes yeux elle a vu Tamerlan
D'un œil plus engageant qu'on ne voit son tyran.
Devant lui sa tristesse a paru trop touchante.
Sa douleur n'a jamais été plus éloquente ;
Son air, son port, ses pleurs parlaient si tendrement.
Enfin elle a parlé comme pour un amant.

Le Serrail va bientôt vous en donner l'exemple[1]. »
Aux pieds de Bajazet alors je suis tombé,
Et soudain[2] à leurs yeux je me suis dérobé :
Trop heureux d'avoir pu, par un récit fidèle,
De leur paix en passant vous conter la nouvelle[3],
Et m'acquitter vers vous de mes respects profonds[4].
Je vais le couronner, Madame, et j'en réponds[5].

SCÈNE III.

ATALIDE, ZAÏRE.

ATALIDE.

Allons, retirons-nous, ne troublons point leur joie[6].

ZAÏRE.

Ah! Madame, croyez...

1. Voici comment Flavie raconte à Plautine l'entrevue de Camille et d'Othon dans la tragédie de Corneille (II, I) :

Othon à la Princesse a fait un compliment
Plus en homme de cour qu'en véritable amant.
Son éloquence accorte, enchaînant avec grâce
L'excuse du silence à celle de l'audace,
En termes trop choisis accusait le respect
D'avoir tant retardé cet hommage suspect.
Ses gestes concertés, ses regards de mesure
N'y laissaient aucun mot aller à l'aventure :
On ne voyait que pompe en tout ce qu'il peignait;
Jusque dans ses soupirs la justesse régnait,
Et suivait pas à pas un effort de mémoire
Qu'il était plus aisé d'admirer que de croire.
Camille semblait même assez de cet avis;
Elle aurait mieux goûté des discours moins suivis ;
Je l'ai vu dans ses yeux ; mais cette défiance
Avait avec son cœur trop peu d'intelligence.
De ses justes soupçons ses souhaits indignés
Les ont tout aussitôt détruits ou dédaignés,
Elle a voulu tout croire ; et quelque retenue
Qu'ait su garder l'amour dont elle est prévenue,
On a vu, par ce peu qu'il laissait échapper,
Qu'elle prenait plaisir à se laisser tromper;
Et que, si quelquefois l'horreur de la contrainte
Forçait le triste Othon à soupirer sans feinte,
Soudain l'avidité de régner sur son cœur
Imputait à l'amour ces soupirs de douleur.

2. Aussitôt.

3. Voir la note du vers 843.

4. « Je doute qu'aujourd'hui les poètes aient encore le privilège d'employer *vers* pour *envers*, ces deux prépositions ayant des sens tout à fait différents; et, quoique *respects* et *devoirs* soient presque synonymes, on ne dit pas *s'acquitter de ses respects*, comme on dit *s'acquitter de ses devoirs*. » (D'OLIVET.)

5. Voyant de la tristesse dans les yeux d'Atalide, Acomat suppose qu'elle a encore quelque crainte; voilà pourquoi il lui dit d'un ton joyeux : « *J'en réponds*. »

6. Après le départ d'Acomat, Atalide reste quelques instants immobile, tout entière à sa douleur; puis elle se retourne, et dit avec un sourire triste à Zaïre : « *Allons*, etc. » Racine avait écrit d'abord (1672-87) :

Allons, retirons-nous, ne troublons point sa joie.

ATALIDE.

Que veux-tu que je croie [1] ?
Quoi donc ? à ce spectacle irai-je m'exposer [2] ?
Tu vois que c'en est fait : ils se vont épouser.
La Sultane est contente ; il l'assure qu'il l'aime.
Mais je ne m'en plains pas [3], je l'ai voulu moi-même.
Cependant croyais-tu, quand, jaloux de sa foi [4],
Il s'allait plein d'amour sacrifier pour moi ;
Lorsque son cœur tantôt m'exprimant sa tendresse
Refusait à Roxane une simple promesse ;
Quand mes larmes en vain tâchaient de l'émouvoir ;
Quand je m'applaudissais de leur peu de pouvoir [5] :
Croyais-tu que son cœur contre toute apparence,
Pour la persuader trouvât tant d'éloquence ?
Ah ! peut-être, après tout, que, sans trop se forcer [6],
Tout ce qu'il a pu dire, il a pu le penser.
Peut-être en la voyant, plus sensible pour elle,
Il a vu dans ses yeux quelque grâce nouvelle.
Elle aura devant lui fait parler ses douleurs ;
Elle l'aime ; un empire autorise ses pleurs [7].
Tant d'amour touche enfin une âme généreuse [8].

1. Nous n'en savons trop rien.
2. « Tout cela est dans la nature ; mais ici cette nature est insupportable. Ces petites inquiétudes amoureuses, qui ne peuvent par elles-mêmes rien produire qu'une scène d'explication dans une comédie, et qui ne valent pas davantage, n'ont aucune proportion avec ce qu'elles produisent, et il en faut entre les moyens et les effets : c'est une des règles fondamentales de l'art dramatique. C'est la seule fois que Racine l'a violée, et il ne fallait rien moins que tout son génie pour que cette faute n'ait pas tué la pièce. » (La Harpe.)
3. Au contraire.
4. Voir *Athalie*, note du vers 98.
5. Elle voulait à la fois et ne voulait pas.
6. « *Après tout..... vois-tu..... à ne point mentir..... à dire vrai... encore un coup*, etc., locutions communes, plus fréquentes dans *Bajazet* que dans les autres tragédies de Racine ; et c'est peut-être ce qui faisait dire à Boileau que le style de *Bajazet* était négligé, si toutefois on peut regarder ce mot comme authentique. » (Geoffroy.)
7. *Autoriser*, c'est, au propre : *donner de l'autorité*, comme dans ces vers de Voltaire (*Brutus*, II, I) :

Faudra-t-il donc toujours que Titus autorise
Ce sénat de tyrans dont l'orgueil nous maîtrise ?

8. Pradon, dans son *Tamerlan* (II, III), a imité de très près ce mouvement :

ASTÉRIE.
Qu'ai-je entendu, Zaïde, et que m'a-t-il appris ?
Quel trouble, quelle horreur glacent tous mes esprits ?
Pour Tamerlan j'apprends qu'Andronic s'intéresse,
Que mon amant devient l'appui de sa tendresse,
Qu'il en parle à mon père, et, par un coup fatal,
Qu'il est son confident, et non pas son rival.
S'il faut qu'à son dessein son adresse réponde,

Hélas! que de raisons contre une malheureuse[1]!

ZAÏRE.

Mais ce succès, Madame, est encore incertain.
Attendez.

ATALIDE.

Non, vois-tu, je le nierais en vain.
Je ne prends point plaisir à croître ma misère[2].
Je sais pour se sauver tout ce qu'il a dû faire[3].
Quand mes pleurs vers Roxane ont rappelé ses pas,
Je n'ai point prétendu qu'il ne m'obéît pas.
Mais après les adieux que je venais d'entendre,
Après tous les transports d'une douleur si tendre,
Je sais qu'il n'a point dû lui faire remarquer[4]
La joie et les transports qu'on vient de m'expliquer[5].
Toi-même juge-nous, et vois si je m'abuse.
Pourquoi de ce conseil moi seule suis-je excluse[6]?
Au sort de Bajazet ai-je si peu de part[7]?

Il unit ses États à ceux de Trébizonde :
Araxide en est Reine, et par raison d'État
Il l'épouse... Ah! raisons propres pour un ingrat!
O ciel! quel intérêt et quelle récompense!
Araxide est le prix de cette confidence :
Oui, je commence à voir l'excès de mon malheur.
Pour deux trônes sans doute il a vendu son cœur.
Quel revers pour le mien si tendre et si timide!
Je craignais son départ, et non pas Araxide;
Elle arrive bientôt... Un empire éclatant...
Ah! que n'est-il parti, Zaïde, en cet instant?
Mais ne t'a-t-on jamais parlé de la Princesse?
A-t-elle cet éclat qui surprend, intéresse?
Mes yeux, mes tristes yeux tous pleins de ma langueur,
Pourront-ils d'Andronic me conserver le cœur?
Les siens sont-ils à craindre? est-elle jeune, belle?
Enfin est-elle propre à faire un infidèle?

1. On ne dit plus aujourd'hui, dans le style relevé, *une malheureuse*.
2. Voir *Esther*, note du vers 946.
3. « Atalide, annoncée pour une femme tendre et sensible, soutient toujours son caractère de douceur; elle n'éclate point en transports furieux contre Bajazet; elle prête même à son amant des qualités qui le font aimer davantage; son caractère sert à faire ressortir celui de Roxane, qui ne parle à Bajazet de son amour qu'en le menaçant. » (Luneau de Boisjermain.)
4. *Qu'il n'a point dû*, latinisme pour : qu'il n'aurait point dû. Cette tournure est fréquente dans les auteurs latins de la bonne époque : « An non suscipi bellum oportuit, aut geri pro dignitate populi Romani oportuit. » (Tite-Live, V, iv.) On en trouve aussi deux exemples dans le chapitre ii de la *Première Catilinaire*. — *Lui faire remarquer*, périphrase placée là pour la rime.
5. Encore un mot pris dans son sens latin : raconter tout au long, développer.
6. Atalide oublie qu'elle a déclaré elle-même à Bajazet, à la fin de l'acte précédent, qu'elle ne voulait point, de peur de se trahir, paraître entre Roxane et lui. — On disait journellement au xviie siècle *exclus*, *excluse* : « Ce fut beaucoup de déplaisir à Psyché de se voir excluse d'un asile où elle aurait cru être mieux venue qu'en pas un autre qui fût au monde. » (La Fontaine, *Psyché*, ii.)
7. Ai-je pris si peu de part, ai-je si peu contribué; comme dans *Andromaque* (V, i) :

Semblait-il seulement qu'il eût part à mes larmes?

A me chercher lui-même attendrait-il si tard,
N'était que [1] de son cœur le trop juste reproche
Lui fait peut-être, hélas ! éviter cette approche ?
Mais non, je lui veux bien épargner ce souci :
Il ne me verra plus [2].

ZAÏRE.

Madame, le voici.

SCÈNE IV.

BAJAZET, ATALIDE, ZAÏRE.

BAJAZET [3].

C'en est fait : j'ai parlé, vous êtes obéie [4].
Vous n'avez plus, Madame, à craindre pour ma vie ;
Et je serais heureux, si la foi, si l'honneur
Ne me reprochait point mon injuste bonheur [5] ;
Si mon cœur, dont le trouble en secret me condamne,
Pouvait me pardonner aussi bien que Roxane.
Mais enfin je me vois les armes à la main ;
Je suis libre [6] ; et je puis contre un frère inhumain,
Non plus par un silence aidé de votre adresse,
Disputer en ces lieux le cœur de sa maîtresse,
Mais par de vrais combats, par de nobles dangers,
Moi-même le cherchant aux climats étrangers,
Lui disputer les cœurs du peuple et de l'armée,
Et pour juge entre nous prendre la renommée [7].

1. Si ce n'était que.
2. « Cette scène ne paraît pas assez nécessaire. Atalide ne fait que répéter ce qu'elle a déjà dit ; l'action et l'intérêt languissent un peu. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.)
3. Voici la description du costume dont Segrais revêt Bajazet, alors qu'il va visiter Floridon : Sa robe « était d'une de ces riches brocatelles d'or qui viennent de l'Orient, prise avec justesse sur sa taille qu'il avait belle par excellence ; au bout d'une grosse chaine d'or pendait à son côté un cimeterre dont la garde et le fourreau éclataient de pierreries ; son turban était de médiocre grosseur, où tenait une aigrette avec une attache de diamants d'une valeur inestimable. » (*Floridon*, p. 103.)
4. Remarquez l'habileté avec laquelle le poète place aussitôt dans la bouche de Bajazet le souvenir des ordres qu'il a reçus d'Atalide.
5. VAR. — Et je serais heureux, si je pouvais goûter
Quelque bonheur, au prix qu'il vient de m'en coûter. (1672.)
Voir *Iphigénie*, note du vers 905.
6. Bajazet est délivré des gardes qui l'accompagnaient au second acte.
7. Le jeune prince, dans son enthousiasme, a parlé à Atalide presque sans la regarder.

Que vois-je? Qu'avez-vous? Vous pleurez[1]!

ATALIDE.

Non, Seigneur;
Je ne murmure point contre votre bonheur[2]:
Le ciel, le juste ciel vous devait ce miracle.
Vous savez si jamais j'y formai quelque obstacle.
Tant que j'ai respiré[3], vos yeux me sont témoins
Que votre seul péril occupait tous mes soins[4];
Et puisqu'il ne pouvait finir qu'avec ma vie,
C'est sans regret aussi que je la sacrifie.
Il est vrai, si le ciel eût écouté mes vœux,
Qu'il pouvait m'accorder un trépas plus heureux[5].
Vous n'en auriez pas moins épousé ma rivale:
Vous pouviez l'assurer de la foi conjugale[6].
Mais vous n'auriez pas joint à ce titre d'époux
Tous ces gages d'amour qu'elle a reçus de vous.
Roxane s'estimait assez récompensée,
Et j'aurais, en mourant, cette douce pensée
Que vous ayant moi-même imposé cette loi,
Je vous ai vers Roxane envoyé plein de moi;
Qu'emportant chez les morts toute votre tendresse,
Ce n'est point un amant en vous que je lui laisse[7].

BAJAZET.

Que parlez-vous, Madame, et d'époux et d'amant?
O ciel! de ce discours quel est le fondement?
Qui peut vous avoir fait ce récit infidèle?
Moi, j'aimerais Roxane, ou je vivrais pour elle,

1. On sait l'admirable parti qu'a tiré de ce mot Voltaire dans la plus touchante et la plus faiblement écrite des tragédies :

Zaïre, vous pleurez!

2. On lit dans l'*Art théâtral* de Samson (I, 159) :

Atalide a des pleurs moins prompts à s'effacer...
Qu'elle soit douce même en son emportement...
Son inquiet chagrin n'est jamais furieux.

3. Atalide est tellement résolue à mourir qu'elle se figure être déjà morte.

4. Voir *Phèdre*, note du vers 482.

5. Pradon a souvent imité l'intrigue de *Bajazet*. Sa Statira rappelle souvent Atalide. Voir particulièrement l'acte IV, scène III.

6. « M. de la Motte a remarqué que Bajazet devait arrêter Atalide en cet endroit, pour lui dire :

Que parlez-vous, Madame, et d'époux et d'amant?

En effet le dialogue en eût été plus naturel et plus vif, mais on y eût perdu huit beaux vers. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.)

7. Tous ces sentiments sont d'une délicatesse exquise, mais absolument déplacée.

Madame ! Ah ! croyez-vous que, loin de le penser [1],
Ma bouche seulement eût pu le prononcer?
Mais l'un ni l'autre enfin n'était point nécessaire [2] :
La Sultane a suivi son penchant ordinaire ;
Et soit qu'elle ait d'abord expliqué mon retour
Comme un gage certain qui marquait mon amour,
Soit que le temps trop cher [3] la pressât de se rendre,
A peine ai-je parlé, que, sans presque m'entendre,
Ses pleurs précipités ont coupé mes discours [4].
Elle met dans ma main sa fortune, ses jours ;
Et se fiant enfin à ma reconnaissance,
D'un hymen infaillible [5] a formé l'espérance.
Moi-même, rougissant de sa crédulité [6]
Et d'un amour si tendre et si peu mérité,
Dans ma confusion, que Roxane, Madame,
Attribuait encore à l'excès de ma flamme,
Je me trouvais barbare, injuste, criminel.
Croyez qu'il m'a fallu, dans ce moment cruel,
Pour garder jusqu'au bout un silence perfide,
Rappeler tout l'amour que j'ai pour Atalide [7].

1. *Le* se rapporte à la pensée exprimée dans le vers précédent.
2. Remarquez cette ellipse de *ni* devant *l'un*.
3. Trop précieux.
4. Dans la *Zulime* de Voltaire (I, v), c'est Atide qui justifie elle-même son époux :

> Idamore a parlé : sûre de ses appas,
> Elle *(Zulime)*, a cru des discours que vous ne disiez pas.

5. Qu'elle s'imagine infaillible. — Comparer l'*Othon* de Corneille (IV, I) :

> Je n'ai donc qu'à mourir. Je l'ai voulu, Madame,
> Quand je l'ai pu sans crime, en faveur de ma flamme,
> Et je le dois vouloir, quand votre arrêt cruel
> Pour mourir justement m'a rendu criminel.
> Vous m'avez commandé de m'offrir à Camille ;
> Grâces à nos malheurs ce crime est inutile.
> Je mourrai tout à vous, et si, pour obéir,
> J'ai paru mal aimer, j'ai semblé vous trahir,
> Ma main, par ce même ordre à vos yeux enhardie,
> Lavera dans mon sang ma fausse perfidie.
> . . . .
> Me condamneriez-vous, Madame, à l'épouser ?
> PLAUTINE.
> Que n'y puis-je moi-même opposer ma défense ?
> Mais si vos jours enfin n'ont point d'autre assurance,
> S'il n'est point d'autre asile....
> OTHON.
> Ah ! courons à la mort.

6. Il est certain que Bajazet semble avoir été à l'école des casuistes. Il s'indigne à la pensée de mentir verbalement ; mais il se résigne à un silence menteur. Tout cela semble trop subtil, trop raffiné, quand on songe au poignard de Roxane et au cordon des muets.
7. Voir *Phèdre*, note du vers 853.

Cependant, quand je viens après de tels efforts
Chercher quelque secours contre tous mes remords,
Vous-même contre moi je vous vois, irritée,
Reprocher votre mort à mon âme agitée.
Je vois enfin, je vois qu'en ce même moment
Tout ce que je vous dis vous touche faiblement[1].
Madame, finissons et mon trouble et le vôtre :
Ne nous affligeons point vainement l'un et l'autre.
Roxane n'est pas loin ; laissez agir ma foi[2].
J'irai, bien plus content et de vous et de moi,
Détromper son amour d'une feinte forcée[3],
Que je n'allais tantôt déguiser ma pensée[4].
La voici[5].

ATALIDE.

Juste ciel! où[6] va-t-il s'exposer ?
Si vous m'aimez, gardez de la désabuser[7].

1. Ces vers nous gâtent un peu la douce Atalide; mais son entêtement est nécessaire pour que Bajazet, impatienté, d'un mouvement brusque découvre à Roxane ses véritables sentiments.

2. Ma fidélité envers vous. — Voltaire, écrivant à La Noue, le 3 avril 1739, citait la fin de ce couplet, avec les vers 588, 716-718, 756-760, 975-977, et ajoutait : « Qui aime mieux que moi les pièces de l'illustre Racine? qui les sait plus par cœur? Mais serais-je fâché que Bajazet, par exemple, eût quelquefois un peu plus de sublime?.... Je vous demande, Monsieur, si, à ce style, dans lequel tout le rôle de ce Turc est écrit, vous reconnaissez autre chose qu'un Français qui s'exprime avec élégance et avec douceur? Ne désirez-vous rien de plus mâle, de plus fier, de plus animé dans les expressions de ce jeune Ottoman qui se voit entre Roxane et l'empire, entre Atalide et la mort? C'est à peu près ce que Pierre Corneille disait, à la première représentation de *Bajazet*, à un vieillard qui me l'a raconté : « Cela est tendre, touchant, bien écrit; mais c'est toujours un Français qui parle. » Vous sentez bien, Monsieur, que cette petite réflexion ne dérobe rien au respect que tout homme qui aime la langue française doit au nom de Racine. Ceux qui désirent un peu plus de coloris à Raphaël et au Poussin ne les admirent pas moins. »

3. Remarquons encore une fois ce procédé de style, constant chez Racine, qui consiste à remplacer le nom de la personne par un substantif abstrait qui la désigne.

4. Voir *Esther*, note du vers 839.

5. L'arrivée de Roxane forme un véritable coup de théâtre.

6. A quoi.

7. Atalide revient à la raison, mais il est trop tard. « C'est dans cette scène que l'on voit plus que jamais combien les moyens de l'intrigue que l'auteur a fondée sur la jalousie d'Atalide et la pusillanimité de son amant sont faibles et faux. Il n'est pas concevable que les détails décisifs où Bajazet vient d'entrer *touchent* assez *faiblement* Atalide pour qu'il se croie obligé de tout risquer et de tout perdre. La confiance très juste qu'elle lui a montrée dans le second acte ne permet pas qu'au troisième elle soupçonne sa véracité, contre toute vraisemblance. Première faute. La seconde, bien plus grave, c'est le désespoir puéril (il faut trancher le terme) qui fait perdre la tête à Bajazet. Il devait lui dire : « Dans la crise où nous sommes, il ne s'agit pas de vous persuader, mais de vous sauver ainsi que moi. Grâce au ciel, je n'ai rien promis, et je suis à la portée de tout faire. Encore un moment, et je vais être le maître de récompenser Roxane comme il me plaira, de couronner Atalide, et de n'être ni ingrat d'un côté ni

SCÈNE V.

BAJAZET, ROXANE, ATALIDE[1].

ROXANE.

Venez, Seigneur, venez : il est temps de paraître,
Et que tout le Serrail reconnaisse son maître.
Tout ce peuple nombreux dont il est habité,
Assemblé par mon ordre, attend ma volonté.
Mes esclaves gagnés, que le reste va suivre,
Sont les premiers sujets que mon amour vous livre[2].
L'auriez-vous cru, Madame, et qu'un si prompt retour
Fît à tant de fureur succéder tant d'amour ?
Tantôt, à me venger fixe[3] et déterminée,
Je jurais qu'il voyait sa dernière journée.
A peine cependant Bajazet m'a parlé,
L'amour fit le serment, l'amour l'a violé[4].
J'ai cru dans son désordre[5] entrevoir sa tendresse :

infidèle de l'autre. » En parlant ainsi, il parlait en homme. Quand on songe qu'il ne s'agit de rien moins que du salut d'un ami tel qu'Acomat, de celui d'Atalide, de Bajazet lui-même, et de l'empire, on est forcé d'avouer que les raffinements de délicatesse d'un côté, et la folle complaisance de l'autre, sont l'opposé de la tragédie, parce qu'ils le sont du bon sens. Les madrigaux sont par trop déplacés au milieu des glaives ; et remarquez qu'en donnant à Bajazet cette fermeté qui le relevait d'ailleurs, rien n'empêchait que son intrigue avec Atalide ne fût de même découverte, et que l'action ne marchât vers le dénoûment. Bajazet eût été ce qu'il devait être, et le spectateur n'eût pas été dans le cas de dire que s'il périt, c'est qu'il l'a bien voulu, et qu'un prince qui, dans de pareilles circonstances, sacrifie tout à de si minces scrupules de tendresse, non seulement n'est point un héros et encore moins un héros turc, mais ne mérite nullement qu'on se perde pour le servir. Je le répète, si Racine s'est mépris à ce point cette fois, c'est qu'égaré par le grand succès de *Bérénice*, il s'est laissé aller très mal à propos au plaisir de traiter encore une fois ces délicatesses de l'amour, qu'il entendait si bien, mais qui n'allaient bien qu'à *Bérénice*. » (La Harpe.)

1. Le nom de Zaïre, et nous ne savons pourquoi, ne figure plus parmi ceux des personnages sur le théâtre, à cette scène et à la suivante, dans les éditions publiées du vivant de Racine. Roxane annonce qu'elle va se déclarer ; elle n'a donc aucun motif d'écarter en entrant la confidente d'Atalide.

2. L'actrice doit faire, dans chacune de ses paroles, sentir la tendresse et la joie. Le ton sur lequel elle s'exprime ne doit pas même ressembler à celui qu'elle avait au commencement du second acte. Elle a cette fois la confiance.

3. Décidée à, résolue à ; nous ne connaissons pas d'autre exemple de l'emploi de ce mot dans ce sens.

4. Tout le monde a été unanime à louer la grâce joyeuse et la finesse charmante avec lesquelles mademoiselle Rachel prononçait ce vers, que certains critiques ont blâmé, comme trop familier.

5. *Désordre* a ici le sens de *trouble*, comme dans ces vers de *Britannicus* (III, vii) :

Combien de fois, hélas ! puisqu'il faut vous le dire,
Mon cœur de son désordre allait-il vous instruire ?

J'ai prononcé sa grâce, et je crois sa promesse [1].

BAJAZET.

Oui, je vous ai promis et j'ai donné ma foi [2]
De n'oublier jamais tout ce que je vous doi [3];
J'ai juré que mes soins [4], ma juste complaisance
Vous répondront toujours de ma reconnaissance [5].
Si je puis à ce prix mériter vos bienfaits,
Je vais de vos bontés attendre les effets [6].

SCÈNE VI.

ROXANE, ATALIDE.

ROXANE.

De quel étonnement, ô ciel ! suis-je frappée [7] !
Est-ce un songe? et mes yeux ne m'ont-il point trompée?
Quel est ce sombre accueil, et ce discours glacé
Qui semble révoquer tout ce qui s'est passé [8] ?
Sur quel espoir croit-il que je me sois rendue,
Et qu'il ait regagné mon amitié perdue ?
J'ai cru qu'il me jurait que jusques à la mort
Son amour me laissait maîtresse de son sort [9].
Se repent-il déjà de m'avoir apaisée ?

1. C'est en regardant Bajazet, et avec un tendre sourire, que la Sultane prononce ces derniers mots.

2. VAR. — Oui, je vous ai promis, et je m'en souviendrai,
Que, fidèle à vos soins autant que je vivrai,
Mon respect éternel, ma juste complaisance. (1672-87.)

3. Voir *Britannicus*, note du vers 341.

4. Voir *Phèdre*, note du vers 482.

5. Ces mots, adressés à Roxane, sont prononcés en réalité à l'intention d'Atalide, qui les écoute, tremblante, et la sueur de l'angoisse au front.

6. Le pauvre Bajazet fait décidément piteuse figure entre ces deux femmes. Tel est trop souvent le sort des princes de Racine ; et il est difficile qu'il en soit autrement, le poète concentrant toujours sur ses héroïnes l'attention et l'intérêt. En sortant, Bajazet doit jeter un regard sur Atalide, comme pour lui dire : « J'ai fait ce que je devais. » Voir le vers 1068. — « La physionomie de Rachel retraçait d'une manière tellement puissante les émotions de son âme, qu'elle offrait à la fois un mélange d'humiliation, de doute, de colère et de haine. Sans qu'elle prononçât une parole, sans qu'elle fît un seul geste, par la seule force de la mobilité de ses traits, elle communiquait au public toutes les impressions diverses qui l'agitaient : son silence était plus énergique que sa voix, il était sublime! C'était l'art théâtral poussé au plus haut degré de perfection. On n'applaudissait plus, on admirait. « (VÉDEL, *Notice sur Rachel*, p. 67.)

7. Voir *Athalie*, note du vers 414.

8. Voir *Phèdre*, note du vers 475.

9. Cette surprise de Roxane, abandonnée au moment où elle croit être sur le point d'épouser Bajazet, serait comique, si l'on ne sentait qu'Atalide et Bajazet vont être les victimes de sa rage.

Mais moi-même tantôt me serais-je abusée[1] ?
Ah[2] !... Mais il vous parlait : quels étaient ses discours,
Madame ?

ATALIDE.

Moi, Madame ! Il vous aime toujours[3].

ROXANE.

Il y va de sa vie au moins que je le croie[4].
Mais, de grâce, parmi tant de sujets de joie,
Répondez-moi, comment pouvez-vous expliquer
Ce chagrin[5] qu'en sortant il m'a fait remarquer ?

ATALIDE.

Madame, ce chagrin n'a point frappé ma vue.
Il m'a de vos bontés longtemps entretenue.

1. L'amour est défiant, quand l'amour est extrême.
(PIRON, *Métromanie*, IV, VII.)

2. On lit dans la *Notice sur Rachel* de M. Védel (p. 71-72) : « Tout ce couplet, mademoiselle Rachel l'a dit au public, jusques et y compris l'exclamation : *ah !* qu'elle a jetée avec beaucoup d'énergie et qui a été fort applaudie ; puis, s'adressant ensuite à Atalide, elle a repris : *Mais il vous parlait ?* Ceci est évidemment faux et contraire à la pensée de l'auteur. Il a voulu que l'exclamation *ah !* fût la conséquence du premier trait de lumière qui éclaire Roxane sur l'amour de Bajazet et d'Atalide. Et en effet il fait dire :

Mais moi-même tantôt me serais-je abusée ?

Donc elle s'interroge, elle cherche dans son esprit les causes de la froideur, de l'indifférence de Bajazet. A ce moment elle doit porter ses regards sur Atalide, qui se trouve près d'elle, et dont l'attitude contrainte, la contenance embarrassée lui donne le premier soupçon de cet amour et lui fait pressentir sa rivale. C'est alors qu'à part et à elle-même elle doit prononcer avec un sentiment amer de jalousie l'exclamation *ah !* qui n'est en effet que l'expression de la découverte qu'elle vient de faire, puis reprendre d'un ton soupçonneusement interrogatif : *Mais il vous parlait ?* etc. La preuve en est évidente ; elle se trouve dans les premiers vers qu'elle dit lorsqu'elle est restée seule :

De tout ce que je vois que faut-il que je pense ?

Cependant Rachel ne put se décider à modifier une manière qui lui valait tant d'applaudissements. »

3. « Cet entretien entre deux rivales inspire la terreur ; ce moment est vraiment tragique parce que les personnages sont dans un grand danger, et cependant le dialogue est simple, naturel, il n'y a aucun fracas sur la scène. » (GEOFFROY.)

4. On lit dans Vauvenargues (Éd. Gilbert, I, 241) : « Lorsque Roxane, blessée des froideurs de Bajazet, en marque son étonnement à Atalide, et que celle-ci proteste que ce prince l'aime, Roxane répond brièvement :

Il y va de sa vie au moins que je le croie.

Ainsi cette sultane ne s'amuse point à dire : « Je suis d'un caractère fier et violent. J'aime avec jalousie et avec fureur. Je ferai mourir Bajazet s'il me trahit. » Le poète tait ces détails, qu'on pénètre assez d'un coup d'œil, et Roxane se trouve caractérisée avec plus de force. Voilà la manière de peindre de Racine : il est rare qu'il s'en écarte. »

5. Il faut entendre ici par *chagrin* une humeur inquiète et sombre, comme dans *Esther* (III, II) :

A la table d'Esther portez-vous ce chagrin ?

Il en était tout plein [1] quand je l'ai rencontré.
J'ai cru le voir sortir tel qu'il était entré.
Mais, Madame, après tout, faut-il être surprise
Que, tout prêt d'achever cette grande entreprise,
Bajazet s'inquiète, et qu'il laisse échapper
Quelque marque des soins qui doivent l'occuper [2] ?

ROXANE.

Je vois qu'à l'excuser votre adresse est extrême [3].
Vous parlez mieux pour lui qu'il ne parle lui-même [4].

ATALIDE.

Et quel autre intérêt...

ROXANE.

Madame, c'est assez.
Je conçois vos raisons mieux que vous ne pensez [5].
Laissez-moi [6]. J'ai besoin d'un peu de solitude.

1. Expression qui a un peu perdu de sa noblesse ; nous l'avons rencontrée déjà dans *Britannicus* (V, 1) :

Adieu : je vais, le cœur tout plein de mon amour, etc.

2. Voir *Phèdre*, note du vers 482.
3. Voir *Phèdre*, note du vers 717.
4. Il y a dans ces vers une ironie âpre, qui fait trembler Atalide.
5. Ainsi les soupçons de Roxane sont déjà presque une certitude ; mais Racine a besoin de retarder jusqu'à l'acte suivant la découverte complète de l'intelligence de Bajazet et d'Atalide. Voilà pourquoi il écarte Atalide.
6. Pradon, dans sa tragédie de *Phèdre et Hippolyte* (III, 1), a imité très gauchement cette scène, en s'inspirant aussi de *Britannicus :*

PHÈDRE.

Dieux ! qu'est-ce que je vois ?
L'intérêt d'Hippolyte et celui de Thésée
Frappent sensiblement votre âme embarrassée,
Et vous feriez juger à vos sens interdits
Que le père vous touche ici moins que le fils.

ARICIE.

Moi, Madame ?

PHÈDRE.

Oui, vous ! Justes Dieux ! ah ! je tremble.
Il soupirait, Madame, et nous étions ensemble.
Est-ce vous qui tantôt l'avez fait demeurer
Parlez : qui de nous deux ?..

ARICIE.

Ah ! sans doute, Madame,
S'il soupire, vos yeux ont fait naître sa flamme.

PHÈDRE.

Souhaitez-le du moins ; voyez avecque horreur
Et toute ma tendresse et toute ma fureur.
Le retour de Thésée et m'étonne et m'accable,
Je suis dans un état affreux, épouvantable.
Je vous aime, Aricie, et ma tendre amitié
Ma rage, ou mon amour vous doit faire pitié.
Des hommes et des Dieux j'éprouve la colère.
Vous, Thésée, Hippolyte, et tout me désespère ;
Du moins que l'amitié dans ce funeste jour
Ne coûte point encore un crime à mon amour.
Vos discours m'ont fait voir une flamme fatale ;
Cachez, cachez à Phèdre une heureuse rivale,

Ce jour me jette aussi dans quelque inquiétude [1].
J'ai, comme Bajazet, mon chagrin et mes soins [2],
Et je veux un moment y penser sans témoins [3].

SCÈNE VII.

ROXANE, *seule.*

De tout ce que je vois que faut-il que je pense [4] ?
Tous deux à me tromper sont-ils d'intelligence [5] ?
Pourquoi ce changement, ce discours, ce départ ?
N'ai-je pas même entre eux surpris quelque regard [6] ?
Bajazet interdit [7] ! Atalide étonnée [8] !
O ciel, à cet affront m'auriez-vous condamnée ?
De mon aveugle amour seraient-ce là les fruits ?
Tant de jours douloureux, tant d'inquiètes nuits,
Mes brigues [9], mes complots, ma trahison fatale,
N'aurais-je tout tenté que pour une rivale [10] ?

Épargnez-moi le crime où je vais succomber,
Et détournez les coups qui sont prêts à tomber.
ARICIE.
Ah ! Madame, croyez...
PHÈDRE.
Je crois tout, Aricie ;
Vous savez mon secret, c'est fait de votre vie,
Si vous osez jamais... Le Roi vient : laissez-nous,
Et de Phèdre jalouse évitez le courroux.

1. L'ironie gronde dans ces vers.
2. Voir la note du vers 1048, et *Phèdre*, note du vers 482.
3. « On peut comparer cette scène à la cinquième du second acte d'*Iphigénie*, où cette princesse soupçonne Ériphile d'être aimée d'Achille ; la différence qui se trouve entre ces deux scènes, c'est qu'Iphigénie est plus tendre, plus touchante que Roxane, quoiqu'elle soit bien moins passionnée, et qu'Atalide est plus intéressante qu'Ériphile. » (Luneau de Boisjermain.)
4. *Pense*, et au vers précédent *penser* ; c'est là une légère négligence. On peut remarquer que *Bajazet* présente beaucoup de monologues. La violence des passions qui sont en jeu excuse un peu ici ces *soliloques* ordinairement peu vraisemblables, que Molière bannit complètement de ses grandes œuvres, comme *le Misanthrope* et *les Femmes savantes.*
5. Voir *Britannicus*, note du vers 1311.
6. Ce regard, au premier instant, Roxane n'y avait pas attaché trop d'importance.
7. Voir *Esther*, note du vers 1147.
8. Voir *Athalie* ; note du vers 414.
9. Voir *Britannicus*, note du vers 1163.
10. A l'acte II, scène IV, de l'*Adrienne Lecouvreur* de Scribe et M. Legouvé, le comédien Michonnet dit à Adrienne, qui répète le rôle de Roxane : « Il y a un endroit que tu négliges toujours :

N'aurais-je tout tenté que pour une rivale ?

Vois-tu, Adrienne..... cette pauvre femme ! ce qui excite encore plus son dépit, c'est que c'est justement pour une rivale que..... tu sais..... et alors..... elle éprouve..... là..... elle se dit..... je ne peux pas bien rendre l'expression....,

Mais peut-être qu'aussi, trop prompte à m'affliger,
J'observe de trop près un chagrin passager [1].
J'impute à son amour l'effet de son caprice [2].
N'eût-il pas jusqu'au bout conduit son artifice [3] ?
Prêt à voir le succès de son déguisement [4],
Quoi ? ne pouvait-il pas feindre encore un moment [5] ?
Non, non, rassurons-nous : trop d'amour m'intimide [6].
Et pourquoi dans son cœur redouter Atalide [7] ?
Quel serait son dessein [8] ? qu'a-t-elle fait pour lui ?
Qui de nous deux enfin le couronne aujourd'hui ?
Mais, hélas ! de l'amour ignorons-nous l'empire [9] ?
Si par quelque autre charme Atalide l'attire [10],
Qu'importe qu'il nous doive et le sceptre et le jour [11] ?
Les bienfaits dans un cœur balancent-ils l'amour [12] ?
Et sans chercher plus loin, quand l'ingrat me sut plaire,
Ai-je mieux reconnu les bontés de son frère ?
Ah ! si d'une autre chaîne il n'était point lié,
L'offre de mon hymen l'eût-il tant effrayé [13] ?

mais tu me comprends. » Nous le comprenons en effet très bien. Tout ce second acte d'*Adrienne Lecouvreur*, qui se passe dans le foyer de la Comédie-Française pendant une représentation de *Bajazet*, est d'ailleurs fort pittoresque.

1. Voir la note du vers 1048.
2. Ce qui n'est que l'effet d'un caprice de ce chagrin. — Pour *caprice*, voir *Phèdre*, note du vers 492. — Tout ce développement n'est pas autre chose qu'une seconde forme du fameux vers du second acte :

> Bajazet, écoutez : je sens que je vous aime.

3. Voir *Britannicus*, note du vers 932.
4. *Déguisement* est pris ici au moral, et a le sens de *feinte*, comme dans ces vers de Corneille (*Théodore*, IV, vi) :

> Dis, mais en peu de mots, et sûr que les tourments
> M'auront bientôt vengé de tes déguisements.

5. M. Geruzez a signalé avec beaucoup de raison que « cette réflexion de Roxane contient la critique la plus sérieuse de la tragédie. »
6. Me rend craintive. Voir *Britannicus*, note du vers 1504.
7. Ce vers, un peu obscur, signifie : Pourquoi redouter qu'Atalide ait du pouvoir sur son cœur ?
8. Le dessein de Bajazet ; Agrippine disait de même dans *Britannicus* (IV, ii) :

> Quel serait mon dessein ? Qu'aurais-je pu prétendre ?

9. Cet emploi de la première personne du pluriel, cette interrogation, tout cela sent un peu trop la rhétorique.
10. Voir *Mithridate*, note du vers 1314. — *Attire*, c'est-à-dire : fait venir à elle, comme dans ces vers de Lamartine (*Harmonies*, I, 10) :

> Sur ce site enchanté mon âme, qu'il attire,
> S'abat comme le cygne.

11. De voir encore le jour.
12. Voir *Iphigénie*, note du vers 119.
13. Pour *hymen*, voir *Mithridate*, note du vers 207. — *Offre*, au XVII[e] siècle,

N'eût-il pas sans regret secondé mon envie ?
L'eût-il refusé même aux dépens de sa vie [1] ?
Que de justes raisons... Mais qui vient me parler [2] ?
Que veut-on ?

SCÈNE VIII.

ROXANE, ZATIME.

ZATIME.

Pardonnez si j'ose vous troubler.
Mais, Madame, un esclave arrive de l'armée ;
Et, quoique sur la mer la porte fût fermée,
Les gardes sans tarder l'ont ouverte à genoux
Aux ordres du Sultan qui s'adressent à vous [3].
Mais ce qui me surprend, c'est Orcan qu'il envoie [4].

ROXANE.

Orcan !

ZATIME.

Oui, de tous ceux que le Sultan emploie,
Orcan, le plus fidèle à servir ses desseins,
Né sous le ciel brûlant des plus noirs Africains [5].

était des deux genres ; on le trouve masculin dans le *Voyage* de Chapelle et Bachaumont :

D'un si bel offre de service,
Monsieur d'Assoucy, grand merci ;

jusqu'en 1689, *offre* est presque toujours masculin dans les éditions de Racine ; à partir de 1689, le poète fait ce mot féminin partout, excepté dans ce vers ; car la mesure cette fois s'y opposait.

1. *Le* est un peu éloigné d'*hymen*, qu'il représente.

2. La toute-puissante Roxane, qui a déclaré avoir besoin d'un peu de solitude, s'irrite contre le téméraire qui ose la troubler. C'est ainsi qu'Assuérus s'écriera dans *Esther* (II, VII) :

Sans mon ordre on porte ici ses pas ?
Quel mortel insolent vient chercher le trépas ?

3. Voici trois vers encore qui prouvent combien Racine s'est, dans cette tragédie, préoccupé de la couleur locale ; il y a introduit tout ce qu'il connaissait des usages de la Turquie.

4. « L'arrivée de cet Orcan, qu'on ne voit pas, redouble l'intérêt, augmente la terreur, parce qu'on soupçonne qu'il est porteur d'ordres sévères. Cet incident coupe le monologue de Roxane ; la seconde partie est bien plus vive que la première, parce qu'il survient à Roxane un nouvel embarras. La situation de la Sultane est vraiment théâtrale. » (GEOFFROY.)

5. Ce portrait rapidement exécuté, mais terrible dans sa simplicité, prépare le spectateur au rôle que va jouer Orcan. Pour produire un effet d'horreur, l'art délicat de Racine se contente d'un vers ; il y a des objets repoussants dont il faut détourner les yeux. En 1610, le goût n'était pas encore arrivé à cette exquise distinction, et, pour peindre l'effroi causé par un Maure, qui veut enlever Diane, un écrivain d'un talent remarquable, Honoré d'Urfé, croyait devoir, dans l'*Astrée* (I, 188), accumuler les détails hideux : « Dieux ! quel

Madame, il vous demande avec impatience.
Mais j'ai cru vous devoir avertir par avance [1] ;
Et, souhaitant surtout qu'il ne vous surprît pas [2],
Dans votre appartement j'ai retenu ses pas.

ROXANE.

Quel malheur imprévu vient encor me confondre [3] ?
Quel peut être cet ordre [4] ? et que puis-je répondre ?
Il n'en faut point douter, le Sultan inquiet
Une seconde fois condamne Bajazet.
On ne peut sur ses jours sans moi rien entreprendre :
Tout m'obéit ici. Mais dois-je le défendre [5] ?
Quel est mon empereur ? Bajazet ? Amurat ?
J'ai trahi l'un ; mais l'autre est peut-être un ingrat [6].
Le temps presse. Que faire en ce doute funeste [7] ?
Allons : employons bien le moment qui nous reste.
Ils ont beau se cacher [8]. L'amour le plus discret
Laisse par quelque marque échapper son secret [9].
Observons Bajazet ; étonnons Atalide [10] ;
Et couronnons l'amant [11], ou perdons le perfide.

homme, ou plutôt quel monstre était-ce ! Il avait le visage reluisant de noirceur, les cheveux raccourcis et mêlés comme la laine de nos moutons, quand il n'y a qu'un mois ou deux qu'on les a tondus, la barbe à petits bouquets clairement épanchée autour du menton, le nez aplati entre les yeux, et rehaussé et large par le bout, la bouche grosse, les lèvres renversées et presque fendues sous le nez ; mais rien n'était si étrange que ses yeux ; car en tout le visage il n'y paraissait rien de blanc, que ce qu'il en découvrait, quand il les roulait dans la tête. »

1. On dit plus fréquemment : *à l'avance ;* mais on a tort.

2. Zatime peut craindre ou que l'arrivée intempestive d'Orcan ne cause une surprise dangereuse à Roxane, ou plutôt qu'Orcan ne la trouve avec Bajazet ; car c'est pour rejoindre le prince que tout à l'heure Roxane a quitté Zatime.

3. Voir *Athalie*, note du vers 847.

4. On soupçonne facilement que c'est l'ordre de tuer Bajazet ; mais on ne se doute pas qu'Orcan est chargé encore d'un autre meurtre.

5. C'est pour amener ce dernier couplet, si pathétique, si tragique, que Racine n'a pas voulu que Roxane fût, dès le troisième acte, absolument certaine de la trahison de Bajazet.

6. « Ce vers heureux et précis explique parfaitement le trouble de Roxane ; placée entre deux écueils, elle n'a que le choix. Le parti qu'elle prend laisse le spectateur dans une vive attente, excite puissamment la curiosité, et termine l'acte de la manière la plus intéressante. » (Geoffroy.) — Voir *Bérénice*, note du vers 1248.

7. Voir *Mithridate*, note du vers 1513.

8. On ne dirait plus, aujourd'hui, *avoir beau*, sans rattacher cette locution à un membre de phrase complémentaire.

9. L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en une âme :
Tout nous trahit, la voix, le silence, les yeux,
Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux.
(*Andromaque*, II, ii.)

10. Voir *Athalie*, note du vers 414.

11. Pour faire antithèse avec *perfide*, *amant* ne dit pas assez ; il y faudrait joindre une épithète, comme *sincère*.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ATALIDE, ZAÏRE.

ATALIDE.

Ah! sais-tu mes frayeurs? Sais-tu que dans ces lieux [1]
J'ai vu du fier [2] Orcan le visage odieux?
En ce moment fatal, que je crains sa venue!
Que je crains... Mais dis-moi, Bajazet t'a-t-il vue?
Qu'a-t-il dit? Se rend-il, Zaïre, à mes raisons?
Ira-t-il voir Roxane, et calmer ses soupçons [3]?

ZAÏRE.

Il ne peut plus la voir sans qu'elle le commande [4].
Roxane ainsi l'ordonne : elle veut qu'il l'attende.
Sans doute à cet esclave elle veut le cacher [5].
J'ai feint, en le voyant, de ne le point chercher [6].
J'ai rendu votre lettre [7], et j'ai pris sa réponse [8].
Madame, vous verrez ce qu'elle vous annonce.

ATALIDE lit [9]:

« Après tant d'injustes [10] détours,
Faut-il qu'à feindre encor votre amour me convie?

1. Voir *Esther*, note du vers 908.
2. *Fier* est pris ici dans le sens étymologique : *farouche*.
3. Nous tournerons toujours dans le même cercle ; déjà, à la fin du second acte, Atalide désirait que Bajazet vît Roxane afin de calmer ses soupçons.
4. Le pauvre Bajazet, prisonnier aux deux premiers actes, prisonnier aux deux derniers, est vraiment trop condamné à l'immobilité pour être un héros bien tragique. Il ne paraîtra pas à l'acte IV, où il va être représenté par une lettre assez faible.
5. A Orcan. Le poète a commis la négligence d'employer deux fois dans deux vers qui se suivent le verbe *vouloir* avec une légère différence de sens.
6. Zaïre a le défaut de rappeler un peu ces alertes et accortes soubrettes de Corneille et de Molière, qui savent si bien porter un poulet à son adresse.
7. Voir *Iphigénie*, note du vers 132.
8. La réponse de Bajazet.
9. Le poète a cru que les vers libres conviendraient mieux que les alexandrins à la précipitation de ce billet. Ce petit morceau est assez médiocre, et le changement de mesure, si nous exceptons le dernier vers, ne se justifie par aucun trait heureux.
10. C'est-à-dire : qui ne nous convenaient point.

Mais je veux bien prendre soin d'une vie
Dont vous jurez que dépendent vos jours[1].
Je verrai la Sultane ; et par ma complaisance[2],
Par de nouveaux serments de ma reconnaissance,
J'apaiserai, si je puis, son courroux.
N'exigez rien de plus. Ni la mort, ni vous-même,
Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime[3],
Puisque jamais je n'aimerai que vous[4]. »

Hélas ! que me dit-il ? Croit-il que je l'ignore ?
Ne sais-je pas assez qu'il m'aime, qu'il m'adore[5] ?
Est-ce ainsi qu'à mes vœux il sait s'accommoder[6] ?
C'est Roxane, et non moi, qu'il faut persuader[7].
De quelle crainte encor me laisse-t-il saisie ?
Funeste aveuglement[8] ! Perfide[9] jalousie !
Récit menteur[10] ! Soupçons que je n'ai pu celer[11] !
Fallait-il vous entendre, ou fallait-il parler[12] ?
C'était fait, mon bonheur surpassait mon attente.
J'étais aimée, heureuse, et Roxane contente.
Zaïre, s'il se peut, retourne sur tes pas.
Qu'il l'apaise[13]. Ces mots ne me suffisent pas.
Que sa bouche, ses yeux, tout l'assure qu'il l'aime.

1. Atalide, on se le rappelle, a juré qu'elle ne survivrait pas à son amant.
2. Voir la note du vers 157.
3.

LA FILLE DU MOUPHTI.
Mon amour en ta bouche un mal se peut nommer.
OSMAN.
Je penserais plutôt à mourir qu'à t'aimer.
(TRISTAN L'HERMITE, *Osman*, V, II.)

4. Malgré la grâce de ces deux vers, malgré le rapprochement de mots : *Ni la mort, ni vous même*, nous savons bien que ce billet n'a d'importance que parce qu'il va être surpris par Roxane. Cet incident est aussi vieux que le théâtre.
5. Pourquoi aussi lui a-t-elle sottement cherché querelle ?
6. Se conformer, comme dans *Britannicus* (I, II) :

A ses moindres désirs il sait s'accommoder.

7. Voir *Britannicus*, note du vers 434.
8. Voir *Mithridate*, note du vers 1513.
9. Qui nous a trahis, perdus.
10. Il s'agit du récit d'Acomat, au troisième acte.
11. Cacher, comme au vers 159 :

Soupirs d'autant plus doux qn'il les fallait celer.

12. Devais-je ajouter foi à ce que vous me disiez ? ou, si j'y ajoutais foi, devais-je du moins vous découvrir à Bajazet ?
13. Atalide fait allusion au billet de Bajazet :

J'apaiserai, si je puis, son courroux.

Qu'elle le croie enfin [1]. Que ne puis-je moi-même,
Échauffant par mes pleurs ses soins trop languissants [2],
Mettre dans ses discours tout l'amour que je sens ?
Mais à d'autres périls je crains de le commettre [3].

ZAÏRE.

Roxane vient à vous.

ATALIDE.

Ah! cachons cette lettre [4].

SCÈNE II.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, ZAÏRE.

ROXANE, à Zatime.

Viens. J'ai reçu cet ordre. Il faut l'intimider [5].

ATALIDE à Zaïre.

Va, cours ; et tâche enfin de le persuader [6].

SCÈNE III.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME [7].

ROXANE.

Madame, j'ai reçu des lettres de l'armée [8].
De tout ce qui s'y passe êtes-vous informée ?

ATALIDE.

On m'a dit que du camp un esclave est venu.

1. Atalide se rappelle, avec un frisson d'angoisse, les paroles de Roxane :

Il y va de sa vie au moins que je le croie.

2. *Soins* est pris ici dans le sens de *galanterie*, comme dans cette phrase de Corneille (*Examen d'Horace*) : « Il rendait assez de soins à Camille. »
3. Voir *Iphigénie*, note du vers 629.
4. Le poète a grand peur que les spectateurs ne prévoient pas que Roxane va découvrir la lettre.
5. Ainsi Roxane entre avec l'intention d'éprouver Atalide. — Voir la note du vers 1081.
6. Voir *Britannicus*, note du vers 434. — Ce message d'Atalide n'a pour but que d'écarter Zaïre. Lorsqu'Atalide sera tombée évanouie, ce seront les femmes de Roxane qui l'entoureront, et trouveront, en lui donnant des soins, le fatal billet. Tout cela était rendu impossible par la présence de Zaïre.
7. Quelques odalisques attachées au service de Roxane entrent sur la scène avec leur maîtresse. Voir *Mithridate*, note du vers 1497.
8. « Ce vers fut relevé par les critiques, comme étant de la conversation familière : la situation le rend admirable. *Des lettres de l'armée* dans les circonstances où l'on est, ne peuvent apporter qu'un arrêt de mort contre Bajazet. » (La Harpe.)

Le reste est un secret qui ne m'est pas connu.

ROXANE.

Amurat est heureux : la fortune est changée,
Madame, et sous ses lois Babylone [1] est rangée.

ATALIDE.

Hé quoi, Madame? Osmin...

ROXANE.

Était mal averti,
Et depuis son départ cet esclave est parti [2].
C'en est fait.

ATALIDE [3].

Quel revers!

ROXANE.

Pour comble de disgrâces,
Le Sultan, qui l'envoie, est parti sur ses traces.

ATALIDE.

Quoi? les Persans armés ne l'arrêtent donc pas?

ROXANE.

Non, Madame. Vers nous il revient à grands pas [4].

ATALIDE.

Que je vous plains, Madame! et qu'il est nécessaire
D'achever promptement ce que vous vouliez faire!

ROXANE.

Il est tard de vouloir s'opposer au vainqueur [5].

ATALIDE, à part.

O ciel!

ROXANE.

Le temps n'a point adouci sa rigueur [6].
Vous voyez dans mes mains sa volonté suprême [7].

ATALIDE.

Et que vous mande-t-il [8]?

1. Voir la note du vers 17.
2. Voir la note du vers 28.
3. Quelques éditions portent : ATALIDE, *à part.* Nous ne croyons point qu'ici cette indication soit à sa place. Comme cette nouvelle contrarie les projets de Roxane, c'est à Roxane elle-même qu'Atalide est en droit de dire : *Quel revers!*
4. Chacune de ces nouvelles est un coup pour Atalide; mais elle parvient à maîtriser son émotion, et feint de ne trembler que pour Roxane.
5. Roxane prononce ce vers très froidement. — On dirait aujourd'hui : Il est tard pour.
6. La rigueur d'Amurat.
7. C'est l'ordre devant lequel les soldats, à genoux, ont ouvert les portes.
8. Atalide doit faire sur elle-même un violent effort pour poser cette question d'une voix à peu près calme.

ROXANE.

Voyez : lisez vous-même.
Vous connaissez, Madame, et la lettre et le sein[1].

ATALIDE.

Du cruel Amurat je reconnais la main[2].

(Elle lit)[3].

« Avant que Babylone[4] éprouvât ma puissance,
Je vous ai fait porter mes ordres absolus.
Je ne veux point douter de votre obéissance,
Et crois que maintenant Bajazet ne vit plus.
Je laisse sous mes lois Babylone asservie[5],
Et confirme en partant mon ordre souverain.
Vous, si vous avez soin de votre propre vie,
Ne vous montrez à moi que sa tête à la main[6]. »

ROXANE.

Hé bien ?

ATALIDE, à part.

Cache tes pleurs, malheureuse Atalide.

ROXANE.

Que vous semble ?

ATALIDE.

Il poursuit son dessein parricide[7] ;
Mais il pense proscrire un prince sans appui :
Il ne sait pas l'amour qui vous parle pour lui,

1. *La lettre*, c'est ici l'écriture, la main, comme au vers 1261, comme dans ce vers de Mairet (*le Grand Solyman*, II, v) :

C'est sa main, c'est sa lettre.

Le seing, du latin *signum*, est le signe, la marque qu'une personne imprime à un écrit pour indiquer qu'il émane d'elle. Assez fréquemment au XVIIe siècle on trouve ce mot sans *g*, à la fin des vers, à cause de la rime. — « Avec quelle joie cruelle elle torturait Atalide en lui montrant l'ordre d'Amurat demandant la tête de Bajazet ! Comme elle suivait de l'œil toutes ses impressions, tous ses mouvements ! Son regard, comme celui du serpent, semblait la fasciner pour l'obliger à se trahir. » (M. Védel, *Notice sur Rachel*, p. 67.)

2. Le mot *cruel* est ici bien placé : il prépare et explique l'ordre dont on va entendre la lecture.

3. Deux lettres, lues par Atalide en moins de cinquante vers, c'est beaucoup. Comme celle-ci est un ordre impérial, le poète a cru pouvoir conserver pour elle la majesté de l'alexandrin.

4. Voir la note du vers 17.

5. *Asservie* est pris ici dans son sens étymologique : réduite en esclavage, comme au vers 477 :

Du Danube asservi les rives désolées.

6. C'est là une pure façon de parler ; car il y a déjà longtemps que le Sultan est arrivé devant Babylone ; et, si Roxane avait obéi à son premier ordre, il serait difficile de rendre la tête de Bajazet assez présentable pour la lui offrir.

7. Voir *Andromaque*, note du vers 1574.

Que vous et Bajazet vous ne faites qu'une âme,
Que plutôt, s'il le faut, vous mourrez[1]...

ROXANE.

Moi, Madame?
Je voudrais le sauver, je ne le puis haïr[2] ;
Mais...

ATALIDE.

Quoi donc ? qu'avez-vous résolu ?

ROXANE.

D'obéir[3].

ATALIDE.

D'obéir !

ROXANE.

Et que faire en ce péril extrême[4] ?
Il le faut.

ATALIDE.

Quoi? ce prince aimable... qui vous aime[5],
Verra finir ses jours qu'il vous a destinés[6] !

ROXANE.

Il le faut. Et déjà mes ordres sont donnés[7].

ATALIDE.

Je me meurs.

ZATIME.

Elle tombe, et ne vit plus qu'à peine.

ROXANE.

Allez, conduisez-la dans la chambre prochaine[8].

1. En parlant, Atalide a les yeux fixés sur Roxane, elle s'aperçoit que son visage reste calme, et voilà pourquoi elle développe si longuement sa pensée, anxieuse parce qu'elle ne trouve pas d'écho chez la Sultane.

2. Litote, qui rappelle un peu le fameux mot de Chimène à Rodrigue (III, IV) :

Va, je ne te hais point.

3. C'est le regard fixé sur les yeux d'Atalide que Roxane prononce froidement ce mot, qui tombe comme la hache du bourreau.

4. Voir *Phèdre*, note du vers 717.

5. « *Ce prince aimable* échappe à l'amour; *qui vous aime* est de la réflexion. Ce sont là des vers de maître. » (LA HARPE.)

6. L'Aricie de Pradon (*Phèdre et Hippolyte*, III, I) trahit sottement son secret devant sa rivale :

Ah ! chérissez plutôt un héros qui vous aime;
Vous perdrez Hippolyte et vous perdrez vous-même.
Pour lui tous vos soupirs seront empoisonnés,
Et songez en l'aimant que vous l'assassinez...
Que deviendrais-je, hélas ! si cet amant si tendre
Périssait...

7. A ces derniers mots, tout espoir étant perdu, Atalide tombe évanouie, achevant de perdre celui qu'elle veut sauver, et qu'elle a déjà compromis une fois.

8. Voisine.

Mais au moins observez ses regards, ses discours [1],
Tout ce qui convaincra leurs perfides amours [2].

SCÈNE IV.

ROXANE, *seule.*

Ma rivale à mes yeux s'est enfin déclarée [3].
Voilà sur quelle foi je m'étais assurée [4].
Depuis six mois entiers j'ai cru que nuit et jour,
Ardente, elle veillait au soin de mon amour;
Et c'est moi qui, du sien ministre trop fidèle [5],
Semble depuis six mois ne veiller que pour elle,
Qui me suis appliquée à chercher les moyens
De lui faciliter tant d'heureux entretiens,
Et qui même souvent, prévenant son envie,
Ai hâté les moments les plus doux de sa vie [6].
Ce n'est pas tout : il faut maintenant m'éclaircir [7]
Si dans sa perfidie elle a su réussir [8] ;
Il faut... Mais que pourrais-je apprendre davantage ?
Mon malheur n'est-il pas écrit sur son visage?
Vois-je pas [9], au travers de son saisissement,
Un cœur dans ses douleurs content de son amant ?
Exempte des soupçons dont je suis tourmentée,
Ce n'est que pour ses jours qu'elle est épouvantée [10].

1. C'est pour obéir à cet ordre que Zatime apportera tout à l'heure à la Sultane la lettre de Bajazet.
2. « Métonymie élégante : en prose il faudrait dire *tout ce qui convaincra ces perfides amants;* car on ne peut proprement *convaincre* que les personnes, et non pas les choses. C'est de Racine et de Boileau que nous avons appris à figurer convenablement la langue poétique. » (LA HARPE.
3. Alfred de Musset admirait « la passion, l'énergie,... presque la férocité, » avec laquelle Rachel disait ce vers.
4. Voir *Athalie*, note du vers 201.
5. Le mot *ministre* est pris ici dans son sens étymologique : qui aide, qui vient à l'appui de.
6. Comment une femme qui aime pardonnerait-elle jamais cela? — *Ai hâté* forme une rencontre de voyelles plus désagréable que bien des hiatus.
7. Voir *Phèdre*, note du vers 1459.
8. Si elle a su se faire aimer.
9. Cette tournure a vieilli.
10. Racine avait écrit d'abord moins heureusement (1672) :

Ce n'est que pour ses jours qu'elle est inquiétée.

Que celui qu'on aime meure, cela n'est rien ; mais qu'il vous trahisse, voilà ce qui est plus cruel que tout. La tendre Atalide elle-même était de cet avis, lorsqu'elle disait à Bajazet (II, v) :

Votre mort (pardonnez aux fureurs des amants)
Ne me paraissait pas le plus grand des tourments.

N'importe : poursuivons. Elle peut comme moi
Sur des gages trompeurs s'assurer de sa foi[1].
Pour le faire expliquer, tendons-lui quelque piège[2].
Mais quel indigne emploi moi-même m'imposé-je[3] !
Quoi donc ? à me gêner appliquant mes esprits[4],
J'irai faire à mes yeux éclater ses mépris ?
Lui-même il peut prévoir et tromper mon adresse.
D'ailleurs, l'ordre, l'esclave et le Visir me presse[5].
Il faut prendre parti : l'on m'attend. Faisons mieux[6] :
Sur tout ce que j'ai vu fermons plutôt les yeux ;
Laissons de leur amour la recherche[7] importune ;
Poussons à bout l'ingrat, et tentons la fortune.
Voyons si, par mes soins sur le trône élevé,
Il osera trahir l'amour qui l'a sauvé,
Et si, de mes bienfaits lâchement libérale,
Sa main en osera couronner ma rivale[8].
Je saurai bien toujours retrouver le moment
De punir, s'il le faut, la rivale et l'amant[9].
Dans ma juste fureur observant le perfide,
Je saurai le surprendre avec son Atalide[10] ;
Et, d'un même poignard les unissant tous deux[11],
Les percer l'un et l'autre, et moi-même près eux[12].

1. Bajazet trouve dans Roxane même un appui contre elle ; jusqu'au bout elle cherchera à s'abuser : son bonheur dépend de son erreur. — *S'assurer de* a ici le sens de : croire à, se fier à.
2. C'est seulement depuis la dernière édition du *Dictionnaire de l'Académie* qu'on a le droit d'écrire avec un accent grave les mots comme *piège*, *collège*.
3. *Moi-même m'im...*, succession désagréable de syllabes commençant par la même consonne. — Roxane a plus de scrupules que Mithridate n'en aura.
4. *Esprits*, pluriel poétique, comme dans *Mithridate* (v. 1045). — Pour *gêner*, voir *Phèdre*, note du vers 1454.
5. Voir *Iphigénie*, note du vers 905.
6. « Cette phrase un peu prosaïque et même familière ne blesse point ici, grâce à la vérité des mouvements divers qui agitent Roxane et qui font que le spectateur délibère pour ainsi dire avec elle. C'est à force de vérité que Racine fait passer et ce qu'il a de plus hardi et ce qu'il a de plus simple. » (La Harpe.)
7. *La recherche de leur amour*, c'est-à-dire : le soin de rechercher s'ils s'aiment.
8. *Les bienfaits* de Roxane étant le diadème, Bajazet peut en *couronner* Atalide, et la métaphore est juste.
9. Roxane, après avoir passé en revue tous les partis qu'elle peut prendre, choisit le plus dangereux de tous : c'est que l'amour lui a mis sur les yeux son bandeau.
10. De même dans *Andromaque* (IV, v) :

Ton cœur, impatient de revoir ta Troyenne.

11. Remarquez la hardiesse de cette expression : unir d'un poignard.
12. Racine a laissé sur son édition de l'*Ajax* de Sophocle la traduction d'un passage où se trouvait exprimée la même idée : « O Jupiter, s'écrie-t-il, auteur de ma race, que ne puis-je exterminer ce méchant fourbe que je hais ? Que ne

Mais au moins observez ses regards, ses discours [1],
Tout ce qui convaincra leurs perfides amours [2].

SCÈNE IV.

ROXANE, seule.

Ma rivale à mes yeux s'est enfin déclarée [3].
Voilà sur quelle foi je m'étais assurée [4].
Depuis six mois entiers j'ai cru que nuit et jour,
Ardente, elle veillait au soin de mon amour;
Et c'est moi qui, du sien ministre trop fidèle [5],
Semble depuis six mois ne veiller que pour elle,
Qui me suis appliquée à chercher les moyens
De lui faciliter tant d'heureux entretiens,
Et qui même souvent, prévenant son envie,
Ai hâté les moments les plus doux de sa vie [6].
Ce n'est pas tout : il faut maintenant m'éclaircir [7]
Si dans sa perfidie elle a su réussir [8] ;
Il faut... Mais que pourrais-je apprendre davantage ?
Mon malheur n'est-il pas écrit sur son visage?
Vois-je pas [9], au travers de son saisissement,
Un cœur dans ses douleurs content de son amant ?
Exempte des soupçons dont je suis tourmentée,
Ce n'est que pour ses jours qu'elle est épouvantée [10].

1. C'est pour obéir à cet ordre que Zatime apportera tout à l'heure à la Sultane la lettre de Bajazet.

2. « Métonymie élégante : en prose il faudrait dire *tout ce qui convaincra ces perfides amants;* car on ne peut proprement *convaincre* que les personnes, et non pas les choses. C'est de Racine et de Boileau que nous avons appris à figurer convenablement la langue poétique. » (LA HARPE.

3. Alfred de Musset admirait « la passion, l'énergie,... presque la férocité. » avec laquelle Rachel disait ce vers.

4. Voir *Athalie*, note du vers 201.

5. Le mot *ministre* est pris ici dans son sens étymologique : qui aide, qui vient à l'appui de.

6. Comment une femme qui aime pardonnerait-elle jamais cela? — *Ai hâté* forme une rencontre de voyelles plus désagréable que bien des hiatus.

7. Voir *Phèdre*, note du vers 1459.

8. Si elle a su se faire aimer.

9. Cette tournure a vieilli.

10. Racine avait écrit d'abord moins heureusement (1672) :

Ce n'est que pour ses jours qu'elle est inquiétée.

Que celui qu'on aime meure, cela n'est rien ; mais qu'il vous trahisse, voilà ce qui est plus cruel que tout. La tendre Atalide elle-même était de cet avis, lorsqu'elle disait à Bajazet (II, v) :

Votre mort (pardonnez aux fureurs des amants)
Ne me paraissait pas le plus grand des tourments.

N'importe : poursuivons. Elle peut comme moi
Sur des gages trompeurs s'assurer de sa foi [1].
Pour le faire expliquer, tendons-lui quelque piège [2].
Mais quel indigne emploi moi-même m'imposé-je [3] !
Quoi donc ? à me gêner appliquant mes esprits [4],
J'irai faire à mes yeux éclater ses mépris ?
Lui-même il peut prévoir et tromper mon adresse.
D'ailleurs, l'ordre, l'esclave et le Visir me presse [5].
Il faut prendre parti : l'on m'attend. Faisons mieux [6] :
Sur tout ce que j'ai vu fermons plutôt les yeux ;
Laissons de leur amour la recherche [7] importune ;
Poussons à bout l'ingrat, et tentons la fortune.
Voyons si, par mes soins sur le trône élevé,
Il osera trahir l'amour qui l'a sauvé,
Et si, de mes bienfaits lâchement libérale,
Sa main en osera couronner ma rivale [8].
Je saurai bien toujours retrouver le moment
De punir, s'il le faut, la rivale et l'amant [9].
Dans ma juste fureur observant le perfide,
Je saurai le surprendre avec son Atalide [10] ;
Et, d'un même poignard les unissant tous deux [11],
Les percer l'un et l'autre, et moi-même près eux [12].

1. Bajazet trouve dans Roxane même un appui contre elle ; jusqu'au bout elle cherchera à s'abuser : son bonheur dépend de son erreur. — *S'assurer de* a ici le sens de : croire à, se fier à.

2. C'est seulement depuis la dernière édition du *Dictionnaire de l'Académie* qu'on a le droit d'écrire avec un accent grave les mots comme *piège*, *collège*.

3. *Moi-même m'im...*, succession désagréable de syllabes commençant par la même consonne. — Roxane a plus de scrupules que Mithridate n'en aura.

4. *Esprits*, pluriel poétique, comme dans *Mithridate* (v. 1045). — Pour *gêner*, voir *Phèdre*, note du vers 1454.

5. Voir *Iphigénie*, note du vers 905.

6. « Cette phrase un peu prosaïque et même familière ne blesse point ici, grâce à la vérité des mouvements divers qui agitent Roxane et qui font que le spectateur délibère pour ainsi dire avec elle. C'est à force de vérité que Racine fait passer et ce qu'il a de plus hardi et ce qu'il a de plus simple. » (La Harpe.)

7. *La recherche de leur amour*, c'est-à-dire : le soin de rechercher s'ils s'aiment.

8. *Les bienfaits* de Roxane étant le diadème, Bajazet peut en *couronner* Atalide, et la métaphore est juste.

9. Roxane, après avoir passé en revue tous les partis qu'elle peut prendre, choisit le plus dangereux de tous : c'est que l'amour lui a mis sur les yeux son bandeau.

10. De même dans *Andromaque* (IV, v) :

Ton cœur, impatient de revoir ta Troyenne.

11. Remarquez la hardiesse de cette expression : unir d'un poignard.

12. Racine a laissé sur son édition de l'*Ajax* de Sophocle la traduction d'un passage où se trouvait exprimée la même idée : « O Jupiter, s'écrie-t-il, auteur de ma race, que ne puis-je exterminer ce méchant fourbe que je hais ? Que ne

Voilà, n'en doutons point, le parti qu'il faut prendre[1].
Je veux tout ignorer[2].

SCÈNE V.

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

Ah! que viens-tu m'apprendre[3],
Zatime? Bajazet en est-il amoureux?
Vois-tu dans ses discours[4] qu'ils s'entendent tous deux?

ZATIME.

Elle n'a point parlé : toujours évanouie,
Madame, elle ne marque aucun[5] reste de vie
Que par de longs soupirs et des gémissements,
Qu'il semble que son cœur va suivre à tous moments[6].

puis-je percer le cœur de deux indignes rois et me tuer moi-même près eux. » Racine a pu se souvenir aussi du cri de Didon au livre IV de l'*Énéide* (605-606) :

Natumque patremque
Cum genere exstinxem; memet super ipsa dedissem;

et de ce dialogue du *Cid* (III, III) :

ELVIRE.
Après tout que pensez-vous donc faire?
CHIMÈNE.
Pour conserver ma gloire et finir mon ennui,
Le poursuivre, le perdre et mourir après lui.

1. VAR. — Sans doute j'ai trouvé le parti qu'il faut prendre.

2. Racine a voulu probablement que Roxane prît ce parti afin de nous montrer comment l'amour s'abuse, et c'est pour nous en donner une preuve évidente qu'il nous fait voir Roxane se mettant tout à coup en contradiction avec elle-même.

3. « *Je veux tout ignorer*, vient de dire Roxane. Sa confidente, qu'elle a chargée d'observer Atalide, revient. A peine Roxane la voit-elle qu'elle lui demande *si Bajazet est amoureux* d'Atalide. L'agitation où est Roxane autorise ces contradictions. Elles sont même l'expression nécessaire de son trouble. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.) — Voltaire écrivait à M. de Soumarokoff, le 26 février 1769 : « Oui, Monsieur, je regarde Racine comme le meilleur de nos poètes tragiques, sans contredit, comme celui qui seul a parlé au cœur et à la raison, qui seul a été véritablement sublime sans aucune enflure, et qui a mis dans la diction un charme inconnu jusqu'à lui. Il est le seul encore qui ait traité l'amour tragiquement; car, avant lui, Corneille n'avait fait bien parler cette passion que dans le *Cid*. »

4. Dans les discours d'Atalide.

5. *Aucun* est pris ici dans son premier sens : *quelque*, comme dans ce vers de Corneille (*Sertorius*, I, II) :

Ont-ils dans notre armée aucun commandement?

6. Si, dans ces trois vers obscurs, où trois *que* sont enchevêtrés, *cœur* n'était pas synonyme de *vie*, il faudrait croire que Racine a voulu dépeindre ici un hoquet qui n'a rien de tragique.

Vos femmes, dont le soin à l'envi la soulage[1],
Ont découvert son sein pour leur donner passage.
Moi-même avec ardeur secondant ce dessein,
J'ai trouvé ce billet enfermé dans son sein[2].
Du Prince votre amant j'ai reconnu la lettre[3],
Et j'ai cru qu'en vos mains je devais le remettre[4].

ROXANE.

Donne... Pourquoi frémir ? et quel trouble soudain
Me glace à cet objet[5], et fait trembler ma main ?
Il peut l'avoir écrit sans m'avoir offensée.
Il peut même[6]... Lisons, et voyons sa pensée :

« .... Ni la mort, ni vous-même
Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime,
Puisque jamais je n'aimerai que vous[7]. »

Ah ! de la trahison me voilà donc instruite !
Je reconnais l'appât dont ils m'avaient séduite[8].
Ainsi donc[9] mon amour était récompensé,
Lâche, indigne du jour que je t'avais laissé ?
Ah ! je respire enfin ; et ma joie est extrême[10]
Que le traître une fois se soit trahi lui-même[11].
Libre des soins cruels où j'allais m'engager[12],

1. La rime a voulu que le mot *soin* fût écrit ici au singulier.
2. La répétition de *son sein* n'est pas une élégance.
3. Voir la note du vers 1183.
4. *Lettre* et *remettre* ont si souvent rimé ensemble au théâtre, qu'il est impossible de les trouver à la fin de deux vers qui se suivent sans se prendre à sourire.
5. A la vue de cette lettre.
6. C'est un fait d'observation constante qu'on cherche, avant d'ouvrir une lettre, à deviner d'où elle vient et ce qu'elle peut contenir. Le poète a voulu que jusqu'à la fin Roxane cherchât à s'abuser, afin que sa déception fût plus cruelle, et sa fureur plus terrible.
7. « Comme, à chaque mot de ce billet, elle était frappée de stupeur ! Comme sa voix était sombre et altérée ! Son corps frémissait ; tout en elle annonçait l'éclat terrible qui suit cette lecture :

Ah ! de la trahison me voilà donc instruite ! »
(M. Védel, *Notice sur Rachel*, p. 68.)

8. On appelle au propre *appât* une pâture sous laquelle est dissimulé un hameçon. Voir *Mithridate*, note du vers 681.
9. C'est donc ainsi que...
10. Voir *Phèdre*, note du vers 717.
11. C'est en songeant à ce passage sans doute que Geoffroy a écrit (*Cours de litt. dram.*, t. VI, p. 205) : « Il y a peu de fureurs et d'emportements dans Roxane ; la fierté, l'ambition se combinent dans son âme avec l'amour. »
12. Voir *Phèdre*, note du vers 482.

Ma tranquille fureur n'a plus qu'à se venger [1].
Qu'il meure. Vengeons-nous [2]. Courez [3]. Qu'on le saisisse ;
Que la main des muets s'arme pour son supplice [4].
Qu'ils viennent préparer ces nœuds infortunés
Par qui de ses pareils les jours sont terminés [5].
Cours, Zatime, sois prompte à servir ma colère.

ZATIME.

Ah ! Madame.

ROXANE.

Quoi donc ?

ZATIME.

Si, sans trop vous déplaire,
Dans les justes transports [6], Madame, où je vous vois,
J'osais vous faire entendre une timide voix :
Bajazet, il est vrai, trop indigne de vivre,
Aux mains de ces cruels mérite qu'on le livre.
Mais, tout ingrat qu'il est, croyez-vous aujourd'hui
Qu'Amurat ne soit pas plus à craindre que lui ?
Et qui sait si déjà quelque bouche infidèle
Ne l'a point averti de votre amour nouvelle [7] ?
Des cœurs comme le sien, vous le savez assez,
Ne se regagnent plus quand ils sont offensés ;
Et la plus prompte mort, dans ce moment sévère [8],
Devient de leur amour la marque la plus chère [9].

1. On peut remarquer la beauté hardie de cette épithète : *ma tranquille fureur*. Une fois assurée de la trahison, l'âme de Roxane est tranquille ; une seule passion y domine : la fureur.

2. Que la vengeance est douce à l'esprit d'une femme !
(CORNEILLE, *Cinna*, V.)
......Que la vengeance est douce aux belles âmes !
C'est le plaisir des Dieux, et le bonheur des femmes.
(DELAVIGNE, *Comédiens*.)

3. Dans son égarement, Roxane ne s'aperçoit pas tout d'abord que Zatime seule est auprès d'elle, et elle donne ses ordres, comme si elle était entourée de ses esclaves.

4. Voir la note du vers 435.

5. Ces deux vers embarrassés, et qui conviennent mal à la fureur et à la précipitation de Roxane, rappellent que l'on a coutume d'étrangler les princes du sang.

6. Voir *Britannicus*, note du vers 1515.

7. Pour le genre d'amour, voir la *Seconde Préface*, page 30, note 1. Ces vers, placés ici sous forme d'un conseil fort admissible, ont en réalité pour but de préparer le dénouement.

8. Racine emploie ici cet adjectif dans un sens qu'il n'a pas ordinairement.

9. Voilà des vers admirables, et le conseil est fort bon ; malheureusement Roxane n'écoute pas Zatime, tout occupée qu'elle est de sa pensée. Nous avons vu déjà le même effet dramatique dans *Andromaque* (II, II).

ROXANE.

Avec quelle insolence et quelle cruauté
Ils se jouaient tous deux de ma crédulité[1] !
Quel penchant, quel plaisir je sentais à les croire !
Tu ne remportais pas une grande victoire[2],
Perfide, en abusant ce cœur préoccupé[3],
Qui lui-même craignait de se voir détrompé[4].
Moi, qui, de ce haut rang qui me rendait si fière,
Dans le sein du malheur t'ai cherché la première,
Pour attacher des jours tranquilles, fortunés,
Aux périls dont tes jours étaient environnés ;
Après tant de bonté, de soin, d'ardeurs extrêmes[5],
Tu ne saurais jamais prononcer que tu m'aimes[6] !

1. Comparer *Phèdre* (IV, vi).

2. Souvenir éloigné de Virgile (*Enéide*, IV, 93-94) :

> Egregiam laudem et spolia ampla refertis,
> Tuque, puerque tuus.

3. Vaincu, pris à l'avance. Quelques éditeurs ont cité ici plusieurs vers empruntés aux *Héroïdes* d'Ovide (II, 63-66) :

> Fallere credentem non est operosa puellam
> Gloria ! simplicitas digna favore fuit.
> Sum decepta tuis et amans et femina verbis :
> Di faciant laudis summa sit ista tuæ.

4. Var. — Tu n'as pas eu besoin de tout ton artifice,
Et (je veux bien te faire encor cette justice)
Toi-même, je m'assure, as rougi plus d'un jour
Du peu qu'il t'en coûtait pour tromper tant d'amour.
[Moi, qui, de ce haut rang qui me rendait si fière]

5. Exemple de la figure appelée *anacoluthe ;* le poète commence une phrase avec *moi qui* pour sujet, oublie ce sujet, et continue sa phrase avec un autre. Pour *extrême*, voir *Phèdre*, note du vers 717.

6. Alfred de Musset dit que Mademoiselle Rachel trouvait dans ce vers un de ses plus grands effets de sensibilité. — On peut rapprocher de ce morceau les reproches de Roxane à Bajazet dans la *Floridon* de Segrais (72-75) : « Tu aimes mieux mourir, reprenait-elle, voyant qu'il ne lui répondait encore rien, que vivre sans en aimer une autre que moi. » Et en même temps elle lui montrait l'endroit de la lettre où Floridon avait écrit ces paroles : « Va, je ne te veux point parler des biens que je t'ai faits : ton mérite pourrait peut-être les obtenir de toute autre que de moi. Je ne te dis plus que je t'ai laissé vivre contre tous les intérêts de mon sang : ta beauté pourrait fléchir une âme barbare ; mais, cruel, t'ai-je dénié la moindre partie de mes affections ? Me pouvant faire aimer de qui j'eusse voulu, je n'ai choisi que toi ; et mon cœur qui pouvait être le but des plus ambitieux de tout l'Empire ne t'a pas coûté un seul soupir ! Je ne crains point que tu me reproches le tort que je me suis fait, de commencer la première à t'aimer ; je prétends que tu m'en es obligé. J'ai élevé ton cœur jusques à moi, qui n'eût osé en concevoir seulement la pensée ; et, pour t'obliger à plus de reconnaissance, je t'ai donné libéralement et sans peine ce que toute ta vie employée à me servir ne te pouvait faire mériter. Malheureuse que je suis d'avoir borné tous mes désirs à plaire à qui me trouve l'objet du monde le plus déplaisant ; d'avoir donné toutes mes pensées à celui qui me parle et ne me voit qu'avec contrainte, et d'avoir enfin si malheureusement mis toute mon amitié que j'en ai fait possesseur un Prince, qui est devenu le plus grand de mes ennemis, qui me hait plus que la mort, et qui ne me traite de la sorte que parce que je l'aime plus que ma vie. »

Mais dans quel souvenir me laissé-je égarer ?
Tu pleures, malheureuse ? Ah ! tu devais pleurer
Lorsque, d'un vain désir à ta perte poussée,
Tu conçus de le voir la première pensée [1].
Tu pleures ? et l'ingrat, tout prêt à te trahir,
Prépare les discours dont il veut t'éblouir [2].
Pour plaire à ta rivale, il prend soin de sa vie [3].
Ah ! traître, tu mourras [4]. Quoi ? tu n'es point partie [5] ?
Va. Mais nous-même, allons, précipitons nos pas [6].
Qu'il me voie, attentive au soin de son trépas,
Lui montrer à la fois, et l'ordre de son frère,
Et de sa trahison ce gage trop sincère [7].
Toi, Zatime, retiens ma rivale en ces lieux [8].
Qu'il n'ait en expirant que ses cris pour adieux [9].
Qu'elle soit cependant fidèlement servie.
Prends soin d'elle : ma haine a besoin de sa vie [10].
Ah ! si, pour son amant facile à s'attendrir,
La peur de son trépas la fit presque mourir,
Quel surcroît de vengeance et de douceur nouvelle [11]

1. Voir *Mithridate*, note du vers 1526.

2. Chez Roxane l'amour est superbe, emporté ;
Fière de son pouvoir, vaine de sa beauté,
Elle a je ne sais quoi d'orgueilleux, de sauvage,
Qui rappelle à la fois l'empire et l'esclavage ;
Quand d'un ardent courroux son cœur est possédé,
Ses yeux laissent tomber, honteux de ne pas plaire,
Des larmes qu'aussitôt vient tarir la colère.
(Samson, *Art théâtral*, I, 89.)

3. Roxane fait allusion à la lettre de Bajazet :

Mais je veux bien prendre soin d'une vie
Dont vous jurez que dépendent vos jours.

4. L'Armide du Tasse exprimait d'une façon analogue son amour et sa douleur : « Et cependant, je l'aime encore, et, immobile à cette place, je verse des pleurs au lieu de songer à la vengeance !..... Des pleurs ? N'ai-je donc plus d'autres armes, d'autres artifices ? Oui, je poursuivrai le parjure. Ni le ciel ni l'abîme ne pourront le dérober à mes coups ! Déjà je le rejoins, je le saisis, je lui arrache le cœur, et je suspens ici ses membres déchirés pour servir d'exemple aux amants impitoyables..... Il est grand et habile dans l'art d'être cruel ; eh bien, je le surpasserai ! » (*Jérusalem délivrée*, chant XVI, trad. Philipon de la Madelaine.)
5. Roxane, à ce cri, se retourne, et aperçoit Zatime.
6. Elle ne se fie plus qu'à elle-même.
7. Toujours les deux lettres vont de compagnie.
8. Voir *Esther*, note du vers 908.
9. Racine se souvient ici d'un vers des premières éditions du *Cid* (IV, III) :

Nous laissent pour adieux des cris épouvantables.

10. Voilà un vers admirable par la passion qui y gronde ; et cependant il est composé des mots et des tours les plus simples.
11. *Nouvelle* est un peu une cheville.

De le montrer bientôt pâle et mort devant elle [1],
De voir sur cet objet ses regards arrêtés [2]
Me payer les plaisirs que je leur ai prêtés !
Va, retiens-la. Surtout garde bien le silence [3].
Moi... Mais qui vient ici différer ma vengeance [4] ?

SCÈNE VI.

ROXANE, ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

Que faites-vous, Madame ? en quels retardements [5]
D'un jour si précieux perdez-vous les moments?
Byzance, par mes soins presque entière assemblée,
Interroge ses chefs, de leur crainte troublée [6];
Et tous, pour s'expliquer, ainsi que mes amis,
Attendent le signal que vous m'aviez promis [7].
D'où vient que, sans répondre à leur impatience,
Le Serrail cependant garde un triste silence?
Déclarez-vous, Madame ; et, sans plus différer...

ROXANE.

Oui, vous serez content : je vais me déclarer [8].

ACOMAT.

Madame, quel regard, et quelle voix sévère,
Malgré votre discours, m'assure du contraire [9] ?
Quoi ? déjà votre amour, des obstacles [10] vaincu...

ROXANE.

Bajazet est un traître, et n'a que trop vécu [11].

1. C'est fini : nous aurions pu nous intéresser à la douleur de Roxane trompée ; sa cruauté nous en empêche.

2. C'est également par le mot *objet* qu'au dernier acte de *Phèdre* (scène VI), Racine désigne le corps d'Hippolyte :

> Elle voit (quel objet pour les yeux d'une amante !)
> Hippolyte étendu, sans forme et sans couleur.

3. Elle veut leur ménager une atroce surprise.

4. Il n'est peut-être pas une pièce de Racine où l'intérêt soit mieux soutenu que dans les quatre premiers actes de *Bajazet ;* à chaque scène, l'espérance et la terreur reparaissent à tour de rôle sur le théâtre.

5. Voir *Andromaque*, note du vers 1171.

6. L'hésitation des chefs, qui craignent encore de se compromettre, tant que Roxane ne les aura pas couverts de sa responsabilité, rend le peuple indécis.

7. Voir la note du vers 239.

8. C'est les dents serrées par la rage que Roxane lance ces mots.

9. Voir *Iphigénie*, note du vers 905.

10. Par les obstacles.

11. Remarquez la brièveté énergique des réponses de Roxane ; l'arrivée d'Acomat la gêne ; elle ne songe qu'à l'écarter pour être tout entière à sa vengeance.

ACOMAT.

Lui !

ROXANE.

Pour moi, pour vous-même, également perfide,
Il nous trompait tous deux.

ACOMAT.

Comment?

ROXANE.

Cette Atalide,
Qui même n'était pas un assez digne prix
De tout ce que pour lui vous avez entrepris[1]...

ACOMAT.

Hé bien ?

ROXANE.

Lisez[2]. Jugez, après son insolence,
Si nous devons d'un traître embrasser la défense.
Obéissons plutôt à la juste rigueur
D'Amurat qui s'approche et retourne[3] vainqueur ;
Et, livrant sans regret un indigne complice,
Apaisons le Sultan par un prompt sacrifice.

ACOMAT, lui rendant le billet.

Oui, puisque jusque-là l'ingrat m'ose outrager[4],
Moi-même, s'il le faut, je m'offre à vous venger[5],
Madame. Laissez-moi nous laver l'un et l'autre
Du crime que sa vie a jeté sur la nôtre[6].

1. Roxane cherche à engager le visir dans son ressentiment; aussi lui fait-elle ressortir toute la gravité des torts de Bajazet envers lui.

2. Décidément Racine abuse du billet. Roxane n'a pas la patience d'attendre qu'Acomat ait lu la lettre ; elle éclate en reproches tandis que le visir est occupé à cette lecture ; et ce qui le prouve, c'est l'indication même du jeu de scène faite par le poète : c'est seulement après le couplet de Roxane qu'Acomat lui rend le billet. Grâce à cet emportement de la sultane, le visir a le temps de réfléchir, et de prendre un parti.

3. Revient.

4. Pour que le spectateur ne soit pas abusé, comme Roxane, par le feint courroux d'Acomat, le poète a pris soin de faire dire à Atalide par le visir (v. 855-856) :

N'attendez point de moi ces doux emportements
Tels que j'en vois paraître au cœur de ces amants.

Plus on lit cette tragédie, plus on est frappé de l'art admirable avec lequel ces quatre premiers actes sont construits. Ce qui ne paraît au premier abord qu'un ornement, est en réalité une pierre indispensable à la solidité de l'édifice.

5. « Dans la fureur où se trouve Roxane, Acomat n'a guère d'autre parti à prendre que celui de dissimuler l'intérêt qu'il prend à la conservation de Bajazet. L'*offre* qu'il fait à Roxane de l'aider à se *venger* de ce prince est de la plus grande adresse. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.)

6. Remarquez l'énergique concision de ce vers : du crime que nous avons commis au péril de notre vie, en protégeant la sienne.

Montrez-moi le chemin, j'y cours.

ROXANE.

Non, Acomat.
Laissez-moi le plaisir de confondre l'ingrat[1].
Je veux voir son désordre, et jouir de sa honte[2].
Je perdrais ma vengeance en la rendant si prompte[3].
Je vais tout préparer. Vous cependant allez
Disperser promptement vos amis assemblés[4].

SCÈNE VII.

ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

Demeure. Il n'est pas temps, cher Osmin, que je sorte[5].

OSMIN.

Quoi? jusque-là, Seigneur, votre amour vous transporte?
N'avez-vous pas poussé la vengeance assez loin?
Voulez-vous de sa mort être encor le témoin?

ACOMAT.

Que veux-tu dire? Es-tu toi-même si crédule
Que de me soupçonner d'un courroux ridicule[6]?
Moi, jaloux[7]? Plût au ciel qu'en me manquant de foi,

1. *Confondre*, c'est ici mettre dans l'impossibilité de répondre, comme dans *Esther* (III, IV) :

O Dieu, confonds l'audace et l'imposture.

Ce mouvement, ce cri de Roxane donnent un peu d'espoir à Acomat (v. 1410) :

Il n'est pas condamné, puisqu'on veut le confondre.

2. Voir *Britannicus*, note du vers 124.
3. Voir *Andromaque* (IV, IV) :

Ma vengeance est perdue,
S'il ignore en mourant que c'est moi qui le tue.

Il a été dit, par une comparaison triviale, mais juste, que la vengeance devait se manger froide, comme le veau.
4. Acomat s'en gardera bien. — Athalie dira de même à Mathan (II, VI) :

Vous cependant allez, et, sans jeter d'alarmes,
A tous mes Tyriens faites prendre les armes.

5. « Si Roxane peut penser que la mort de Bajazet va adoucir le sultan, si Acomat est décidé à sauver Bajazet, ce visir n'aurait pas dû laisser sortir la sultane, et perdre, à raisonner avec son confident, un temps qu'elle peut employer à se venger; il semble qu'Acomat se fie un peu trop légèrement sur l'amour que Roxane a pour Bajazet. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.)
6. Cette scène va mettre le dernier coup de crayon au portrait de cet habile politique mêlé malgré lui à des intrigues qui l'avilissent et qui le dégradent.
7. C'est avec l'ironie la plus méprisante que ces mots doivent être prononcés

L'imprudent Bajazet n'eût offensé que moi !

OSMIN.

Et pourquoi donc, Seigneur, au lieu de le défendre...

ACOMAT.

Et la Sultane est-elle en état de m'entendre [1] ?
Ne voyais-tu pas bien, quand je l'allais trouver,
Que j'allais avec lui me perdre ou me sauver [2] ?
Ah ! de tant de conseils événement sinistre [3] !
Prince aveugle ! ou plutôt trop aveugle ministre !
Il te sied bien d'avoir en de si jeunes mains,
Chargé d'ans et d'honneurs, confié tes desseins [4],
Et laissé d'un Visir la fortune flottante
Suivre de ces amants la conduite imprudente.

OSMIN.

Hé ! laissez-les entre eux exercer leur courroux.
Bajazet veut périr [5] ; Seigneur, songez à vous.
Qui peut de vos desseins révéler le mystère,
Sinon quelques amis engagés à se taire?
Vous verrez par sa mort le Sultan adouci.

ACOMAT.

Roxane en sa fureur peut raisonner ainsi.
Mais moi, qui vois plus loin, qui par un long usage
Des maximes du trône ai fait l'apprentissage [6];
Qui d'emplois en emplois vieilli sous trois Sultans,
Ai vu de mes pareils les malheurs éclatants,
Je sais, sans me flatter, que de sa seule audace

1. Toutes ces explications sont nécessaires ; jamais la conduite et les sentiments des personnages ne sont trop clairement expliqués.

2. Ces vers, obscurs d'ailleurs, semblent signifier qu'Acomat était déjà instruit du courroux de Roxane, lorsqu'il l'est venu trouver. Dans le premier vers *l'* est pour *la*, et désigne Roxane ; dans le second, *lui* représente Bajazet ; enfin, *allais* n'est pas pris avec le même sens dans ces deux vers, fort embrouillés.

3. Pour *conseils*, voir *Athalie*, note du vers 862. — *Événement* a ici le sens de *succès, issue*, comme au vers 223. — *Sinistre* vient du latin *sinister ;* dans le vieux français on disait (voir le second vers du récit de la mort d'Etéocle et de Polynice dans l'*Antigone* de Robert Garnier, que nous donnons dans l'*Appendice* de *la Thébaïde*) et l'on trouve encore dans Saint-Simon *sénestre* au lieu de *gauche*. Chez les anciens, les présages qui se manifestaient à gauche étaient considérés comme funestes ; de là vient le sens que nous avons donné au mot *sinistre*.

4. Il y a encore un peu d'embarras dans ces deux vers, lorsqu'il s'agit de les expliquer analytiquement.

5. Osmin, qui est dans la question presque aussi désintéressé que le spectateur, nous explique pourquoi nous ne nous pouvons être très émus des malheurs de Bajazet :

Bajazet veut périr.

6. Burrhus disait de même dans *Britannicus* (V, v) :

Mais ceux qui de la cour ont un plus long usage, etc.

Un homme tel que moi doit attendre sa grâce,
Et qu'une mort sanglante est l'unique traité
Qui reste entre l'esclave et le maître irrité [1].

OSMIN.

Fuyez donc.

ACOMAT.

J'approuvais tantôt cette pensée.
Mon entreprise alors était moins avancée.
Mais il m'est désormais trop dur de reculer.
Par une belle chute il faut me signaler,
Et laisser un débris du moins après ma fuite [2],
Qui de mes ennemis retarde la poursuite.
Bajazet vit encor : pourquoi nous étonner [3] ?
Acomat de plus loin a su le ramener [4].
Sauvons-le, malgré lui, de ce péril extrême [5],
Pour nous, pour nos amis, pour Roxane elle-même.
Tu vois combien son cœur, prêt à le protéger,
A retenu mon bras trop prompt à la venger [6].
Je connais peu l'amour ; mais j'ose te répondre
Qu'il n'est pas condamné, puisqu'on veut le confondre [7],
Que nous avons du temps [8]. Malgré son désespoir,
Roxane l'aime encor, Osmin, et le va voir [9].

OSMIN.

Enfin que vous inspire une si noble audace ?
Si Roxane l'ordonne, il faut quitter la place.
Ce palais est tout plein...

1. Ce morceau est d'une rare perfection, et il le fallait pour que cette scène ne parût pas froide après les transports de Roxane.
2. Voir *Britannicus*, note du vers 556.
3. Voir *Athalie*, note du vers 414.
4. Il est désagréable en général et hors nature qu'un homme, se désignant par son nom, parle de lui-même à la troisième personne. Ici au contraire la fierté avec laquelle Acomat se donne ce témoignage, appelle impérieusement la troisième personne, comme dans ces vers d'*Athalie* (II, v) :

Sur d'éclatants succès ma puissance établie
A fait jusqu'aux deux mers respecter Athalie.

5. Voir *Phèdre*, note du vers 717 .
6. C'est ce qui explique pourquoi Acomat s'attarde à converser avec son confident.
7. « Les sentences font un bel effet dans la poésie, mais elles font encore un plus bel effet, surtout dans la poésie dramatique, quand, au lieu d'être débitées en forme de sentences, elles sont mises en action. Si le visir eût dit : *Qui va confondre un infidèle, l'aime encore*, il eût paru vouloir moraliser ; et il y songe si peu, dans l'agitation où il est, qu'il avoue même son ignorance : *je connais peu l'amour.* » (Louis Racine.)
8. Acomat ne demande que cela ; le reste, il se charge d'y pourvoir.
9. Il y a dans ces derniers mots une légère nuance d'ironie.

ACOMAT.

Oui, d'esclaves obscurs,
Nourris loin de la guerre, à l'ombre de ses murs ;
Mais toi, dont la valeur, d'Amurat oubliée [1],
Par de communs chagrins [2] à mon sort s'est liée,
Voudras-tu jusqu'au bout seconder mes fureurs [3] ?

OSMIN.

Seigneur, vous m'offensez. Si vous mourez, je meurs [4].

ACOMAT.

D'amis et de soldats une troupe hardie
Aux portes du palais attend notre sortie.
La Sultane d'ailleurs se fie à mes discours.
Nourri dans le Serrail, j'en connais les détours [5] ;
Je sais de Bajazet l'ordinaire demeure.
Ne tardons plus, marchons [6]. Et s'il faut que je meure,
Mourons : moi, cher Osmin, comme un Visir ; et toi,
Comme le favori d'un homme tel que moi [7].

1. Ainsi, Osmin n'est pas un simple confident ; c'est un capitaine dont Mourad n'a pas récompensé suffisamment les services, un mécontent que s'est attaché le visir.

2. Voir la note du vers 1048.

3. Après le calme que vient de montrer Acomat, ce dernier mot nous étonne un peu. — Voir *Mithridate,* note du vers 1132.

4. Pauline nous arrache des larmes, lorsqu'elle dit à Polyeucte (V, III) :

> Je te suivrai partout, et mourrai, si tu meurs ;

ce que d'ailleurs elle ne fera pas ; mais lorsque nous entendons Osmin parler comme elle, lorsque Zaïre, au dénouement, veut périr avec sa maîtresse, l'un et l'autre nous laissent insensibles ; c'est qu'ils jouent des rôles trop effacés pour que nous ne les trouvions pas impertinents d'essayer de nous intéresser à leur sort. Voir *la Thébaïde,* note du vers 1478.

5. Ce vers a été tellement cité qu'il est devenu presque proverbial. — *Nourri* a ici le sens d'*élevé.*

6. Ainsi, à la fin de cet acte, nous laissons Atalide évanouie, Roxane prête à confondre et à punir Bajazet, et le visir sur le point d'arracher par la force le prince à la sultane.

7. On lit dans Vauvenargues (éd. Gilbert, I, 241) : « Ces paroles ne sont pas peut-être d'un grand homme ; mais je les cite parce qu'elles semblent imitées du style de Corneille. C'est là ce que j'appelle, en quelque sorte, parler pour se faire connaître, et dire de grandes choses sans les inspirer. »

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ATALIDE, *seule.*

Hélas ! je cherche en vain : rien ne s'offre à ma vue.
Malheureuse ! comment puis-je l'avoir perdue [1] ?
Ciel, aurais-tu permis que mon funeste amour
Exposât mon amant tant de fois en un jour ?
Que, pour dernier malheur, cette lettre fatale
Fût encor parvenue aux yeux de ma rivale ?
J'étais en ce lieu même ; et ma timide main,
Quand Roxane a paru, l'a cachée en [2] mon sein.
Sa présence a surpris mon âme désolée ;
Ses menaces, sa voix, un ordre m'a troublée [3].
J'ai senti défaillir ma force et mes esprits [4] :

1. « L'abbé d'Olivet observe ici avec raison que, *puis-je l'avoir perdue*, qui se rapporte à la lettre, peut également se rapporter à la *vue*, et qu'on peut corriger cette équivoque en transposant ainsi ces deux vers :

> Malheureuse ! comment puis-je l'avoir perdue ?
> Hélas ! je cherche en vain : rien ne s'offre à ma vue ;

mais nous pensons que ce désordre convient mieux à la situation d'Atalide. On est peut-être un peu surpris que cette princesse, que Roxane fait garder à vue, revienne ici seule ; mais Racine, qui prévoyait tout, lui a fait dire à la fin de ce monologue :

> On me tient enfermée. »

(LUNEAU DE BOISJERMAIN.) On comprend facilement qu'il s'agit de la lettre de Bajazet ; on conçoit les angoisses de la princesse, on s'y intéresse, et ces deux vers qui ouvrent le cinquième acte de *Bajazet* ne faisaient point rire Boileau, comme le début du *Cyrus* de Quinault, où une Tomyris que l'on ne connaissait pas encore, disait au lever de la toile :

> Que l'on cherche partout mes tablettes perdues,
> Et que, sans les ouvrir, elles me soient rendues.

2. Voir *Andromaque*, note du vers 72.
3. Voir *Iphigénie*, note du vers 905. — *Un ordre*, c'est-à-dire : la lettre du Sultan.
4. Voir *Phèdre*, note du vers 366.

Ses femmes m'entouraient quand je les ai repris ;
A mes yeux étonnés[1] leur troupe est disparue.
Ah! trop cruelles mains, qui m'avez secourue,
Vous m'avez vendu cher vos secours inhumains ;
Et par vous cette lettre a passé dans ses mains.
Quels desseins maintenant occupent sa pensée ?
Sur qui sera d'abord sa vengeance exercée ?
Quel sang pourra suffire à son ressentiment ?
Ah! Bajazet est mort, ou meurt en ce moment[2].
Cependant on m'arrête, on me tient enfermée...
On ouvre : de son sort je vais être informée.

SCÈNE II.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME.

ROXANE.

Retirez-vous[3].

ATALIDE.

Madame... Excusez l'embarras[4]...

ROXANE.

Retirez-vous, vous dis-je, et ne répliquez pas[5].
Gardes, qu'on la retienne[6].



1. Voir *Athalie*, note du vers 414.
2. Atalide, et cela nous touche, songe moins à elle-même qu'à Bajazet.
3. Voici les conseils que, dans ses *Mémoires* (p. 321-822), Mademoiselle Clairon donne aux actrices qui interprètent le rôle de Roxane : « Défendez-vous de toute espèce d'expression touchante : l'air du désir, subordonné à la plus rigoureuse décence, est la seule marque de sensibilité qu'on doive apercevoir dans vos yeux. Dans les ordres que vous donnez, dans les menaces que vous faites, que vos tons secs, despotiques, m'assurent que vous n'êtes entourée que d'esclaves avilis et tremblants. En gardant dans tout votre ensemble la noblesse que le théâtre exige, et dont tout être, de quelque état qu'il soit, peut avoir l'empreinte sur sa figure et le sentiment dans son cœur, mêlez-y quelquefois cette dignité gigantesque, dont vous voyez tant d'originaux dans le monde ; enfin, en me montrant, dans les trois quarts de ce rôle, une souveraine cruelle et née sur le trône, laissez-moi les moyens de retrouver dans le reste l'esclave insolente, abusant d'un moment de pouvoir qu'elle ne doit qu'à sa beauté. »
4. Atalide voudrait s'informer du sort de Bajazet.
5. « Ce vers, terrible dans sa simplicité, prépare bien l'explication que Bajazet doit avoir avec Roxane. » (Geoffroy.)
6. Cet hémistiche est cause que les éditions du dix-huitième siècle portent en tête de cette scène : « Roxane, Atalide, Zatime, Gardes. »

SCÈNE III.

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

Oui, tout est prêt, Zatime[1].
Orcan et les muets[2] attendent leur victime.
Je suis pour toujours maîtresse de son sort.
Je puis le retenir[3]. Mais s'il sort, il est mort[4].
Vient-il?

ZATIME.

Oui, sur mes pas un esclave l'amène;
Et, loin de soupçonner sa disgrâce prochaine,
Il m'a paru, Madame, avec empressement
Sortir, pour vous chercher, de son appartement[5].

ROXANE.

Ame lâche, et trop digne enfin d'être déçue[6],
Peux-tu souffrir encor qu'il paraisse à ta vue?
Crois-tu par tes discours le vaincre ou l'étonner[7]?
Quand même il se rendrait, peux-tu lui pardonner?

1.
> Aux homicides nœuds quand elle l'abandonne,
> Loin d'elle les remords et les pleurs d'Hermione.
> De celui qu'elle aimait le trépas apprêté
> Est attendu par elle avec tranquillité;
> Foulant aux pieds pudeur, pitié, reconnaissance,
> C'est l'esclave abusant de la toute-puissance,
> Et joignant, à travers les périls affrontés,
> A l'amour du pouvoir celui des voluptés.
> (SAMSON, *Art théâtral*, I, 87.)

2. Voir la note du vers 435.

3. L'empêcher de sortir: les *muets* sont derrière la porte.

4. Cet hémistiche prépare l'effet du mot terrible qui terminera la scène: « *Sortez*. » M. P. Mesnard a remarqué que cette disposition avait pu être empruntée à *Polyeucte*, où, à l'acte V, Félix dit (scène I):

> S'il demeure insensible à ce dernier effort,
> Au sortir de ce lieu qu'on lui donne la mort;

et à la fin de la scène III:

> Qu'on l'ôte de mes yeux, et que l'on m'obéisse;
> Puisqu'il aime à périr, je consens qu'il périsse.

5. Bajazet, qui ne sait rien, veut tenir la promesse qu'il a faite à Atalide, et vient, disposé à se réconcilier avec Roxane. S'il a souvent été jusqu'ici dans une situation fausse, sa position n'a pas encore été ridicule comme elle le sera au commencement de la scène suivante. Une fois démasqué, il se relèvera, et reprendra sa dignité.

6. C'est à elle-même que parle Roxane.

7. Voir *Athalie*, note du vers 414.

Quoi? ne devrais-tu pas être déjà vengée?
Ne crois-tu pas encore être assez outragée?
Sans perdre tant d'efforts sur ce cœur endurci,
Que ne le laissons-nous périr[1]... Mais le voici[2].

SCÈNE IV.

BAJAZET, ROXANE.

ROXANE.

Je ne vous ferai point des reproches frivoles[3];
Les moments sont trop chers pour les perdre en paroles[4].
Mes soins vous sont connus. En un mot, vous vivez,
Et je ne vous dirais que ce que vous savez.
Malgré tout mon amour[5], si je n'ai pu vous plaire,
Je n'en murmure point, quoiqu'à ne vous rien taire,
Ce même amour peut-être, et ces mêmes bienfaits
Auraient dû suppléer à mes faibles attraits.
Mais je m'étonne enfin que pour reconnaissance,
Pour prix de tant d'amour, de tant de confiance[6],

1. La Fille du Mouphti disait dans Tristan (*Osman*, III, I) :

> Quoi? pour ses intérêts avoir le cœur si tendre?
> Que dirait-on de toi, si l'on t'allait entendre?
> Quel reproche honteux ne te ferait-on pas,
> Si l'on voyait en toi des sentiments si bas?
> Ce généreux mépris que le dépit excite
> Te laisse donc encor penser à son mérite,
> Et souffre qu'en peignant sa grâce et sa valeur,
> Ta mémoire s'applique à décevoir ton cœur.....
> Il faut que le cruel, accablé par les siens,
> Soit trop chargé d'ennuis pour se moquer des miens.

2. La scène qui va suivre rappellera celle qui ouvrait le second acte. Mais le danger qui menace Bajazet étant cette fois beaucoup plus imminent, l'intérêt de la scène est très grand.

3. « On a prétendu que la mort de Monaldeschi, que la reine Christine fit assassiner le 10 novembre 1657 à Fontainebleau, *après lui avoir montré quelques lettres qu'il avait écrites, et lui avoir reproché son infidélité*, etc. (*Mém. pour l'histoire*, par le Père d'Avrigny, tome III, p. 523) avait fait imaginer à Racine une scène pareille entre Roxane et Bajazet. C'est plutôt du quatrième livre de Virgile que ce poète a emprunté l'idée de cette situation. Ceux qui aiment à comparer, pourront opposer la justification de Bajazet à celle d'Enée, et les reproches de Didon à ceux de Roxane : ils verront que Didon, plus vive, plus passionnée, plus emportée dans sa fureur, est aussi plus touchante que Roxane; que Bajazet, plus coupable qu'Enée, est cependant plus intéressant que lui. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.)

4. Phèdre dira de même à Thésée (V, VII) :

> Les moments me sont chers, écoutez-moi, Thésée.

5. Le mot *amour* va reparaître encore trois fois dans les sept vers qui suivent; c'est beaucoup.

6. Var. — D'un amour appuyé sur tant de confiance (1672).

Vous ayez si longtemps par des détours si bas
Feint un amour pour moi que vous ne sentiez pas [1].

BAJAZET.

Qui ? moi, Madame [2] ?

ROXANE.

Oui, toi [3]. Voudrais-tu point encore
Me nier un mépris que tu crois que j'ignore ?
Ne prétendrais-tu point, par tes fausses couleurs [4],
Déguiser un amour qui te retient ailleurs [5],
Et me jurer enfin d'une bouche perfide
Tout ce que tu ne sens que pour ton Atalide [6] ?

BAJAZET.

Atalide, Madame ! O ciel ! qui vous a dit...

ROXANE.

Tiens, perfide, regarde, et démens cet écrit.

BAJAZET, après avoir regardé la lettre.

Je ne vous dis plus rien. Cette lettre sincère
D'un malheureux amour contient tout le mystère ;
Vous savez un secret que, tout prêt à s'ouvrir,
Mon cœur a mille fois voulu vous découvrir.
J'aime, je le confesse ; et devant que votre âme [7],
Prévenant mon espoir, m'eût déclaré sa flamme [8],

1. Nous sommes ici tout à fait de l'avis de Roxane, et nous souscrivons à ses paroles. — « Eh bien ! parjure et déloyal, jure maintenant que tu n'aimes que moi, lui dit-elle, en lui montrant les deux lettres de Floridon qu'elle tenait encore ouvertes ! Fais autant de serments pour justifier mon ennemie, que tu m'en as fait de faux pour me faire croire que tu m'aimais. Perfide et trompeur ! Pouvais-je m'imaginer que sous ces attraits si innocents tu cachasses une âme si double et si traîtresse ? Ingrat, tu ne respires que par ma bonté ; et ce n'est pas assez d'en témoigner une si grande méconnaissance, si tu ne t'en sers encore pour me faire mourir de douleur. » (SEGRAIS, *Floridon*, p. 67-68.)

2. Ce malheureux Bajazet, bien que ce soit pour sauver Atalide qu'il essaie encore de nier, est un héros tout à fait piteux. L'Hippolyte de Pradon (*Phèdre et Hippolyte*, III, IV), lorsque son secret est découvert, témoigne du moins plus de fermeté :

PHÈDRE.
Que dites-vous ? ah, Dieux !
HIPPOLYTE.
Que je suis son rival,
Que j'en fis un secret, que j'adore Aricie,
Et qu'à me l'arracher il y va de la vie.

3. La feinte de Bajazet dégoûte Roxane, qui brusquement passe au tutoiement.

4. Voir *Esther*, note du vers 433.

5. Près d'une autre personne ; comme dans *Andromaque* (II, II) :

Car enfin il vous hait, son âme ailleurs éprise, etc.

6. Remarquez l'habileté avec laquelle ce nom est gardé pour la fin du réquisitoire.

7. Voir *Andromaque*, note du vers 1429.

8. Var. — J'aime, je le confesse, et devant qu'à ma vue,
Prévenant mon espoir, vous fussiez apparue (1672).

Déjà plein d'un amour dès l'enfance formé,
A tout autre désir[1] mon cœur était fermé.
Vous me vîntes offrir et la vie et l'Empire ;
Et même votre amour, si j'ose vous le dire,
Consultant vos bienfaits, les crut et sur leur foi
De tous mes sentiments vous répondit pour moi[2].
Je connus votre erreur ; mais que pouvais-je faire ?
Je vis en même temps qu'elle vous était chère[3].
Combien le trône tente un cœur ambitieux !
Un si noble présent me fit ouvrir les yeux.
Je chéris, j'acceptai, sans tarder davantage,
L'heureuse occasion de sortir d'esclavage,
D'autant plus qu'il fallait l'accepter ou périr ;
D'autant plus que vous-même, ardente à me l'offrir,
Vous ne craigniez rien tant que d'être refusée ;
Que même mes refus vous auraient exposée[4] ;
Qu'après avoir osé me voir et me parler,
Il était dangereux pour vous de reculer.
Cependant je n'en veux pour témoins que vos plaintes[5] :
Ai-je pu vous tromper par des promesses feintes[6] ?
Songez combien de fois vous m'avez reproché
Un silence témoin de mon trouble caché.
Plus l'effet de vos soins[7] et ma gloire étaient proches,
Plus mon cœur interdit se faisait de reproches.
Le ciel, qui m'entendait, sait bien qu'en même temps
Je ne m'arrêtais pas à des vœux impuissants ;

1. Voir *Britannicus*, note du vers 385.
2. « *Pour moi*, en place de moi ; Bajazet se taisait. *Et même votre amour..... consultant vos bienfaits*..... le sens de ces trois vers se présente d'abord, on ne songe pas même à le chercher. Lorsqu'on veut cependant le chercher, on trouve quelque difficulté, quoique la construction soit très-nette. Votre amour, consultant vos bienfaits, crut qu'ils devaient m'engager à vous aimer, et vous répondit pour moi de tous mes sentiments. » (Louis Racine.)
3. Vers plein de délicatesse et d'habileté, mais qui ne suffit pas à justifier Bajazet.
4. On sent trop que ce ne sont là que des sophismes, et ce discours est aussi impuissant à justifier Bajazet à nos yeux qu'à ceux de Roxane.
5. Cette expression est fort élégante ; mais le poète aura le tort de la reprendre trois vers plus loin :

Un silence témoin de mon trouble caché.

6. Mensongères. Racine avait écrit d'abord (1672) :

Loin de vous abuser par des promesses feintes.

7. Son avènement au trône. On lisait dans l'édition de 1672 :

Plus l'effet de vos soins, plus ma gloire étaient proches.

Et si l'effet enfin, suivant mon espérance,
Eût ouvert un champ libre à ma reconnaissance [1],
J'aurais par tant d'honneurs, par tant de dignités
Contenté votre orgueil, et payé vos bontés [2],
Que vous-même peut-être...

ROXANE.

Et que pourrais-tu faire ?
Sans l'offre de ton cœur, par où peux-tu me plaire [3] ?
Quels seraient de tes vœux les inutiles fruits ?
Ne te souvient-il plus de tout ce que je suis ?
Maîtresse du Serrail, arbitre de ta vie,
Et même de l'État qu'Amurat me confie,
Sultane [4], et, ce qu'en vain j'ai cru trouver en toi,
Souveraine d'un cœur qui n'eût aimé que moi :
Dans ce comble de gloire où je suis arrivée [5],
A quel indigne honneur m'avais-tu réservée ?
Traînerais-je en ces lieux [6] un sort infortuné,
Vil rebut d'un ingrat que j'aurais couronné,
De mon rang descendue, à mille autres égale,
Ou la première esclave enfin de ma rivale [7] ?
Laissons ces vains discours ; et, sans m'importuner,
Pour la dernière fois, veux-tu vivre et régner ?
J'ai l'ordre d'Amurat, et je puis t'y soustraire.
Mais tu n'as qu'un moment : parle [8].

BAJAZET.

Que faut-il faire [9] ?

1. M'eût donné le pouvoir.
2. Var. — Contenté votre gloire, et payé vos bontés (1672).
3. C'est qu'en effet, à l'inverse des héroïnes de Corneille, Roxane ne subordonne pas son amour à son ambition ; les deux passions occupent le même rang dans son cœur.
4. M. P. Mesnard remarque que « la coupe de ce vers et le mouvement de toute la phrase rappellent ces vers de Corneille (*Pompée*, III, IV) :

> Veuve du jeune Crasse, et veuve de Pompée,
> Fille de Scipion, et pour dire encor plus,
> Romaine...

5. Voir *la Thébaïde*, note du vers 537.
6. Voir *Esther*, note du vers 908.
7. Ces vers, qui sont fort beaux, ont été sans doute inspirés par le souvenir de Virgile ; Didon exprimait les mêmes sentiments dans l'*Énéide* (IV, 554) :

> En quid agam ? Rursusne procos irrisa priores
> Experiar, Nomadumque petam connubia supplex,
> Quos ego sum toties jam dedignata maritos ?
> Iliacas igitur classes, atque ultima Teucrum
> Jussa sequar ?

8. C'est ici que Roxane diffère essentiellement des autres héroïnes de Racine ; c'est ici que la pièce est vraiment turque : *aime*, ou *meurs*.
9. L'acteur qui dirait ces mots sur un ton de respect et de déférence, ferait, à notre avis, un véritable contre-sens.

ROXANE.

Ma rivale est ici : suis-moi sans différer;
Dans les mains des muets viens la voir expirer [1],
Et, libre d'un amour à ta gloire funeste [2],
Viens m'engager ta foi : le temps fera le reste [3].
Ta grâce est à ce prix, si tu veux l'obtenir [4].

BAJAZET.

Je ne l'accepterais que pour vous en punir [5],
Que pour faire éclater aux yeux de tout l'Empire
L'horreur et le mépris que cette offre m'inspire.
Mais à quelle fureur me laissant emporter [6],
Contre ses tristes jours vais-je vous irriter !
De mes emportements elle n'est point complice,
Ni de mon amour même et de mon injustice [7].
Loin de me retenir par des conseils jaloux,
Elle me conjurait de me donner à vous [8].

1. Racine avait écrit d'abord un vers obscur (1672) :

> De ton cœur par sa mort vient me voir assurer.

C'est avec cette douceur que, dans la *Bérénice* de Segrais (II, 475), Pollion exprimait à Zénobie la violence de sa passion : « Je veux que tu voies ce bien aimé Tiridate rendre à tes pieds jusqu'à la dernière goutte de son barbare sang ; que tu entendes les gémissements que je lui ferai pousser dans les supplices, et je veux éprouver si tu auras autant de constance en le voyant souffrir et expirer, que tu en as eu à me désespérer et à me faire languir. »

2. Délivré d'un amour qui t'empêche de monter au trône.

3. Ce dernier trait achève de prouver jusqu'à l'évidence que l'ambition et les sens inspirent seuls Roxane. Ailleurs qu'au sérail, quelle serait la femme qui voudrait posséder celui qu'elle aime sans être maîtresse de son cœur?

4.
> Je vous le dis encor, le trône est à ce prix...
> Point d'aîné, point de roi qu'en m'apportant sa tête.
> (CORNEILLE, *Rodogune*, II, III.)

5. Cette noble indignation, et il en était temps, nous réconcilie avec Bajazet. Dans le *Sertorius* de Corneille (V, IV), Viriathe disait de Perpenna, qui osait lui offrir une main teinte du sang de Sertorius :

> ...Je me résoudrais à cet excès d'honneur,
> Pour mieux choisir la place à lui percer le cœur.

6. *Emporter*, et, deux vers plus loin, *emportements;* c'est là une légère négligence.

7. Louis Racine remarque que la grammaire demandait au poète de répéter *ni*.

8. On lit dans les premières éditions (1662-1687) :

> Si mon cœur l'avait crue, il ne serait qu'à vous.
> Confessant vos bienfaits, reconnaissant vos charmes,
> Elle a pour me fléchir employé jusqu'aux larmes.
> Toute prête vingt fois à se sacrifier,
> Par sa mort elle-même a voulu nous lier.
> En un mot séparez ses vertus de mon crime.

En un mot, séparez ses vertus de mon crime[1].
Poursuivez, s'il le faut, un courroux légitime ;
Aux ordres d'Amurat hâtez-vous d'obéir ;
Mais laissez-moi du moins mourir sans vous haïr[2].
Amurat avec moi ne l'a point condamnée :
Épargnez une vie assez infortunée.
Ajoutez cette grâce à tant d'autres bontés,
Madame ; et si jamais je vous fus cher...

ROXANE.

Sortez[3].

SCÈNE V.

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

Pour la dernière fois, perfide, tu m'as vue,
Et tu vas rencontrer la peine qui t'est due.

ZATIME.

Atalide à vos pieds demande à se jeter[4],

1. « Laissez vivre la pauvre Floridon, quel que soit notre crime. Je ne puis désavouer à votre Hautesse que c'est moi seul qui l'ai commis. » (SEGRAIS, *Floridon*, p. 77.) — Bajazet parle comme il doit parler ; mais il doit comprendre comme nous que Roxane veut dorénavant des effets, et non plus des discours.

2. Ce vers est d'un grand poète, et d'un grand peintre des passions.

3. « L'accent sombre, le geste impérieux, le regard étincelant de Rachel, à ce mot, furent si puissants sur les spectateurs, qu'ils voyaient Bajazet percé de coups se débattre entre les mains des muets. » (M. VÉDEL, *Notice sur Mademoiselle Rachel*, p. 70.) — Cependant M. Edouard Thierry dit que, dans les derniers temps, « elle imagina en disant le : *Sortez*, de tourmenter son poignard au rebours de la situation. » — Girauld de Sainville, dans la paraphrase en prose qu'il a faite de *Bajazet* sous le nom de *Philadelphe*, a complètement détruit l'effet de ce terrible : *Sortez:* « A ces mots, Ptolémaïde, désespérée, bannit de sa présence ce malheureux Prince, et ne voulut plus ni le voir ni l'entendre. » (p. 69). — Pradon, dans sa tragédie de *Pirame et Thisbé* (I, VI) a grotesquement développé ce mot :

PIRAME.
Vous ne répondez rien, Madame ?
AMESTRIS, *tout bas.*
Ah ! le cruel !
à Pirame, tout haut.
J'y répondrai, sortez. — Ah Dieux ! quel coup mortel !
A présent je suis libre, exhalez-vous, ma flamme ;
Sortez, lâches soupirs, avec l'ingrat Pirame.
Toi, Barsine, aide-moi, m'en donnant de l'horreur,
A le faire sortir (si tu peux) de mon cœur.

4. « Nous ne verrons plus rien qui soit susceptible d'un effet théâtral. Roxane, qui, après avoir envoyé son amant à la mort, attend tranquillement Atalide, et

Et vous prie un moment de vouloir l'écouter,
Madame : elle vous veut faire l'aveu fidèle
D'un secret important qui vous touche plus qu'elle.

ROXANE.

Oui, qu'elle vienne[1] ; et toi, suis Bajazet qui sort ;
Et, quand il sera temps, viens m'apprendre son sort[2].

SCÈNE VI.

ROXANE, ATALIDE[3].

ATALIDE.

Je ne viens plus, Madame, à feindre disposée,
Tromper votre bonté si longtemps abusée :

dit à Zatime encore plus tranquillement :

Et toi, suis Bajazet qui sort ;
Et, quand il sera temps, viens m'apprendre son sort,

ne peut plus inspirer le moindre intérêt. Ce cinquième acte est très-froid, à une scène près ; c'est une complication de meurtres sans intérêt ; et, après la sortie de Bajazet, la curiosité seule fait entendre le reste. » (La Harpe.)

1. Ce n'est pas pour l'écouter, mais pour jouir de sa terreur et de ses larmes que Roxane consent à voir Atalide.

2. Le poète a besoin de Zatime pour annoncer tout à l'heure à Roxane qu'Acomat est entré en armes dans le palais ; voilà pourquoi la Sultane lui donne l'ordre de sortir ; mais, en revenant, Zatime, tout émue de voir le sérail forcé, ne nous informera pas du sort de Bajazet. On a beaucoup critiqué le dénouement de *Bajazet ;* on a dit que la pièce était terminée au fameux *Sortez*, et que les deux cents vers qu'a écrits encore le poète étaient inutiles, comme les soixante-dix derniers vers de *Britannicus*. Cette critique est injuste. A part la scène vi, qui est purement de remplissage, il y a dans les dernières scènes de *Bajazet* une confusion, un trouble, une succession de coups de théâtre qui excitent un véritable intérêt, bien que parfois les artifices du poète soient un peu trop visibles.

3. Au siècle dernier, Adrienne Lecouvreur et Mademoiselle Duclos jouaient ensemble *Bajazet*, la première essayant d'introduire dans la tragédie le langage naturel, la seconde continuant à la chanter, suivant la tradition ; le public s'intéressait à cette rivalité, tout en favorisant ouvertement la Lecouvreur. Au second acte de leur drame d'*Adrienne Lecouvreur* (ix), Scribe et M. Legouvé nous introduisent dans le foyer de la Comédie Française pendant une représentation de *Bajazet*, et un vieux comédien, Michonnet, suit de l'œil la lutte des deux artistes : « Ah ! la Duclos, qui entre à ce moment...... Oui, évertue-toi, pauvre fille..... pleure.... crie !.... Tu aimes mieux chanter ?.... chante ! Tu as beau faire, tu es vaincue ! » Ce fut sur le petit théâtre de Versailles que Mademoiselle Clairon tenta pour la première fois d'introduire la vérité dans la déclamation : « L'événement, dit Marmontel (*Mémoires*, V), passa son attente et la mienne. Ce ne fut plus l'actrice, ce fut Roxane elle-même que l'on crut voir et entendre. L'étonnement, l'illusion, le ravissement fut extrême. » Ce fut à cette représentation que Mademoiselle Clairon tenta également d'introduire à la scène la vérité du costume : « J'allai, dit Marmontel (*Mémoires*, V), la voir à sa toilette ; et pour la première fois je la trouvai habillée en Sultane, sans panier, les bras demi-nus, et dans la vérité du costume oriental. » Les deux tentatives de Mademoiselle Clairon furent heureuses ; elle s'en réjouit, bien qu'elle affirmât perdre dix mille écus d'habits à la réforme du costume. Voir acte I, scène ii, note 1.

Confuse, et digne objet de vos inimitiés,
Je viens mettre mon cœur et mon crime à vos pieds[1].
Oui, Madame, il est vrai que je vous ai trompée[2] :
Du soin de mon amour seulement occupée,
Quand j'ai vu Bajazet, loin de vous obéir,
Je n'ai dans mes discours songé qu'à vous trahir.
Je l'aimai dès l'enfance ; et dès ce temps, Madame,
J'avais par mille soins[3] su prévenir son âme[4].
La Sultane sa mère, ignorant l'avenir,
Hélas ! pour son malheur[5], se plut à nous unir.
Vous l'aimâtes depuis : plus heureux l'un et l'autre,
Si connaissant mon cœur, ou me cachant le vôtre,
Votre amour de la mienne eût su se défier[6] !
Je ne me noircis point pour le justifier.
Je jure par le ciel, qui me voit confondue[7],
Par ces grands Ottomans dont je suis descendue,
Et qui tous avec moi vous parlent à genoux[8]
Pour le plus pur du sang qu'il ont transmis en nous :
Bajazet à vos soins tôt ou tard plus sensible,
Madame, à tant d'attraits n'était pas invincible.
Jalouse, et toujours prête à lui représenter[9]
Tout ce que je croyais digne de l'arrêter,
Je n'ai rien négligé, plaintes, larmes, colère,
Quelquefois attestant les mânes de sa mère[10].
Ce jour même, des jours le plus infortuné,
Lui reprochant l'espoir qu'il vous avait donné,
Et de ma mort enfin le prenant à partie[11],

1. Cette image ne satisfait guère l'esprit.
2. Cette confession tardive, n'amenant rien, n'est d'aucun intérêt. Le personnage d'Atalide, dans tout ce dernier acte, semble avoir gêné le poète.
3. Voir *Phèdre*, note du vers 482.
4. Voir *les Plaideurs*, note du vers 381.
5. Pour le malheur de Bajazet.
6. Voir la *Seconde Préface*, p. 30, note 1.
7. Voir *Athalie*, note du vers 847.
8. Cette image est fort belle, et rachète presque le manque d'intérêt de cette scène inutile. Racine a tenu ici à nous rappeler l'illustre naissance d'Atalide, pour nous mieux faire sentir l'humiliation volontaire qu'elle s'impose. Aux yeux d'Atalide, Roxane, en dépit de son titre de Sultane, n'est toujours qu'une esclave (voir le vers 1651).
9. Faire envisager : « Au lieu de me représenter que je n'étais pas digne de vous aimer. » (SCARRON, *Roman comique*, I, XIII.)
10. *Mânes* vient de l'inusité *manis*, doux, bienveillant. — Pour *attester*, voir *Esther*, note du vers 738.
11. « L'accusant d'avoir part à ma mort. On se servait encore alors figurément, dans la poésie et dans l'éloquence, de ces termes, qui ne sont plus d'usage qu'au barreau. Corneille y est fort sujet ; Racine ne se l'est permis qu'une fois, et nos bons écrivains y ont renoncé. » (LA HARPE.)

Mon importune ardeur ne s'est point ralentie,
Qu'arrachant, malgré lui, des gages de sa foi,
Je ne sois parvenue à le perdre avec moi.
Mais pourquoi vos bontés seraient-elles lassées?
Ne vous arrêtez point à ses froideurs passées.
C'est moi qui l'y forçai. Les nœuds que j'ai rompus
Se rejoindront bientôt, quand je ne serai plus.
Quelque peine pourtant qui soit due à mon crime,
N'ordonnez pas vous-même une mort légitime,
Et ne vous montrez point à son cœur éperdu
Couverte de mon sang par vos mains répandu [1].
D'un cœur trop tendre encore épargnez la faiblesse.
Vous pouvez de mon sort me laisser la maîtresse,
Madame : mon trépas n'en sera pas moins prompt.
Jouissez d'un bonheur dont ma mort vous répond;
Couronnez un héros dont vous serez chérie.
J'aurai soin de ma mort, prenez soin de sa vie [2].
Allez, Madame, allez. Avant votre retour,
J'aurai d'une rivale affranchi votre amour [3].

ROXANE.

Je ne mérite pas un si grand sacrifice [4] :
Je me connais, Madame, et je me fais justice.
Loin de vous séparer, je prétends aujourd'hui
Par des nœuds éternels vous unir avec lui [5].

1. C'est cette considération qui, dans Segrais, décide Roxane à épargner Floridon. — Tout ce discours est rempli de générosité, de délicatesse, et d'habileté; mais la tendre Atalide avec ses accès de jalousie intempestifs a lassé notre sympathie; Roxane est odieuse; Bajazet n'offre guère d'intérêt; notre curiosité seule est piquée; il s'agit de deviner le dénouement, et tout le talent du poète consistera à ne pas nous faire trouver longs les détours par lesquels il amène la catastrophe.

2. Voilà qui est trop bien dit : du moment qu'Atalide fait des antithèses aussi froides, elle n'est pas bien émue, et, par conséquent, ne nous émeut guère.

3. Pour mieux sentir le mérite de cette scène, mérite qui consiste dans la délicatesse des sentiments et dans l'élégance du style, on peut la comparer à la scène de la duchesse d'Irton et d'Élisabeth, dans *le Comte d'Essex* de Thomas Corneille. Tout ce qui manque à la scène du *Comte d'Essex* servira à faire ressortir tout ce que l'on trouve à louer dans la scène de *Bajazet*. Les beautés du genre de celles qu'on admire dans ce couplet d'Atalide et dans *Bérénice* étaient fort à la mode au XVII[e] siècle, bien qu'elles nous paraissent froides à côté des beautés passionnées du rôle de Roxane. C'est ce qui nous explique pourquoi Racine confia le personnage d'Atalide à la Champmeslé.

4. Cette froideur, cette raillerie, achèvent de peindre Roxane et de nous la rendre odieuse.

5. Pareille ironie se trouvait déjà dans *Le grand et dernier Solyman* (V, I) de Mairet :

Oui, loin de rendre vains mille amoureux serments
Et donnés et reçus entre ces deux amants,
Loin de rompre le nœud qu'ils serrèrent ensemble,
Je veux qu'un plus étroit aujourd'hui les rassemble.

Vous jouirez bientôt de son aimable vue [1].
Levez-vous. Mais que veut Zatime tout émue [2] ?

SCENE VII.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME.

ZATIME.

Ah ! venez vous montrer, Madame, ou désormais [3]
Le rebelle Acomat est maître du palais.
Profanant des Sultans la demeure sacrée [4],
Ses criminels amis en ont forcé l'entrée.
Vos esclaves tremblants, dont la moitié s'enfuit,
Doutent si le Visir vous sert ou vous trahit.

ROXANE.

Ah, les traîtres ! Allons, et courons le confondre [5].
Toi, garde ma captive, et songe à m'en répondre [6].

1. « Ironie atroce, qui excite l'indignation du spectateur ; mais le poète ne veut et ne doit pas inspirer d'autre sentiment pour Roxane. Cette férocité froide et tranquille est dans les mœurs du sérail. Hermione n'est pas si calme quand elle a ordonné le meurtre de Pyrrhus. » (Geoffroy.) — « La menace est continuellement dans sa bouche : c'est avec réflexion qu'elle prépare la mort de Bajazet ; c'est comme une chose simple et juste qu'elle lui propose d'être l'auteur et le témoin de l'assassinat d'Atalide ; c'est sans combats, sans remords, qu'elle livre son amant aux muets qui l'attendent ; c'est avec la plus révoltante arrogance qu'elle laisse à ses pieds la nièce de son Empereur, et qu'elle ose lui dire :

Loin de vous séparer, je prétends aujourd'hui
Par des nœuds éternels vous unir avec lui.
Vous jouirez bientôt de son aimable vue, etc.

Pesez bien tous ces mots ; songez que Bajazet n'est plus, et jugez vous-même si l'âme assez atroce pour les prononcer avec tranquillité peut être susceptible d'amour. Je crois bien que Bajazet lui plaisait plus qu'Amurat ; mais un goût n'est pas un sentiment. L'attrait irritant des sens, ou le tendre besoin de l'âme, sont des choses bien différentes. » (Mademoiselle Clairon, *Mémoires*, 320-321) — Alfred de Musset dit que Rachel prononçait avec une effrayante ironie le dernier vers cité par mademoiselle Clairon. — Dans la *Statira* de Pradon (V, iv), l'héroïne annonce à sa rivale Roxane qu'elle va se tuer, et ajoute :

Et vous allez jouir d'un spectacle si doux.

2. Voir la note du vers 1572. — Toutes les anciennes éditions portent *toute émue*.
3. « Zatime n'apprend rien à Roxane du sort de Bajazet ; Roxane ne témoigne sur cet objet aucune curiosité, quoiqu'elle eût recommandé à Zatime de venir lui apprendre le sort de Bajazet ; mais le poète a besoin que le spectateur l'ignore, et l'on aperçoit trop le besoin du poète. » (Geoffroy.)
4. Voir *Athalie*, note du vers 852.
5. Voir *Athalie*, note du vers 847.
6. Ce rôle, comme celui de Bajazet, ne finit pas, et c'est là un des défauts de la pièce ; avant de disparaître, Hermione avait, dans *Andromaque*, une sortie admirable.

SCÈNE VIII.

ATALIDE, ZATIME.

ATALIDE.

Hélas! pour qui mon cœur doit-il faire des vœux[1]?
J'ignore quel dessein les anime tous deux.
Si de tant de malheurs quelque pitié te touche,
Je ne demande point, Zatime, que ta bouche
Trahisse en ma faveur Roxane et son secret.
Mais, de grâce, dis-moi ce que fait Bajazet.
L'as-tu vu? Pour ses jours n'ai-je encor[2] rien à craindre?

ZATIME.

Madame, en vos malheurs je ne puis que vous plaindre.

ATALIDE.

Quoi? Roxane déjà l'a-t-elle condamné?

ZATIME.

Madame, le secret[3] m'est surtout ordonné.

ATALIDE.

Malheureuse, dis-moi seulement s'il respire.

ZATIME.

Il y va de ma vie, et je ne puis rien dire[4].

ATALIDE.

Ah! c'en est trop, cruelle. Achève, et que ta main
Lui donne de ton zèle un gage plus certain.
Perce toi-même un cœur que ton silence accable,

1. « Ce vers paraît tout à fait déplacé dans la bouche d'Atalide ; elle ne doit former des vœux que pour Bajazet, dont elle est aimée. » (Luneau de Boisjermain.) Il nous semble que Luneau n'a pas compris le vers de Racine. Atalide se demande si elle doit former des vœux pour Roxane ou pour Acomat : tous deux ont été trompés par elle et par Bajazet : peut-être Acomat veut-il, comme la Sultane, se venger.

2. Jusqu'à présent.

3. Le silence, la discrétion, comme dans *Iphigénie* (IV, x) :

Tout dépend du secret et de l'intelligence.

4. « Il y a beaucoup d'adresse dans ce silence ; il y en aurait bien davantage si Zatime n'avait pas dit auparavant :

Madame, en vos malheurs je ne puis que vous plaindre.

C'est assurément dire assez ouvertement son secret. » (Luneau de Boisjermain.) Nous ne nous associons pas à la réflexion de Luneau de Boisjermain; le vers de Zatime est assez précis pour faire comprendre au spectateur, instruit des ordres de Roxane, que Bajazet n'est plus, assez vague pour laisser Atalide dans l'incertitude, et lui permettre de passer, dans les scènes suivantes, par ces alternatives d'espérance et de crainte, dont l'expression cause tant de plaisir aux spectateurs.

D'une esclave barbare esclave impitoyable[1].
Précipite des jours[2] qu'elle me veut ravir;
Montre-toi, s'il se peut, digne de la servir.
Tu me retiens en vain; et dès cette même heure,
Il faut que je le voie, ou du moins que je meure[3].

SCÈNE IX.

ATALIDE, ACOMAT, ZATIME.

ACOMAT.

Ah! que fait Bajazet? Où le puis-je trouver,
Madame? Aurai-je encor le temps de le sauver?
Je cours tout le Serrail; et même dès l'entrée[4]
De mes braves amis la moitié séparée
A marché sur les pas du courageux Osmin[5];
Le reste m'a suivi par un autre chemin.
Je cours, et je ne vois que des troupes craintives
D'esclaves effrayés, de femmes fugitives.

ATALIDE.

Ah! je suis de son sort moins instruite que vous.
Cette esclave le sait.

ACOMAT.

Crains mon juste courroux.
Malheureuse, réponds[6].

1. Voir la note du vers 1592.
2. *Précipiter des jours*, c'est en avancer la fin.
3. Atalide s'élance pour sortir, au risque de se faire massacrer par les gardes qui sont derriere la porte. Elle est arrêtée par l'entrée d'Acomat, et, dès les premiers mots que prononce le visir, les craintes qu'elle avait conçues à son sujet s'évanouissent.
4. Var. — Je cours tout ce palais; et même dès l'entrée (1672).
5. Rien n'est mieux réglé que ce désordre apparent; Acomat n'a rien vu; Osmin, qui a pris un autre chemin, verra tout.
6. Cette confusion, cette agitation sont incontestablement fort dramatiques. Si l'on s'est montré généralement d'une grande sévérité pour le dénouement de *Bajazet*, c'est que le personnage d'Atalide et les longs discours qu'elle tient refroidissent cet acte; mais c'est aussi que tout ce mouvement, qui fait songer à l'école romantique, dérangeait les plis sévères du costume tragique, et choquait les habitudes susceptibles des critiques.

SCÈNE X.

ATALIDE, ACOMAT, ZATIME, ZAIRE[1].

ZAÏRE.

Madame[2] !

ATALIDE.

Hé bien, Zaïre ?

Qu'est-ce ?

ZAÏRE.

Ne craignez plus : votre ennemie expire[3].

ATALIDE.

Roxane ?

ZAÏRE.

Et ce qui va bien plus vous étonner,
Orcan lui-même, Orcan vient de l'assassiner.

ATALIDE.

Quoi ? lui ?

ZAÏRE.

Désespéré d'avoir manqué son crime,
Sans doute il a voulu prendre cette victime[4].

ATALIDE.

Juste ciel, l'innocence a trouvé ton appui[5].
Bajazet vit encor, Visir[6], courez à lui.

1. Roxane est déjà morte, et trente vers seulement ont été prononcés depuis sa sortie. Corneille n'était pas en droit de blâmer cette invraisemblance, lui qui a écrit dans son *Discours sur les trois unités :* « J'estime que le cinquième acte, par un privilége particulier, a quelque droit de presser un peu le temps, en sorte que la part de l'action qu'il représente en tienne davantage qu'il n'en faut pour sa représentation. La raison en est que le spectateur est alors dans l'impatience de voir la fin, et que, quand elle dépend d'acteurs qui sont sortis du théâtre, tout l'entretien qu'on donne à ceux qui y demeurent, en attendant de leurs nouvelles, ne fait que languir, et semble demeurer sans action. Les Grecs n'étaient pas au théâtre plus scrupuleux. » — Voir *Phèdre*, acte V, scène VI, note 3.

2. On ne peut trop étudier le soin avec lequel est préparée et justifiée l'entrée de chaque personnage : Atalide prisonnière était séparée de Zaïre ; la seule vue de cette esclave annonce au spectateur que le parti de Roxane est vaincu. Notons que Zaïre arrive en courant, voilà pourquoi elle ne peut tout d'abord jeter que ce cri : *Madame !*

3. Tout cela est de la plus grande habileté. Le spectateur se doute bien que Bajazet n'est déjà plus. Mais comment l'âme d'Atalide ne s'ouvrirait-elle pas tout entière à la joie ?

4. Zaïre ne sait que la moitié des événements. Le poète reprend habilement l'artifice dont Corneille avait fait, dans *Horace*, un emploi si heureux.

5. Var. — Juste ciel, l'inocence a trouvé votre appui (1672).

6. Voir les *Acteurs*, page 32, note 1.

ZAÏRE.

Par la bouche d'Osmin vous serez mieux instruite[1].
Il a tout vu.

SCÈNE XI.

ATALIDE, ACOMAT, OSMIN, ZAÏRE.

ACOMAT.

Ses yeux ne l'ont-ils point séduite[2]?
Roxane est-elle morte?

OSMIN.

Oui ; j'ai vu l'assassin
Retirer son poignard tout fumant de son sein.
Orcan, qui méditait ce cruel stratagème[3],
La servait, à dessein de la perdre elle-même[4] ;
Et le Sultan l'avait chargé secrètement
De lui sacrifier l'amante après l'amant[5].
Lui-même, d'aussi loin qu'il nous a vus paraître :
« Adorez, a-t-il dit, l'ordre de votre maître[6] ;
De son auguste seing reconnaissez les traits[7],
Perfides, et sortez de ce sacré palais[8]. »
A ce discours, laissant la Sultane expirante,
Il a marché vers nous ; et d'une main sanglante
Il nous a déployé l'ordre dont Amurat

1. C'est en voyant arriver Osmin que Zaïre prononce ces mots.
2. Abusée, trompée, comme dans le *Clitandre* de Corneille (I, v) :

Rosidor, séduit d'un faux cartel.

3. Le mot *stratagème* n'est peut-être pas ici assez expressif.
4. *Perdre* a ici le sens de *tuer*, comme dans *Athalie* (III, vii) :

Tu frappes et guéris, tu perds et ressuscites.

5. « Ce vers répond parfaitement à la critique de Madame de Sévigné, qui dit qu'on n'entre point dans les motifs de cette grande tuerie : on y entre parfaitement, et il est très-naturel qu'Amurat, se défiant de Roxane et de Bajazet, ait donné ordre de les faire mourir tous les deux. » (GEOFFROY.) Ajoutons que ce vers ne laisse plus aucun doute au spectateur sur le sort de Bajazet, tandis qu'il n'est pas encore assez clair pour enlever à Atalide et au visir leur illusion.
6. Var. — « Connaissez, a-t-il dit, l'ordre de votre maître,
Perfides ; et, voyant le sang que j'ai versé,
Voyez ce que m'enjoint son amour offensé. »
A ce discours, laissant la Sultane expirante (1672).
7. Voir la note du vers 1183.
8. Voir *Esther*, note du vers 142.

Autorise ce monstre à ce double attentat[1].
Mais, Seigneur, sans vouloir l'écouter davantage,
Transportés à la fois de douleur et de rage,
Nos bras impatients ont puni son forfait[2],
Et vengé dans son sang la mort de Bajazet[3].

ATALIDE.

Bajazet !

ACOMAT.

Que dis-tu[4] ?

OSMIN.

Bajazet est sans vie.
L'ignoriez-vous ?

ATALIDE.

O ciel[5] !

OSMIN.

Son amante en furie,
Près de ces lieux[6], Seigneur, craignant votre secours[7],
Avait au nœud fatal[8] abandonné ses jours.
Moi-même des objets j'ai vu le plus funeste[9],
Et de sa vie en vain j'ai cherché quelque reste ;
Bajazet était mort. Nous l'avons rencontré
De morts et de mourants noblement entouré,
Que, vengeant sa défaite, et cédant sous le nombre,

1. Voir *Athalie*, note du vers 1034. Osmin et Zatime nous ont dépeint Orcan de telle sorte que ce personnage, que l'on ne voit pas, n'en est pas moins une des figures les plus saisissantes du drame.

2. Ce tableau rappelle un peu celui de la mort de Pyrrhus dans *Andromaque* (V, III).

3. Voir *Andromaque*, note du vers 1603.

4. Le premier sentiment de l'âme est l'incrédulité à l'annonce des grandes catastrophes, comme à celle des grandes félicités.

5. Ce n'est pas là une exclamation banale ; c'est un reproche qu'Atalide adresse au ciel, et son propre arrêt de mort qu'elle prononce. Racine tenait à cette apostrophe, qui se trouvait déjà dans le texte de la première édition :

Ne le saviez vous pas ?
ATALIDE.
O ciel !
OSMIN.
Cette furie,
Près de ces lieux, Seigneur, craignant votre secours,
Avait à ce perfide abandonné ses jours.
[Moi-même des objets j'ai vu le plus funeste.

6. Voir *Esther*, note du vers 908.

7. Le secours que vous lui apportiez.

8. Au lacet.

9. Rapprochez le vers 1569 de *Phèdre*.

Ce héros a forcés d'accompagner son ombre [1].
Mais, puisque c'en est fait, Seigneur, songeons à nous [2].

ACOMAT.

Ah ! destins ennemis, où me réduisez-vous [3] ?
Je sais en Bajazet la perte que vous faites,
Madame ; je sais trop qu'en l'état où vous êtes
Il ne m'appartient point de vous offrir l'appui
De quelques malheureux qui n'espéraient qu'en lui.
Saisi [4], désespéré d'une mort qui m'accable,
Je vais, non point sauver cette tête coupable,
Mais, redevable [5] aux soins de mes tristes amis,

1. Peut-être Racine s'est-il ici rappelé deux vers du *Cid* (I, vi) :

Je l'ai vu tout sanglant au milieu des batailles
Se faire un beau rempart de mille funérailles.

Tristan l'Hermite développait plus longuement le dernier combat d'Osman (V, iv) :

Il fait soudain voler vingt têtes et vingt bras ;
Les premiers abattus, il entre dans la presse,
Frappe de tous côtés et chamaille sans cesse,
Pénètre avec le fer jusqu'au septième rang,
Et ne donne aucun coup sans répandre du sang :
De même qu'un lion pressé dans une chasse,
Qui valets et piqueurs, chiens et chevaux terrasse,
Et paraît au péril noblement courroucé
En s'adressant toujours à ceux qui l'ont blessé,
Ainsi le grand Osman de çà de là s'arrête
A quiconque paraît lui vouloir faire tête,
Et, sans détruire ceux qui semblent s'effrayer,
Il court aux plus hardis et les va foudroyer.
Je crois qu'infatigable en sa propre furie,
Il en eût jusqu'au soir fait une boucherie,
Si, tandis qu'il tenait encor le bras haussé,
D'un grand coup par derrière on ne l'eût point blessé.

La Fille du Mouphti avait bien prévu cette résistance héroïque, lorsqu'elle disait :

On va par ton trépas terminer tes disgrâces,
Et ton cœur, qui parait et si grand et si haut,
Ne pourra soutenir un si puissant assaut.
Je vois ta résistance, et vois ton cimeterre
Faire voler d'abord quelques têtes par terre ;
Mais il faudra subir les lois de ton malheur,
Et qu'à la fin le nombre accable la valeur.

2. Osmin, élevé à l'école d'Acomat, est un politique qui connaît, comme Athalie, tout le prix d'un moment.

3. A quelle extrémité. — Remarquez que le visir, avant de plaindre Bajazet, commence par se plaindre lui-même. Il n'a pas une seconde d'hésitation ; il change brusquement de plan, et s'apprête à la fuite avec autant de sang-froid qu'il s'apprêtait à la révolte. Il est vrai qu'il y songeait depuis longtemps : voir le vers 874.

4. *Saisi*, c'est-à-dire ici : frappé tout à coup d'une émotion violente : « Jacquaut s'en aperçut, et voilà son petit cœur saisi de douleur et de crainte. » (MARMONTEL, *Contes moraux, la Mauvaise mère.*)

5. *Redevable*, c'est-à-dire : tenu à certaines obligations : « Quoique saint Louis se crût redevable à tous, il pensa qu'il était encore plus obligé d'avoir soin des pauvres. » (FLÉCHIER, *Panégyrique de saint Louis.*)

Défendre jusqu'au bout leurs jours qu'ils m'ont commis[1].
Pour vous, si vous voulez qu'en quelque autre contrée
Nous allions confier votre tête sacrée,
Madame, consultez[2] : maîtres de ce palais,
Mes fidèles amis attendront vos souhaits ;
Et moi, pour ne point perdre un temps si salutaire,
Je cours où ma présence est encor nécessaire[3] ;
Et, jusqu'au pied des murs que la mer vient laver[4],
Sur mes vaisseaux tout prêts je viens vous retrouver[5].

SCÈNE XII.

ATALIDE, ZAÏRE.

ATALIDE.

Enfin, c'en est donc fait ; et par mes artifices[6],
Mes injustes soupçons, mes funestes caprices[7],
Je suis donc arrivée au douloureux moment
Où je vois par mon crime expirer mon amant[8].

1. Voir *Britannicus*, note du vers 582.

2. *Consulter* est ici un verbe neutre, et a le sens de *délibérer*, *réfléchir*, comme dans *le Cid* (III, III) :

> Je ne consulte point pour suivre mon devoir.

3. Les convenances, la politesse, les mœurs oratoires, tout est merveilleusement observé dans ce couplet du visir; mais il ne réchauffe pas l'intérêt.

4. « On ne sait à quoi se rapporte *jusqu'au pied ;* peut-on dire *je viens vous retrouver sur mes vaisseaux tout prêts jusqu'au pied des murs que la mer vient laver?* Nous craignons que le texte n'ait été altéré ici; car nous croyons avec peine que Racine, cet écrivain ordinairement si clair, ait laissé subsister une chose qu'on ne peut entendre. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.) — Ce dénouement rappelle par beaucoup de côtés celui d'*Andromaque ;* il n'est pas jusqu'à ce vaisseau, sur lequel Acomat viendra chercher Atalide, qui ne fasse songer à celui sur lequel Oreste veut enlever Hermione. — Voir la note du vers 872.

5. « La tragédie pourrait finir à cette scène : le spectateur supposerait qu'Atalide donne un consentement tacite à la proposition d'Acomat; et la règle, qui veut qu'on rende compte, à la fin, du sort de chaque personnage, serait suffisamment observée. Le dénouement serait ainsi débarrassé d'un monologue qui le fait languir, et d'un meurtre très-froid. Rien n'est plus vicieux que d'ensanglanter mal à propos la scène ; rien n'est moins tragique que la mort d'un personnage auquel on prend peu d'intérêt. » (GEOFFROY.) — Nous ne pouvons encore ici nous ranger à l'avis de Geoffroy. Atalide, tout entière à sa douleur et à sa mort qu'elle prépare, n'a pas même écouté le visir; si la toile tombait après ce morceau, la princesse semblerait en effet accorder un consentement tacite à l'offre qui lui est faite, et ce consentement serait en désaccord avec le caractère que lui a prêté le poète.

6. Voir *Britannicus*, note du vers 932.

7. Voir *Mithridate*, note du vers 1513, et *Phèdre*, note du vers 492.

8. Pradon (*Tamerlan*, IV, v) a imité ces deux vers :

> Et cependant je touche au funeste moment
> Où je verrai périr mon père et mon amant.

N'était-ce pas assez, cruelle destinée,
Qu'à lui survivre, hélas ! je fusse condamnée ?
Et fallait-il encor que, pour comble d'horreurs,
Je ne pusse imputer sa mort qu'à mes fureurs ?
Oui, c'est moi, cher amant, qui t'arrache la vie :
Roxane, ou le Sultan, ne te l'ont point ravie [1].
Moi seule, j'ai tissu le lien malheureux
Dont tu viens d'éprouver les détestables nœuds.
Et je puis, sans mourir, en souffrir la pensée [2] ?
Moi qui n'ai pu tantôt, de ta mort menacée,
Retenir mes esprits prompts à m'abandonner [3] !
Ah ! n'ai-je eu de l'amour que pour t'assassiner [4] ?
Mais c'en est trop. Il faut par un prompt sacrifice
Que ma fidèle main te venge et me punisse.
Vous, de qui j'ai troublé la gloire et le repos,
Héros [5], qui deviez tous revivre en ce héros,
Toi, mère malheureuse [6], et qui dès notre enfance
Me confias son cœur [7] dans une autre espérance,
Infortuné Visir, amis désespérés,
Roxane, venez tous, contre moi conjurés,
Tourmenter à la fois une amante éperdue ;
(Elle se tue.)
Et prenez la vengeance enfin qui vous est due [8].

1. Dans la *Statira* de Pradon (IV, IV) l'héroïne n'attend pas aussi tard pour dire à son amant :

Que dis-je ? ce n'est plus Roxane et Perdiccas.
C'est moi, c'est Statira qui vous mène au trépas.
Vous verrais-je périr ? non, soyez infidèle,
Allez, sortez plutôt et soupirez pour elle.

2. « Peut-être désirerait-on que la douleur d'Atalide, qui par son imprudence vient d'être cause de la mort de son amant, éclatât en des transports plus vifs ; il nous semble aussi qu'elle ne devait point faire l'énumération de ce que le spectateur sait. Lorsque, dans *Zaïre*, Orosmane détrompé se punit de son erreur, sa douleur est bien plus sombre et plus expressive : ce ne sont que des sanglots qui s'échappent ; son silence même annonce le dessein qu'il médite. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.) Racine, ayant donné à Atalide un caractère timide et craintif, aurait été mal venu à nous la montrer au dénouement en proie aux mêmes fureurs que Roxane. Il n'en est pas moins vrai que les remords d'Atalide finissent très froidement cette tragédie passionnée.

3. Voir *Phèdre*, note du vers 366.

4. Voir *Esther*, note du vers 527.

5. Atalide s'adresse à ses ancêtres.

6. Il s'agit de la mère de Bajazet.

7. L'élégance de cette expression ne réchauffe pas ce dénouement.

8. Racine imite ici les vers qu'il a mis dans la bouche de Créon au dénouement de *la Thébaïde :*

Polynice, Étéocle, Iocaste, Antigone,
Mes fils, que j'ai perdus pour m'élever au trône,
Tant d'autres malheureux dont j'ai causé les maux,
Font déjà dans mon cœur l'office des bourreaux.
Arrêtez ... Mon trépas va venger votre perte... etc.

ZAÏRE.

Ah! Madame!... Elle expire. O ciel! En ce malheur,
Que ne puis-je avec elle expirer de douleur[1] ?

1. Girault de Sainville, dans son *Philadelphe* (p. 76), remplace ces deux vers de Zaïre par une conclusion glaciale : « C'est ainsi que finit la destinée de deux Princesses et d'un Prince, en qui nous avons vu les véritables caractères de l'ambition, de l'amour et de la jalousie. » — « On a reproché à Racine d'avoir fini *Bérénice* par un *hélas :* il termine *Bajazet* par un vers infiniment plus répréhensible : rien n'empêche Zaïre d'imiter sa maîtresse et d'expirer avec elle. Le poignard d'Atalide est auprès d'elle, et à son service. » (Geoffroy.) Nous nous demandons pourquoi Geoffroy veut tuer cette pauvre Zaïre, qui ne lui a rien fait. Il est vrai qu'elle pouvait se dispenser de terminer la tragédie par ces deux vers absolument dénués d'intérêt. Olympe, dans *la Thébaïde*, avait déjà, non moins vainement, essayé d'attirer sur elle l'attention des spectateurs lorsqu'elle disait en gémissant, après avoir annoncé à Créon la mort d'Antigone (V, v) :

Heureuse mille fois, si ma douleur mortelle
Dans la nuit du tombeau m'eût plongée avec elle !

Voir *Britannicus*, note du vers 1768.

TABLE DES MATIÈRES.

—

4484-81. — CORBEIL, typ. CRÉTÉ.


HARVARD COLLEGE
CONSERVED
OCT. 01
LIBRARY
AC



